
McGhee
120


Sultan Mehmed II, the Conquerer
Ex Libris
George Crews Mc Ghee
United States Ambassador
to Turkey

CHEZ LES TURCS

EN 1881

2043. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX

ALBERT RENOUARD

CHEZ LES TURCS EN 1881



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

1881

A MON VIEIL AMI B... DE S...,

MÉDECIN DE MARINE,

Je dédie cet ouvrage en souvenir de mon séjour à Constantinople.

ALBERT RENOUARD.

PRÉFACE

Je ne recommence pas, après Théophile Gautier et tant d'autres, un livre descriptif sur la Turquie et Constantinople. J'ai voulu avant tout faire une œuvre d'actualité.

Depuis plusieurs années tous les regards sont tournés vers cet empire qui s'écroule, au milieu d'événements qui reportent la vieille Europe à des temps presque oubliés; la question d'Orient est tous les jours plus vivante.

Ma situation tout à fait indépendante ne m'impose aucune discrétion: j'ai pu dire partout la vérité, blâmant et louant les Turcs à mon gré.

Certains chapitres de la fin de cet ouvrage étonneront peut-être le lecteur, mais qu'il soit bien persuadé qu'ils ont été pour moi l'objet de longues et patientes observations dans la capitale et plusieurs autres villes du vieil empire ottoman.

Puisse-t-il donc accueillir favorablement une œuvre impartiale et approfondie, sur un pays qui a souvent intérêt à ne pas dévoiler ce qui se passe chez lui.

ALBERT RENOUARD.

CHEZ LES TURCS

I

DE BUDAPEST A BUCAREST.

Pesth. — En route pour Bucarest. — Les douanes hongroise et roumaine. — Les chemins de fer roumains.

Le Danube qui fuit Vienne la ville allemande, et n'y oublie qu'un maigre canal, où la Wien décharge ses flaques de boue, caresse amoureusement Pesth, la ville hongroise. La vieille, mais toujours jeune capitale de la Hongrie semble vraiment favorisée : Bude, la ville des Allemands, étale pour elle sa colline surmontée du palais royal, étageant au-dessus du fleuve de superbes jardins ; ses rues sont larges et bien tracées ; ses moindres monuments sont des palais et, sa vaste place du couronnement, trempant dans le Danube ses assises de pierre, voit, à son avènement, le roi-empereur, à cheval, revêtu du costume hongrois, la saluer du sabre.

Pesth est bien la ville des vieux magnats, des fiers descendants des Huns venus d'Orient. Les *czar-*

das, par les portes ouvertes, laissent échapper des mélodies étranges et inconnues ; les femmes, aux bains publics, tordent leur taille mince et font sonner sur le pavé leurs talons cerclés de cuivre.

Du haut de la colline de Bude, l'œil cherche dans les vastes plaines des cavaliers aux costumes superbes et à peine entrevus dans les visions orientales. Mais, hélas ! là, comme ailleurs, la désillusion vient vite : l'Orient a copié l'Occident : les rues trop larges sont désertes ; les Hongrois sont vêtus comme des bourgeois de Quimper, et les femmes s'habillent aux succursales de la *Belle Jardinière*.

Après quatre jours de séjour à Pesth, désolé de voir le Danube rester obstinément couvert de brouillards, je prenais mon billet pour Bucarest.

J'avais eu d'abord l'intention de descendre le Danube jusqu'à Belgrade sur les splendides bateaux du *Lloyd*, et de là continuer sur le fleuve jusqu'à Giurgewo. J'aurais vu les *Portes de fer*, ces fameux écueils que s'offre le Danube, comme une mer, et qui dressent au-dessus des eaux leurs pointes de porphyre; je serais passé dans les défilés de *Cazan*, à travers lesquels les Romains avaient construit la *Via Trajana*, mais j'avais compté sans les brouillards, dont, chaque automne, pour cacher sans doute ses bords dénudés, s'entoure le grand fleuve. Sans être pressé, la perspective de faire en quinze

jours, ce qui en chemin de fer me coûtait vingt-deux heures ne m'enthousiasmait pas. Je renonçais donc à mon grand regret, à m'arrêter dans la capitale serbe, pour être plus promptement dans sa rivale Bucarest.

Un peu avant d'arriver à Alt-Orsova, dernière station hongroise, un de mes compagnons de voyage me réveilla pour me montrer le Danube que nous longions depuis quelque temps.

Le fleuve roulait ses eaux jaunâtres autour d'une petite île, entourée de remparts étranges, surmontés de créneaux : c'était la citadelle turque d'Ada-Kelessi. La vision de cette sentinelle avancée de l'empire ottoman au point du fleuve qui commande à la Serbie d'un côté, et à la frontière hongro-roumaine de l'autre, me reporta aux vieux temps de la domination turque. J'appris que, pendant la guerre, le canon d'Ada-Kelessi avait pourtant réussi à arrêter la navigation du Danube. On s'en était peu occupé, et au mois de mai suivant, l'Autriche s'en étant emparé, le petit fortin turc, oublié au traité de Berlin, était devenu possession autrichienne.

Le Danube disparut pour un instant et s'engouffra, en abaissant son niveau de 3^m^ 1/2, dans les *portes de fer inférieures :* nous étions dans la première gare roumaine, Verciorova.

Nous quittâmes les confortables wagons autrichiens, pour entrer dans la salle de la douane, gardée par deux *dorobantz* (soldats de la réserve), coiffés du bonnet national roumain, porté déjà par Michel le Brave. Ce bonnet de forme originale, en astrakan ou en loutre, est surmonté de la plume nationale de dindon.

La douane roumaine ne s'attirera jamais la sympathie des voyageurs. Jamais je n'ai vu en Europe, à l'exception de la Russie, douaniers plus désagréables et plus impolis : on bouleversa nos bagages et l'on éplucha minutieusement nos passe-ports.

Pendant le maigre dîner que nous fîmes au buffet de la gare, un jeune Roumain, mon compagnon de voyage, me raconta la cause de la sévérité des agents du prince Karol. Le lecteur rira peut-être, mais le voyageur en franchissant la frontière moldo-valaque entre dans une telle série d'étonnements, que rien ne lui paraît plus invraisemblable.

Le Valaque déteste le Hongrois, et celui-ci naturellement le lui rend avec usure. Ceci posé, mon compagnon m'expliqua que c'était pour se venger des vexations de la douane hongroise d'Orsova à l'égard des voyageurs venant de Roumanie, que les douaniers roumains de Verciorova se montraient si

sévères pour les voyageurs venant de Hongrie. N'ayant jamais eu affaire aux douaniers d'Orsova, cette explication me rendit rêveur.

Après une bonne demi-heure de retard, quand j'eus bien admiré le gracieux costume des *dorobantz,* qui consiste dans le bonnet cité plus haut, et une large capote grise usée, tombant sur des bottes éculées, on nous poussa dans de vieux wagons, achetés sans doute au rabais à nos compagnies françaises.

Les chemins de fer roumains sont les plus mauvais, les plus lents et les plus chers de l'Europe; je fais naturellement une exception pour les bulgares et les turcs, dont je parlerai tout à l'heure. Un exemple des prix fabuleux, pour lesquels on est véhiculé dans ces affreux wagons: j'ai payé de Bucarest à Giurgewo, pour une distance de 55 kilomètres, trajet fait en deux heures, 13 fr. 75 c. pour une place de première, et 7 fr. 80 c. pour 45 kilogrammes de bagages. Le même trajet revient en France à 8 francs à peine.

D'Orsova à Krajowa, le paysage est assez pittoresque. On a nommé cette partie de la Valachie, la Suisse roumaine. On côtoie à droite le Danube, de l'autre côté duquel se dresse la côte serbe; on aperçoit à gauche, les premiers contreforts des Carpathes, qui forment la frontière nord de

la Valachie et la séparent de la Transylvanie ; cette partie de la Valachie, montagneuse et accidentée est vraiment remarquable. Nous passons à Turnul-Séverin, ville moderne malgré son nom antique (Tour de Sévérinum), où l'empereur Alexandre Sévère bâtit la forteresse de Sévérinum ; j'aperçois au loin sur la rive serbe, les ruines de la tour qui commandait le fameux pont de vingt arches et de 1.200 métres de long, bâti par Trajan, et dont onze culées dorment au fond du fleuve, qui, dans ses basses eaux, laisse encore admirer leurs magnifiques assises, et je dis adieu pour quelque temps au Danube.

A quelques lieues de Turnul-Séverin, l'on me fait remarquer une charmante station balnéaire, *Herculesbad,* où, l'été dernier, le trop fameux Philippart vint, loin du bruit des villes, se reposer de ses exploits financiers.

Le paysage commence à devenir d'une monotonie désespérante ; les plaines succèdent aux plaines, parsemées çà et là de quelques pauvres hameaux, où errent des paysans, vêtus du long sayon blanc et des paysannes au tablier éclatant et coiffées d'un foulard rouge.

Ces plaines sont en général assez bien cultivées, mais comme leur culture ne parvient pas à en rompre la déplorable uniformité et que l'on m'a-

vertit charitablement qu'il en sera ainsi jusqu'à Bucarest, je ferme les yeux et ne tarde pas à me rendormir, pour ne me réveiller que dans la capitale moldo-valaque.

II

EN ROUMANIE.

Bucarest. — Les cochers. — La ville. — Les Roumains. — Les Juifs en Roumanie. — La guerre turco-russe. — Suites du traité de Berlin en Roumanie. — Les canons turcs. — De Bucarest à Giurgewo.

Il était dix heures du soir quand j'entrai dans la capitale de la jeune Roumanie. C'est avec un vif sentiment de curiosité qu'entraîné dans un magnifique landau, conduit par un réfugié russe, je portai mes regards à droite et à gauche. La désillusion commença aussitôt. Je m'étais figuré autrement cette ville, grande comme Paris et avant-poste de cet Orient que je brûlais de connaître. De rares becs de gaz éclairaient faiblement des maisons basses et carrées (1). Nous passâmes rapidement devant un square, d'où s'élançaient, comme d'immenses points d'exclamation, de longs peupliers, et nous entrâmes, dans la *Callea Victoriei.*

Malgré l'heure assez peu avancée, les rues étaient presque désertes ; quelques boutiques à peine étaient

(1) De fréquents tremblements de terre empêchent de construire des maisons trop élevées.

encore éclairées. La voiture s'arrêta sur la place du Théâtre, devant le *Grand Hôtel* Brofft, tenu par un Anglais, auquel Hughes, un Français établi quelques pas plus loin, fait une rude concurrence. Ce sont, du reste, les deux seuls établissements de Bucarest, (ce petit Paris, disent les Roumains), où l'étranger ose s'aventurer : quelques-uns vont au *Grand Hôtel du Boulevard*, sur le boulevard de l'Université, établissement assez bien tenu aussi.

Quand je sortis le lendemain, je trouvai devant la porte de l'hôtel le même splendide équipage de la veille, attelé de deux vigoureux chevaux, le tout luisant de propreté, chose rare en ce pays. Un jeune homme au visage imberbe, la tête couverte d'un bonnet russe, et le corps enveloppé d'une robe de drap gros bleu, serrée à la taille par une ceinture de soie rouge, se tenait sur le siège, les rênes bien en mains. C'était un *skopzi*.

Un grand nombre de membres de cette secte russe étrange se sont réfugiés à Bucarest, où presque tous exercent la profession de cochers. Le principal loueur de voitures de la ville est lui-même un *skopzi* : on raconte que l'empereur Alexandre II, à son passage à Bucarest, lors de la dernière guerre, lui a fait grâce et lui a permis de revenir en Russie, pour le récompenser de la remarquable façon dont il l'avait conduit.

On m'a raconté bien des choses étranges sur le genre de vie des skopzi. On les connaît généralement peu en France, quoique certains romanciers, entre autres, M. Claretie, en aient déjà parlé. Bien peu cependant ignorent leur nature et leur mode d'extinction de l'humanité. Pour moi, ce sont des serviteurs et surtout des cochers modèles, durs à la fatigue et d'une sobriété exemplaire. Le thé est leur unique boisson, et ils m'ont toujours refusé les rafraîchissements, que je leur offrais. Je regrette qu'ils n'aient pas choisi Paris plutôt que Bucarest comme lieu de refuge; nous aurions vu ce phénomène : des cochers sobres, propres, polis, conduisant vite et se contentant du plus modeste des pourboires.

Trois jours de courses dans Bucarest suffirent pour me dégoûter complétement dela capitale roumaine, que baigne pourtantla *Dimbovitza*, cette rivière étroite aux eaux noires, chantée par un poète local :

Dimbovitza, apa dulce ;
Cinebe nu mai se duce (1).

Quelques églises grecques, aux fresques naïves et sans couleur, rappelant parfois des souvenirs

(1) *Dimbovitza, eau douce ;*
Qui en boit ne s'en va plus.

vagues des anciens voïvodes élèvent au-dessus de l'océan des maisons basses, leurs coupoles sans caractère.

De l'église métropolitaine on jouit d'une vue magnifique. Cette église bâtie en 1656 par Constantin Cherban Bessaraba, quelque temps avant que Bucarest, résidence d'hiver des voïvodes, devienne la capitale définitive de la principauté,est située à l'une des extrémités de la ville, sur une colline d'où l'on aperçoit Bucarest, s'étendant à perte de vue (la superficie de la ville est égale à celle de Paris). Le coup d'œil est splendide : à vos pieds Bucarest cache ses maisons basses dans la verdure sombre de ses nombreux jardins ; au delà les cimes des Carpathes éventrent les nuages, et à gauche, tristes et monotones, des forêts de sapins et de mélèzes, se perdent à l'horizon.

Comme je quittais l'église métropolitaine, un convoi mortuaire s'y dirigeait lentement. Je n'avais jamais vu d'enterrement selon les rites de l'Église grecque, et c'est avec une vive curiosité que je le regardai passer. C'était le convoi d'une jeune fille d'assez grande famille. La musique d'un des deux régiments de chasseurs à cheval, au magnifique dolman rouge, jouait derrière le corbillard, où l'on voyait à découvert le corps enseveli sous un monceau de roses blanches; des prêtres grecs, leurs

longs cheveux au vent, marchaient devant la voiture mortuaire, que suivait la famille, tête nue.

Cette mode de porter les corps à découvert, tend, m'a-t-on dit, à disparaître ; elle est pourtant en pleine vigueur chez les Grecs ottomans.

Toute la vie de Bucarest est concentrée sur la place du Théâtre, à laquelle viennent aboutir la *Callea Victoriei,* et les rues conduisant au boulevard. La *Callea Victoriei* (rue de la Victoire) est ainsi nommée depuis la dernière guerre.

Cette place du Théâtre est le centre où l'étranger revient toujours, malgré l'immense étendue de la ville; c'est la place principale de Bucarest. Elle n'a cependant rien de bien remarquable. D'un côté le théâtre, monument très-simple, isolé entre deux escaliers, descendant vers le quartier inférieur ; de l'autre, les deux principaux restaurants Brofft et Hughes, quelques boutiques, et un petit théâtre, la *Sala Bossel,* perdu dans la rangée de maisons. C'est dans ce théâtre que viennent s'échouer les troupes d'artistes français, parties un peu au hasard pour faire une tournée en Russie ou en Orient.

Quand j'aurai parlé du boulevard de l'Université, pâle imitation du Ring viennois et de la place de l'Université, où se trouve un palais servant à la fois d'université, de musée et de sénat,

et devant lequel se dresse, sur un piédestal, défendu par deux canons turcs pris pendant la dernière guerre, la statue du vieux voïvode Michel le Brave (1) brandissant sa hache, j'aurai cité tout ce qu'il y a de remarquable à Bucarest.

J'ai oublié la *chaussée Kisseleff*, large avenue, bordée de cafés restaurants et étranglée dans une plaine poussiéreuse. Là, se donnent rendez-vous, de trois à six heures le *higf-life* et la haute cocotterie de Bucarest. Cette terne imitation des Champs-Elysées m'a laissé froid : décidément Bucarest veut trop imiter Paris.

Ce besoin d'imitation et de civilisation rapide est du reste le mal qui ronge la Roumanie. Le Valaque se rappelle trop qu'il est un produit latin oublié par Trajan en Dacie. Il est très-fier de cette origine: les peuples qui l'entourent sont encore pour lui des barbares, et, peu s'en faut, qu'il ne lui prenne la fantaisie de les coloniser. Il vous rappelle à tout instant que sa langue est un dérivé de la langue latine ; qu'elle a toutes les douceurs de la langue italienne: il vous montrera le nom des rues : *Callea, Strada*, et jusqu'à la façade du ministère de la guerre où se lit en lettres gigantesques: RES BELU (2).

(1) Cette statue est de Carrier-Belleuse.
(2) Les *Tzinzares* ou *Zingari*, appelés aussi *Valaques boîteux*,

Après seize siècles, les appétits de la race latine lui sont revenus ; il s'est précipité avidement vers l'Occident. Il a pris au hasard dans notre civilisation ; il a fait en cinquante ans ce qui nous avait coûté des siècles. Il a voulu *épater* les Moldaves et les Slaves.

Il a trop bien calqué nos mœurs en y a ajoutant surtout nos vices.

Le noble et le bourgeois exagèrent nos modes : le pantalon a des pieds d'éléphant plus larges, le faux-col est plus ridicule, le veston plus court, la cravate plus voyante ; le paysan a conservé le large sayon blanc, le pantalon bouffant du haut, la peau de mouton brodée de laines de différentes couleurs, les sandales aux larges cordons de cuir, et le bonnet d'astrakan de Michel le Brave. Ce contraste est même risible à Bucarest, et la comparaison n'est pas à l'avantage des jeunes gommeux roumains.

qu'on trouve en grand nombre dans la Turquie d'Europe, et dont beaucoup de tribus mendiantes émigrent en Autriche, en France, etc...., plantant leurs tentes au hasard dans les endroits, où les autorités veulent bien les tolérer, sont aussi d'origine latine, et s'appellent comme les Roumains, *Romani*. Leur langue, bien que défigurée par un grand nombre de mots turcs, ressemble énormément à la langue roumaine. L'argot de nos prisons a même donné un nom sugnificatif à ces individus errants : on les appelle « *Romanichels* ».

Nobles et bourgeois font leur éducation en France; quelques-uns, parmi ceux qui se destinent à l'état militaire, en Allemagne. Que rapportent-ils chez eux ? Toutes nos habitudes déplorables : le jeu, le désœuvrement, etc. ; toutes nos théories échevelées sur le socialisme, le collectivisme, etc., tellement qu'on voit aujourd'hui en Roumanie un roi régnant avec un ministère radical (1).

Et cependant quelle fierté leur inspire cette récente et rapide civilisation ? Avec quel dédain ils traitent les peuples qui les entourent, les Slaves, les Hongrois, les Bulgares, et jusqu'aux Moldaves, leurs compatriotes roumains !

Une race devrait leur faire peur ; les Juifs !

Le Juif est le paria de la Moldo-Valachie : il n'est pas citoyen roumain : c'est un être à part auquel toute société est fermée, toute fonction interdite. M. Waddington, au traité de Berlin, a cependant obtenu

(1) Néanmoins la question de la succession au trône les préoccupe beaucoup. Cette question est, paraît-il, résolue depuis peu. Le prince Charles (Karol, en roumain) qui est sans enfants, aurait choisi pour lui succéder un de ses neveux, troisième fils de son frère Léopold Hohenzollern, le prince Charles Antoine, né le 1er septembre 1868. Cependant la princesse de Roumanie, Elisabeth, a trouvé ce choix prématuré, et aspire à devenir sans doute une nouvelle Anne d'Autriche ; un voyage aux eaux de Forges lui réussirait probablement, comme à l'épouse de Louis XIII, car elle n'a que trente sept-ans et le prince Charles quarante à peine.

pour les Juifs résidant en Roumanie la pleine et entière jouissance des droits civiques.

Un seul a trouvé grâce à Bucarest parmi la jeunesse qui s'amuse; on lui permet les cabinets de Brofft et de Hughes et les coulisses de la Sala Bossel ; c'est, je crois, le fils d'un banquier, banquier lui-même. A force de diplomatie, il a trouvé des amis dans la jeunesse dorée roumaine : c'est la seule exception à la règle commune, car, me disait-on, MM. de Rotschild eux-mêmes, ne seraient pas reçus dans les salons bucarestois. Ce jeune banquier juif n'a cependant jamais pu se faire ouvrir les salons du cercle principal de Bucarest, le *Jockey-Club*.

Tout est donc défendu au Juif : tout, excepté l'usure. Celle-ci, par exemple, le venge bien. Dans quelques années, toute la fortune de la noblesse roumaine sera entre les mains des fils d'Israël. Demandez plutôt aux jeunes membres du *Jockey-Club* qui viennent, le matin, les solliciter pour payer les différences de la nuit, et engagent jusqu'à dix années de récoltes des terres des ancêtres.

En certains pays, en Moldavie, et surtout à Jassy, tout le commerce est entre les mains des Juifs. Le négociant chrétien, qui vient s'établir dans cette dernière ville, est ruiné au bout d'un an à peine, par la concurrence juive. L'association des mar-

chands israëlites fera vendre plutôt à perte pour le mener plus sûrement à la faillite. Dans beaucoup de villes le commerce juif suit l'exemple de Jassy et prend une extension considérable. Et la haine du Juif est tellement invétérée, que l'on regarde avec insouciance tout l'or roumain passer chez eux, comme le sang d'un malade dans le corps d'une sangsue qu'il ne gonflerait jamais.

Le Juif est aussi le banquier du paysan ; la plupart du temps, c'est lui qui tient le cabaret du village : il sait le crédit qu'il doit accorder à chacun. Jamais il ne perdra rien, car si sa victime ne peut le payer, il lui fera labourer sa terre ou nettoyer son écurie. Cinq francs, prêtés à un paysan, rapportent quelquefois trente et quarante francs au Juif.

Chose étrange, et qui nous étonne nous autres Français, c'est de voir cette haine du Juif dans les pays slaves. C'est que là, les Juifs ne sont pas comme en France mêlés à la population ; ils n'ont pas adopté les mœurs des endroits où ils résident. Même en Autriche, ils vivent à part, s'habillent d'une façon particulière, se tiennent à l'écart des habitants et les rançonnent impitoyablement. Tout l'or de certains pays est entre leurs mains. Un grand nombre de villages roumains et russes ont été entièrement ruinés par leur cabaretier juif.

Habile et prudent, il a facilement raison de paysans ignorants et niais, dont la passion dominante est l'eau-de-vie.

L'anecdote suivante donnera une idée de la façon, dont les Juifs sont parvenus dans ces régions, à exploiter les paysans. Elle est prise dans une correspondance adressée au *Times* :

« Un paysan se rend dans un village voisin du « sien et demande à emprunter un rouble au Juif, « avec la pensée naturellement de convertir cette « petite somme en eau-de-vie. Le Juif veut bien « avancer le rouble, mais il exige comme garantie « de son prêt, la casaque en peau de mouton du « paysan. Le paysan s'empresse de courir à la « maison, en rapporte sa peau de mouton, la livre « et reçoit le bienheureux rouble, dont il paiera « l'intérêt au taux modeste de 100 °/o. Le voilà « reparti, fort satisfait, quand soudain, le Juif le « rappelle pour lui tenir ce petit discours : « Triple « idiot ! rends-moi le rouble que je viens de te « donner, sans cela tu le dépenseras en boisson, et « moi le gardant, tu n'auras plus qu'un seul rouble à « me remettre lorsque tu viendras t'acquitter et réclamer ta casaque. » Abasourdi par la logique de « ce raisonnement, le paysan lâche son rouble et « retourne au village, où il répond à ses amis qui « l'attendaient pour boire avec lui l'argent du

« Juif : « Je ne sais pas comment la chose s'est faite :
« tout ce que je puis vous assurer, c'est que le
« Juif a été très-exact dans ses calculs. »

Dire ce qui, outre leurs exactions, excite encore les populations roumaines et russes contre les Juifs, serait trop long.

Un seul exemple pour finir : Un samedi, les Juifs se refusèrent à éteindre un incendie, parce que leur religion leur défend de toucher au feu le jour du sabbat. Ils s'enfermèrent dans leur synagogue, dont l'autorité dût briser la porte pour les faire sortir (1).

(1) Les faits suivants qui viennent de se passer dernièrement en Russie montrent suffisamment jusqu'où peut aller la haine contre la race juive :

« Elisabethgrad vient d'être le théâtre des scènes les plus
« révoltantes : dans un cabaret tenu par un juif, un con-
« sommateur chrétien casse un verre et refuse de le payer.

« Le juif insiste et en désespoir de cause finit par se por-
« ter à des voies de fait sur son client récalcitrant. Mais aux
« cris que pousse ce dernier, la population s'attroupe ; à la
« vue de ce juif, maltraitant un chrétien, elle ne peut contenir
« son indignation.

« Les cris de « On massacre nos frères ! » partent de
« toutes parts. Ce fut le signal de scènes indescriptibles.
« Une populace en furie se précipite sur tout ce qui est juif.
« Les maisons juives sont envahies et saccagées, leur mobi-
« lier est jeté par les fenêtres et va joncher les rues.

« Les cabarets juifs sont mis au pillage, on fait main
« basse sur les tonneaux d'eau-de-vie et de vin. L'ivresse
« ne fait qu'augmenter la fureur de ces forcenés ; boutiques
« d'épiciers, de tailleurs, magasins de nouveautés, rien ne

Je me suis trop étendu sur les défauts et les ridicules du peuple moldo-valaque : je dois parler aussi de ses qualités. Elles se sont surtout révélées dans la dernière guerre, et le sang qu'ils ont versé si courageusement ne leur a pas été assez payé.

La Roumanie n'avait cependant pas cherché la guerre, comme les autres principautés dépendantes de la Turquie. Elle ne s'est mise en campagne, que par nécessité. Aurait-elle pu empêcher les Russes

« trouve grâce devant cette foule en délire. Un israélite est « tué, deux à trois cents sont plus ou moins grièvement « blessés. Dans plus de cent maisons, il ne reste plus que le « toit et les quatre murs.

« Ces saturnales ont duré trente heures. Ce n'est que le « vendredi matin, à onze heures, que l'arrivée de trois es- « cadrons de uhlans et d'un bataillon d'infanterie mit fin « aux désordres.

« Nombre de familles juives sont sans asile et ne savent où « se réfugier pour soigner leurs blessés. »

(*Golos*, avril 1880.)

Les Juifs sont actuellement menacés partout. Agitation nihiliste, dit-on ; non, haine slave.

Et, chose grave, le gouvernement russe ne peut recourir à la force armée, la haine contre les Juifs étant générale dans l'armée.

Les prêtres russes eux-mêmes ont pris part aux démonstrations contre les Juifs.

(*Extraits des journaux*, mai 1881.)

Ceci n'a pas lieu seulement en Russie :

A l'annexion à la Grèce de plusieurs provinces turques, il y a un mois à peine, les Juifs ont abandonné le territoire cédé aux Hellènes, craignant la vengeance de ceux-ci, et se sont réfugiés sur le territoire ottoman. (Août 1881.)

de traverser son territoire ? Or, cela seul avait suffi pour qu'elle fût considérée en état de guerre par la Porte. Au fond, elle était devenue l'alliée des Russes, parce qu'elle avait à choisir entre eux et les Turcs, qui s'apprêtaient aussi à entrer chez elle en passant le Danube.

Qu'a gagné le gouvernement roumain à ce choix ? La Russie, son alliée, lui a pris la Bessarabie roumaine, qu'elle lui a échangée contre ce lambeau marécageux de territoire turc, la Dobrudja, de si terrible souvenir pour nos mémoires françaises. La Dobrudja, il est vrai, allonge les côtes roumaines sur la mer Noire, leur donne Medjidié, ville toute neuve de 20,000 âmes, et Kustendjé, l'ancienne Tomis d'Ovide, port peu favorable et mal situé ; mais ces deux villes et les terrains marécageux de l'ancienne province turque, ne vaudront jamais la fertile Bessarabie.

Les Russes, par le texte original de leur première Convention avec le gouvernement roumain, qui, sans être encore leur allié, leur permettait le libre passage sur leur territoire, avaient cependant promis de respecter l'intégrité de la Roumanie et de la défendre contre tout ennemi. Et ils ont laissé les Turcs bombarder Kalafat, certains qu'ils étaient que cette manifestation de la Porte jetterait les Roumains dans leurs bras.

L'armée roumaine avait mieux mérité de la Russie, à Grivitza. Les pertes de ses jeunes troupes dans cette bataille, qu'elles seules avaient supportée, furent effroyables : « Plus de la moitié de l'effectif avait disparu, dit M. Kohn Abrest, correspondant du *Siècle* et du *Rappel ;* d'un bataillon de dorobantz, il restait à peine 200 hommes. Deux compagnies de chasseurs.... avaient été anéanties...... Le 2e chasseurs perdit vingt-quatre officiers ! Du 5e régiment de dorobantz il restait 520 hommes; un autre régiment était commandé par un sous-lieutenant. » — On m'a montré à Bucarest une photographie du prince Charles à cheval, pleurant et entouré de morts. Certes, il devait le contempler avec tristesse ce champ de Grivitza, arrosé en vain du plus pur sang de sa jeune nation.

Cent pièces de canons turcs furent le trophée de la jeune armée ; elle a le droit d'en être fière, et Michel le Brave, le vieux voïvode, en voyant du haut de son piédestal les deux canons turcs, trophée de ses descendants indépendants, doit sentir sa poitrine de bronze tressaillir de joie. Le prince Charles a voulu aussi avoir son canon turc ; il en a fait braquer un sur la porte de son palais : c'est un jouet bien gagné (1).

(1) Les canons turcs servent du reste à bien des choses :

L'organisation de l'armée est la principale préoccupation du gouvernement.

En septembre 1880, il y avait en Roumanie deux camps d'exercices, l'un près de Bucarest : le *camp de Tsiganesti*, l'autre près de Jassy : le *camp de Capou*. Ces deux camps avaient chacun un effectif de 8,000 hommes.

La Roumanie est actuellement en état de mettre sur pied de guerre 60,000 hommes en deux semaines et 100,000 hommes en deux mois.

Le mécontentement des Roumains contre les Russes s'est fait sentir aussitôt après la guerre. La réception enthousiaste d'Osman-Pacha, le défenseur de Plewna, prisonnier à Bucarest, en a été la preuve : des jeunes filles des meilleures familles, vêtues de blanc, ont couvert de fleurs le héros turc, dans cette ville, où Alexandre II, tout allié qu'il était, n'avait fait son entrée, qu'après s'être entouré de précautions.

« Il aurait peut-être mieux fallu être les alliés des Turcs, » me disait même en riant un jeune Roumain, qui, il est vrai, connaît mieux Paris que Bucarest.

Après huit jours de séjour à Bucarest, je pre-

Le 22 mai dernier, lors du couronnement du roi Charles Ier, c'est encore un canon turc pris à Plewna, qui a fourni l'acier destiné à la couronne royale, magnifiquement ciselée.

nais le train de Giurgewo, ville près de laquelle on passe le Danube pour aller à Routschouck, tête de ligne du chemin de fer de Varna.

Le trajet de Bucarest à Giurgewo est assez triste; comme de Plojesti à la capitale, les plaines succèdent aux plaines, les hameaux, dont les maisons ressemblent vaguement à des tentes, succèdent aux hameaux. On me montre près d'une petite ville, *Comana,* le champ de bataille où Michel le Brave avec 16,000 hommes battit 140,000 Turcs, et nous arrivons à Giurgewo ; le train nous transporte jusqu'à une rive désolée : nous sommes au Danube.

III

EN BULGARIE.

L'ancienne frontière. — Routschouck. — Les chemins de fer bulgares. — Projets. — De Routschouck à Varna. La tempête. — L'hôtel de la *Grande-Russie*. — La Bulgarie actuelle.

Après deux heures d'attente, par une pluie battante, sur un quai non couvert, nous voyons arriver le minuscule bateau à vapeur, qui doit nous transporter sur la rive bulgare que nous entrevoyons à peine à travers le brouillard du fleuve. Un soupir de satisfaction s'échappe de toutes les poitrines : on entend des exclamations de joie en langues diverses, car nous formions à une douzaine de passagers, une véritable petite tour de Babel : le français était pourtant la langue adoptée presque par tous. Il y avait là, si je me souviens bien, un Anglais, courrier de la reine, un ingénieur bavarois, de la ligne de Routschouck à Varna, un prince moldave, voyageant avec sa mère, une famille arménienne, revenant de Paris et encore tout émerveillée, un officier russe, attaché à l'état-major du prince de Bulgarie, un correspondant d'un journal anglais, dont je dirai plus

tard la triste aventure, un négociant gênois et moi. Et tout ce monde couvrait d'imprécations cette fameuse compagnie du *Lloyd*, qui élève pour ses employés des palais à Trieste et à Budapest, et qui recule devant la dépense d'un quai couvert pour les malheureux qu'elle se charge de faire passer de Giurgewo à Routschouck.

Ces deux heures passées sur le quai boueux par une pluie fine et pénétrante, avec le brouillard devant moi pour horizon, avaient peu contribué à me rendre le Danube riant. Mon esprit s'était reporté à une année fatale, où j'attendais sur un des quais de Cologne, avec mes camarades hâves et dépenaillés, encore tout remplis des horreurs de la campagne de Metz, le bateau qui devait nous transporter à Dusseldorf au milieu des baïonnettes prussiennes sur ce fleuve brumeux aussi comme le Danube, le Rhin. Et dans ce brouillard, m'apparaissait, comme dans un rêve vague et douloureux, la vieille cathédrale allemande, autour de laquelle grouillaient des soldats noirs et sales, précédés du lugubre drapeau blanc et noir. Le prince moldave, à qui un de mes amis roumains m'avait présenté à Bucarest, m'arracha à ma triste rêverie, et m'entraîna sur le bateau en me disant qu'à Routschouck nous trouverions à déjeuner : cela me changeait de Metz.

Hélas ! Routschouck valait Giurgewo. Nous nous dirigeâmes vers une gare délabrée, dont les guichets étaient encombrés par une foule de soldats bulgares, la croix blanche au bonnet et couverts d'une capote graisseuse et effiloquée. Quelques officiers russes, qui les commandaient, vinrent serrer la main du Moldave, et nous dire que Routschouck et ses auberges, étant trop éloignés, nous serions forcés, le train devant bientôt partir, de déjeuner dans la gare. La mère du prince moldave vint heureusement nous tirer d'embarras, en nous mettant à même d'une valise gonflée de provisions ; elle avait déjà fait le voyage, et connaissait les ressources du pays. Le train devait partir une demi-heure plus tard : aussi n'attendîmes-nous que trois heures, la valise à la main, sur le quai, le train devant nous, obligés de manœuvrer d'un bout à l'autre de la gare, parce que, nous disait le chef de gare, dans un flamand désopilant, nous gênions le service. Enfin nous partîmes.

Le train roula lentement dans des campagnes tristes et nues, coupées çà et là de débris de fortifications, mamelonnées de tas d'obus et de ferrailles rouillées, au milieu de champs de maïs, pourrissant sur pied. Des huttes en paille noircie, sortait une population hâve et décharnée, qui regardait passer le train avec un regard hébété. Et la Bulgarie

se déroulait tristement devant nous, avec ses souvenirs éteints sous la lourde domination ottomane, sans rien pour fixer les yeux, que les maigres minarets de Choumla et les gares en ruines des villages bulgares où pullulaient les mêmes soldats à la croix blanche et à la capote sale. Je cherchais en vain sur le parcours du train des traces de la dernière guerre; tout l'effort des deux armées s'était porté sur Routschouck et au delà sur Sistowa et tous ces villages au nom désormais célèbre, Zimnitza, Grivitza, Nicopolis, Plewna, où se mesurèrent ces deux héros Skobeleff et Osman-Pacha, et cette ligne des Balkans, si bien défendue par les Turcs et si bien franchie par les Russes.

Le train prenait l'allure de nos anciennes pataches. Le courrier de la reine, assis devant moi, me faisait ses doléances; je m'endormais doucement. Piqué des reproches de l'Anglais, l'ingénieur bavarois, couché dans l'autre coin se mit à nous parler de l'avenir des chemins de fer bulgares.

La Chambre bulgare, stimulée par le prince Alexandre, s'occupait alors de la question des chemins de fer. Le Bavarois nous expliqua tout, ne nous fit grâce de rien.

Plusieurs projets étaient en présence, et tous fort discutés.

Les uns veulent raccorder les chemins de fer

bulgares aux autrichiens par la Serbie; mais le bulgare, à qui l'Autriche est antipathique, ne désire nullement la favoriser, et soumettre en plus ses produits agricoles ou autres (?) aux exigences de la douane serbe.

D'autres, avec un Français à leur tête, M. de Serre, derrière lequel, dit-on, se dissimule encore la grande compagnie autrichienne, la *Staatsbahn*, demandent au gouvernement roumain la concession des lignes de Hermanstadt à Craïova et de cette ville à Zimnitza où le Danube serait franchi. La ligne autrichienne se prolongerait sur le territoire bulgare par le tronçon de Sistova à Aïn-Boghaz, et de ce point, à travers les Balkans, à une station quelconque des chemins de fer ottomans, non loin de Tirnova de Roumélie. Mais cette ligne, disent les patriotes, ne serait d'aucun secours à la Bulgarie. Elle traverserait la principauté dans sa partie la plus étroite et laisserait tous ses districts à l'ouest sans moyen de communication avec le Danube. La capitale continuerait à rester isolée, et il viendrait un moment où elle chercherait dans son intérêt à se raccorder à son tour. De cette manière, dans l'hypothèse d'une guerre, l'Autriche-Hongrie aurait un jour deux lignes au lieu d'une pour déboucher sur les Balkans et devancer la Russie, toujours lente à se mobiliser.

Enfin, quelques-uns, soutenus par de grands financiers français, parmi lesquels on cite M. Émile de Girardin et M. Jenty, député de la Vendée, qui a déjà construit la ligne de Poti à Tiflis, se présentent prêts à lutter contre la Staatsbahn, et ont déposé un projet de ligne de Sofia, capitale de la Bulgarie, à Rahova. Là, par Yéni-han, on se raccorderait, avec un embranchement très-court aux chemins de fer de Roumélie. Quant au raccordement international, il s'opérerait de Becket à Craïowa, en Roumanie. Ce tracé aurait l'avantage de relier la capitale à la Roumélie d'une part et au Danube de l'autre (1).

Sur le papier, tous ces projets, pour moi, voyageur complétement désintéressé, sont fort beaux, mais, je doute, malgré toute l'activité autrichienne, roumaine et française, de leur prompte exécution. L'infortuné voyageur continuera encore longtemps

(1) On lisait dernièrement dans les journaux de Vienne et de Constantinople, les lignes suivantes :

« La conférence *à quatre* (formée par l'Autriche, la
« Serbie, la Bulgarie et la Turquie pour le règlement de la
« question des chemins de fer dans la péninsule des Bal-
« kans) a repris ses travaux. L'avant-propos autrichien,
« relatif au raccordement des lignes autrichiennes avec les
« chemins de fer serbe, bulgare et ottoman, a été accepté
« comme base de discussion.

« Les dispositions de tous les délégués sont plus conci-
« liantes que précédemment et l'on espère arriver à une
« entente dans le courant de l'été. »

à poser à Giurgewo, à s'enrhumer sur le Danube, à jeûner à Routschouck, et à attendre à Varna la permission de la mer pour s'embarquer, comme on le verra tout à l'heure.

Que faudrait-il pourtant pour prendre à la gare de Strasbourg son billet direct pour Constantinople ?

Un pont sur le Danube et 200 kilomètres de voie ferrée à travers la Bulgarie et la Roumélie, ces jeunes pays à qui leur récente émancipation doit donner une soif terrible de civilisation.

Malheureusement, j'appris à mon arrivée à Constantinople, que plus soucieux de faire de la politique intérieure, ce dont on avait été longtemps privé en Bulgarie, le cabinet bulgare venait de se prononcer pour le *statu quo*. On s'occupera des chemins de fer, quand les établissements de crédit auront foi en la jeune Bulgarie, l'année prochaine, disent les ministres, à Pâques ou à la Trinité, ajouterai-je.

Cette longue conversation sur les chemins de fer bulgares se prolongea jusqu'à Varna, où nous arrivâmes, à dix heures du soir.

Depuis la dernière station, une grande agitation régnait dans le train ; le vent s'était élevé tout à coup, et de violentes rafales venaient siffler autour des wagons, dont les vitres tremblaient.

« Pourra-t-on s'embarquer à Varna ? » se demandait-on avec inquiétude.

Varna, et avec lui, la plupart des ports ottomans, ne présente aucune des commodités de nos ports européens. Les navires ne peuvent venir à quai, et sont forcés de rester en rade. Un trajet d'un mille et demi au moins en barque est nécessaire pour aller les accoster. Ce trajet, chose simple et facile dans beaucoup de ports, présente ici de sérieuses difficultés par les gros temps. Les bas-fonds du port rendent la mer très-houleuse, et souvent les paquebots sont obligés de brûler Varna, n'y prenant que la poste, qu'on porte à bord sur un bateau de sauvetage.

La préoccupation générale de nos compagnons de voyage n'était donc nullement causée par la peur de la mer, mais par la perspective de rester trois jours à Varna pour attendre le bateau suivant.

C'est ce qui arriva. En arrivant en gare, la pluie et le vent faisaient rage; des vagues énormes déferlaient sur le quai.

Nous parlementâmes avec le chef de gare, qui nous déclara impossible le transport au bateau, dont on voyait danser les feux au large.

Le courrier de la reine était désolé : il avait des dépêches importantes, paraît-il, à remettre au plus vite à l'ambassade, et causait tout bas avec le con-

sul anglais de Varna, venu à sa rencontre. Il disparut tout à coup, et nous apprîmes plus tard, qu'il avait réussi à s'embarquer avec la poste sur le canot de sauvetage.

Il nous fallait donc rester à Varna : nous étions au mercredi soir, et le bateau suivant ne repartait que le samedi.

Deux hôtels s'arrachent les étrangers que, dans des cas pareils, leur donne le mauvais temps.

Laissant mes compagnons se désoler sur le quai, je sautai dans une voiture, et me fis conduire à l'hôtel de la *Grande Russie*. Après dix minutes de cahots épouvantables, par des rues dépavées, et dans une voiture dont les ressorts, en se touchant, me faisaient rebondir à droite et à gauche dix fois par minute, j'arrivai au gîte, dont la maigre façade se dressait dans une ruelle d'un mètre de large.

Trois ou quatre « Bona sera, Signor » m'accueillirent à la porte ; l'hôtel était tenu par des Italiens. Deux séjours à Rome et à Naples m'avaient heureusement rendu cette langue assez familière, et je demandai la meilleure chambre. Elle donnait sur la salle à manger, bondée d'officiers russes, en garnison à Varna, et qui n'en semblaient pas plus gais pour cela.

J'étais à peine installé quand mes compagnons de voyage arrivèrent à la queue leu-leu. La mère

du prince moldave était dans la désolation; les Arméniens pleuraient presque : on les attendait le lendemain à Constantinople. Ce fut bien pis encore quand ils apprirent que l'on ne possédait dans l'hotel qu'une chambre à un lit et une à deux lits; on avait, il est vrai, deux vastes chambres, converties en dortoir, où s'alignaient une dizaine de lits de caserne. La mère du prince me regarda d'un air si désolé que je lui offris ma chambre; je m'arrangeai avec son fils du cabinet à deux lits. La famille arménienne se jucha dans le dortoir du haut, véritable poulailler, où l'on grimpait par une espèce d'échelle-escalier; les autres se casèrent tant bien que mal avec les officiers russes dans le dortoir du rez-de-chaussée, et, après un souper sommaire et une visite minutieuse des matelas et des paillasses, qui n'étaient pourtant pas trop habités, chacun se coucha et chercha à s'endormir.

Le Moldave, suivant l'habitude de ses compatriotes qui éprouvent un besoin continuel de manier les cartes, après m'avoir vainement offert un écarté, me demanda quelles distractions pouvait bien offrir Varna. Je consultai mon guide: le champ de bataille d'Aladin, où, en 1444, les Turcs remportèrent une grande victoire sur les forces combinées de la chrétienté, commandées par le roi Ladislas, nous offrait seul ses vastes plaines à visiter ; c'était tout.

Un Grec Bulgare, garçon de l'hotel nous offrit encore d'aller voir le campement des familles turques, chassées par les Bulgares, qui prenaient grandement leur revanche; mais cela laissait le Moldave encore froid. Il parlait le grec, et demanda au garçon, si les hôteliers de Varna agrémentaient leur hospitalité comme ceux de Budapest; le garçon ouvrit de grands yeux, et, désespéré, le prince se coucha fort désappointé.

Le lendemain, à sept heures, j'étais debout: mon Moldave ronflait, les poings fermés. En fouillant mon portefeuille, j'y trouvai une lettre de recommandation pour M. C..., directeur de la banque impériale ottomane à Varna. A dix heures, j'y courus; il était absent, mais ses employés m'apprirent qu'un vapeur russe devait toucher à Varna dans l'après-midi, et qu'il prendrait volontiers des passagers, la mer étant tout à fait calmée; en seize heures nous pourrions être à Constantinople.

Je courus avertir mon Moldave, dont la mère faillit me sauter au cou, et, après un affreux déjeûner, où la cuisine italienne se mêlait à la cuisine grecque, nous allâmes prendre nos billets à l'agence russe. L'hôtelier était désolé; quinze voyageurs comme nous était pour lui une si bon aubaine!

Le vapeur russe était déjà dans le port: j'avais encore trois heures à moi. J'en profitai pour par-

courir Varna, qui n'a absolument rien de remarquable.

Une grande émotion régnait dans la ville. Une insulte grave, disait-on, avait été faite au pavillon du vice-consul français. Le *Pétrel,* l'aviso français de Constantinople et de la mer Noire était en rade.

On a démesurément grossi cet incident en France.

Des enfants ou des ivrognes, que, depuis la venue des Russes en Bulgarie et le départ des Turcs, on rencontre à tous les coins de rue, avaient couvert de bouse de vache l'écusson du consulat. Le vice-consul, M. Mouttet, que la politique avait promené d'un journal écarlate du midi au secrétariat de la préfecture des Alpes-Maritimes, de là à un commissariat colonial, et enfin au vice-consulat de Varna, avait pris la mouche, écrit à M. Schérer, chargé d'affaires de France à Sofia, et adressé un rapport fulminant contre le gouvernement bulgare à M. Tissot. Notre ambassadeur à Constantinople avait immédiatement envoyé le *Pétrel* à Varna, où il venait d'arriver presqu'en même temps que moi après *quatre* jours d'une traversée affreuse.

M. Roustan, lieutenant de vaisseau, commandant du *Pétrel,* et frère de notre énergique consul de Tunis, menait rondement l'affaire. Les autorités

bulgares s'étaient mises à ses pieds, prêtes à lui donner toutes les satisfactions qu'il désirerait. Pendant trois jours, elles firent fouetter un nombre incalculable de petits enfants matériellement incapables d'avoir fait un plâtras de dimensions pareilles à l'écusson du consulat, très-haut placé au-dessus de la porte. Les coupables restèrent néanmoins introuvables; mais, satisfait des excuses de la municipalité bulgare, le commandant du *Pétrel* retourna à Constantinople.

M. Mouttet avait fait beaucoup de bruit pour rien.

L'hôtelier ne se montra pas trop exigeant à notre départ: 10 francs pour un café noir, un lit et un déjeuner gréco-italien, c'était pour rien.

A quatre heures nous étions sur le bateau, et vingt minutes plus tard nous disions adieu à Varna et à la côte bulgare qui fuyait devant nous.

Abrutie par les longues années du despotisme ottoman, la Bulgarie a beaucoup à faire pour sa régénération.

Une chose surtout sera pour elle un obstacle dur à briser: la brutale égalité turque. Cette égalité mahométane que les musulmans avaient imposée aux peuples chrétiens conquis a été fatale à ces derniers. Malgré les idées égalitaires du Christ, un

besoin de classes s'était toujours fait sentir chez eux, d'où cette trinité : la noblesse, la bourgeoisie et le peuple.

Or, la noblesse bulgare décimée, exilée et annihilée par les conquérants n'existe plus aujourd'hui que presque à l'état de souvenir. Quant à la bourgeoisie (mot vide en pays turc), elle est retournée au peuple, d'où elle était venue. Ce peuple, dont les idées étroites, étaient guidées par des popes fanatiques, qui regrettaient leur influence perdue avec les Turcs, avait oublié peu à peu son indépendance d'autrefois.

La Russie, dans un but facile à comprendre, le réveilla, et cette guerre tant cherchée par elle a rendu à la Bulgarie son autonomie.

Aujourd'hui donc, les classes, si je puis employer ce mot sans blesser les idées égalitaires françaises, sont à reformer avant tout dans ce pays tout neuf. D'elles seules, pourront surgir les hommes d'État, les financiers nationaux, les militaires, les littérateurs et tout ce qui forme la partie intellectuelle d'une nation. Ces hommes manquent en Bulgarie, comme en Turquie.

Ce qui nuira encore à l'indépendance et à la réformation du nouvel État : c'est l'influence russe. La Bulgarie doit beaucoup à la Russie ; mais sans être taxée d'ingratitude elle peut néanmoins s'af-

franchir lentement de son contrôle gênant. Ce sera pour elle la principale difficulté. Le gouvernement du czar s'est trop habitué à voir en elle la sentinelle avancée qui doit lui ouvrir le chemin sur Constantinople. Il n'a rien négligé pour cela, ni le prince qui est russe, ni les officiers russes détachés pour former la jeune armée bulgare, ni cette nuée de fonctionnaires russes, qui se sont abattus sur toutes les administrations, ni enfin les idées religieuses, qui sont à peu près celles de la Russie.

Quand la Bulgarie, délivrée maintenant du joug ottoman, se sera débarrassée de l'influence russe, elle pourra alors vraiment se déclarer indépendante.

Malheureusement, d'autres pensées occupent les Bulgares. Déjà se sont manifestées des impatiences et des revendications ridicules comme la réunion complète de la Roumélie à la Bulgarie et l'affranchissement du tribut annuel à payer à la Turquie.

Ensuite, et ce qui suffirait à lui aliéner les sympathies européennes, des vengeances odieuses ont été exercées contre la population turque. Les officiers russes sont restés absolument passifs en présence de ces excès ; quelques-uns ont eu devant des témoins dignes de foi, des mots cruels qui semblaient encourager la population bulgare, passée sans transition de la servitude à la liberté.

Ces excès devraient attirer l'attention européenne: des choses épouvantables ont eu lieu en Bulgarie, et la Russie, qui a tant fait parler des violences des Bachi-Bouzouks, devrait empêcher ses protégés de les recommencer sur les Turcs.

Les Bulgares ont du reste tout intérêt à ménager leurs anciens maîtres. Les Turcs ont encore en main une notable partie du commerce de l'État: ce sont eux qui fabriquaient à Routschouk ces délicieuses poteries fines incrustées d'argent. Les céréales et les soies bulgares, les fers incrustés, etc, ont leur principal débouché en Turquie.

Chasser les Turcs est donc une faute, et les Bulgares ne s'en privent pas. Le nombre des familles turques fuyant les violences bulgares et venant s'échouer à Constantinople est incalculable. L'existence est devenue pour elles intolérable en Bulgarie.

La vue de ces malheureux complétement dépossédés, arrivant à Constantinople, dénués de tout, est véritablement navrante. Ils encombrent les abords des ponts de Galata, presque nus, mendiant et s'accrochant aux passants ; les enfants surtout font pitié à voir. C'est par milliers que ces infortunés s'embarquent sur le pont et dans la cale des bateaux de Varna, pêle-mêle avec les porcs et les moutons. Le gouvernement turc, malgré sa pé-

nurie, a dû prendre des mesures pour leur venir en aide; il emploie pour cela tous les moyens. Au Courban-Beïram de l'année dernière, le sultan, par un avis publié par les journaux turcs, a invité la population de Stamboul à donner pour les émigrés bulgares les peaux des moutons que tout bon musulman doit sacrifier pendant cette fête. L'encombrement d'émigrés à Constantinople a même été tel qu'on a dû les disséminer dans les principales villes de la Turquie. J'ai vu en moins de huit jours arriver plus de cent soixante-dix familles musulmanes, appartenant à la classe aisée, et fuyant les exactions et les mauvais traitements dont elles étaient l'objet de la part de la principauté et du peuple bulgare. Quant aux émigrés de la classe pauvre, c'est par centaines que les journaux de Constantinople en annoncent l'arrivée tous les jours.

On voit que l'ère des réformes est encore à commencer en Bulgarie : je ne sais guère si elle arrivera bientôt. Les divisions intestines déchirent déjà cet État naissant. La politique intérieure absorbe là, comme ailleurs du reste, les forces vives de la nation : les ministères se renouvellent à chaque instant; des projets surgissent de tous côtés sans aboutir, et le prince de Battemberg, dégoûté et écœuré, a déjà parlé d'abdi-

cation. On est donc loin de voir se réaliser les promesses, faites par les hommes d'État bulgares aux principales nations européennes, lors du traité de Berlin. Ces hommes d'État ont à faire toute une éducation politique, et ce sera long, car ce n'est pas en courant la copie dans les journaux de Constantinople et de Russie, qu'ils ont appris à gouverner une nation (1).

(1) Ce chapitre était fait avant que la crise bulgare soit arrivée à l'état aigu, où elle est maintenant. On sait que le prince Alexandre a rapporté la Constitution, malgré les efforts et les appels à la révolution de M. Zankoff et du parti libéral.

IV

LE BOSPHORE.

L'entrée par la mer Noire. — Buyuk-Déré. — Thérapia — Le Bosphore. — Les palais de Tcheragan et de Dolma Bagtché. — L'entrée de la Corne d'Or. —

Nous devions toucher à Bourgaz, l'ancien *Develtus,* qui est le port le plus important de la Roumélie. Il était dix heures du soir quand nous y arrivâmes. Le vent était entièrement tombé, mais le ciel était couvert encore de grandes taches noires qui couraient, masquant et démasquant les étoiles. Nous mouillâmes à environ un mille du port, où tremblaient dans la brume, quelques rares lumières. Des barques qui semblaient surgir de l'eau accostèrent le bateau de tous côtés; la grue se mit à grincer, de lourds ballots traversèrent le pont et s'engouffrèrent dans la cale. Je cherchais à deviner dans la masse sombre, qui s'étalait au fond du golfe, la coupole basse et les minarets d'une mosquée; Bourgaz ne formait qu'un amoncellement confus, qui se découpait à peine dans le fond

noir du ciel. Je descendis dans le salon, où le prince moldave avait réussi à trouver un jeu de cartes, et faisait des réussites. Il me proposa un écarté (pour la dixième fois peut-être), mais je m'excusai en bâillant pour aller m'étendre dans mon cadre. Le bateau se balançait doucement ; la grue roulait plus sourdement; mes voisins ronflaient; je ne tardai pas à faire comme eux.

Un grand bruit sur le pont me réveilla le lendemain vers huit heures ; j'y grimpai à la hâte : nous étions vis-à-vis l'entrée du Bosphore. Une légère brume couvrait encore le détroit ; mais le soleil dorait au loin la côte d'Asie, qui menaçante alignait devant nous les batteries d'Anadoli-Fener, tandis qu'à notre droite, les trois pointes de Rouméli-Fener, que nous rasions de près, allongeaient leur trident de gueules.

Le navire hissa son pavillon, et l'aigle russe agita ses deux têtes, dont les langues démesurément sorties semblaient narguer le vieil ennemi sur ses côtes. Le soleil montait à l'horizon ; tout à coup le rideau de brume qui barrait le détroit se déchira : une foule de barques et de longs et gracieux caïques coururent sur l'eau d'azur, où les rayons du soleil semaient des émeraudes, et, comme la vierge turque se découvre devant l'époux impatient, le Bosphore quitta pour nous son voile, nous étalant

à droite et à gauche ses côtes de verdure, que la mer venait franger d'une légère dentelle d'écume.

Nous longions la côte d'Europe; la famille arménienne, qui possédait un konak à Thérapia était sur le pont, guettant le mouchoir que devait agiter à la fenêtre la vieille grand'mère restée seule; le jeune homme me nommait les villages et les palais, qui trempaient leurs assises de marbre dans les flots bleus.

Le Bosphore se resserrait peu à peu sans rien perdre de sa splendeur; sur la côte d'Europe, Buyuk-Déré ouvrait son golfe, bordé de palais, de kiosques, et d'adorables petites maisons de plaisance, posées dans la verdure comme de grands dés blancs, dorés par le soleil et dominés par le palais d'été de l'ambassade de Russie.

Puis ce fût Thérapia, avec les jardins du palais de l'ambassade de France, dont les arbres centenaires couvraient la côte de leur ombrage; ce jardin est un des plus beaux du Bosphore. Le palais de l'ambassade ne mérite certainement pas un tel entourage: ce n'est qu'une grande baraque en bois, peinte en blanc verdâtre. Quel qu'il soit, il a néanmoins excité l'envie de l'Allemagne, qui s'est fait, l'année dernière, céder de grands terrains par le sultan, pour se faire, elle aussi, bâtir un palais d'été, s'appuyant sur ce que le maréchal Sébastiani,

ambassadeur de France, avait obtenu le sien en 1807 du sultan Sélim III. Ce palais n'avait du reste pas coûté cher à Sélim, qui l'avait confisqué aux Ypsilanti.

L'Angleterre et l'Italie ont aussi leur palais d'été à Thérapia ; celui de l'Angleterre est voisin du palais de France ; mais son jardin avec ses allées trop bien sablées et ses parterres minuscules est loin de valoir le nôtre.

Thérapia est habité l'été par les riches familles grecques. Il n'a pas l'aspect grandiose de Buyuk-Déré, mais son petit port bordé de cafés bien ombragés, et où, pendant l'été, viennent s'ancrer les avisos anglais et français, et la vue d'Hounkiar-Iskélessi, dont la verte vallée s'ouvre en face sur la côte d'Asie, encadrant le palais de Méhemet-Ali (1), suffiraient pour me faire préférer son séjour à celui de Buyuk-Déré.

Buyuk-Déré et Thérapia reçoivent pendant les beaux jours l'élite de la société de Péra. Les ambassades, les étrangers et le grand négoce jettent leur animation sur cette rive enchantée : la plage est couverte de promeneurs ; on entend les Levantines et les Grecques, aux yeux noirs et à la dé-

(1) Ce palais, qui a coûté six millions, a été offert au sultan par Méhémet-Ali, pacha d'Egypte.

marche nonchalante, causer des nouvelles modes européennes et se raconter les merveilles des toilettes portées au dernier bal de l'ambassade de *** par mesdames X, Y et Z ; c'est la seule conversation possible avec elles. Elles auront besoin de fréquenter encore longtemps nos dames françaises, si elles veulent satisfaire l'ambition de toute leur vie, se créer un salon. J'ai assisté à des soirées de familles levantines et arméniennes véritablement désopilantes : on y chantait au dessert, on y récitait des poésies plus que légères, et finalement on y dansait sur les mains ou on pinçait un cancan, le tout au grand ébahissement de ces dames, qui étaient persuadées que c'était *la mode de Paris*.

Le bateau, comme pour nous laisser le temps d'admirer, marchait plus lentement. Le Bosphore décrivit une légère courbe ; nous rasâmes Yéni-Keuï, dont la pointe noircie par les bois de pins et entourée d'embarcations et de grandes cages à poules servant à la pêche, s'allonge dans le détroit, comme pour trouer la côte d'Asie, où s'arrondit gracieusement le ravissant golfe de Beïcos, et nous entrâmes dans la partie la plus resserrée du Bosphore, entre Rouméli-Hissar et Anatoli-Hissar.

C'est là, paraît-il, que Darius jeta son fameux pont ; mais j'avais depuis longtemps mis de côté

tous les souvenirs classiques que l'Anglais et l'Allemand lisent pieusement dans leur *Guide;* ce spectacle me suffisait.

J'étais en plein moyen âge; les vieux châteaux de Rouméli et d'Anatoli dressaient de chaque côté de la côte leurs tours crénelées, s'écroulant jusqu'à la rive dans les cyprès et les pins. Cela me rappelait vaguement les vieux *burgs* du Rhin; mais là-bas, sur le fleuve allemand, les ruines tristes et désolées semblent mortes; leurs noirs créneaux se perdent dans les nuages sombres et ne sont visités que par les corbeaux; ici, au contraire, les ruines blanches se détachent merveilleusement dans le ciel, en plein soleil, estompées par la lumière d'Orient, qui fait à leurs arêtes une bordure brillante; elles sont baignées non par les eaux noires d'un fleuve du Nord, mais par les flots bleus d'une mer incomparable, où s'ébattent joyeusement les mouettes et les goëlands, blancs et lumineux comme le ciel.

A partir de Bébek, village de la côte d'Europe, en face de ces fameuses Eaux douces d'Asie, ce Bois de Boulogne de Constantinople, qui, avec les Eaux douces d'Europe, situées beaucoup plus loin, entre les deux rivières tombant dans la Corne d'Or, ont tant exercé la plume des voyageurs et ont été si souvent décrites, les villàges, aux maisons en bois peint, succèdent aux villages. Çà et là, entre

des jardins, rougis par les lauriers-roses, les palais et les konaks des pachas et des parents du sultan et du khédive, rompent l'uniformité des maisons. Le jeune Arménien me montre avec un clignement d'yeux les palais de plusieurs parentes du khédive, peu soucieuses, dit-on, des lois du Koran, et celui d'une veuve, proche parente du sultan, qui continue à goûter les plaisirs d'un harem, soigneusement gardé par ses eunuques.

Puis voilà la mosquée d'Orta-Keuï, où Abdul-Aziz, le vendredi, se rendait souvent en caïque : cette mosquée produit de loin le plus gracieux effet, mais vue de près, ses murs jaunes et blancs laissent une impression désagréable.

En face d'Orta-Keuï (1), mirant dans le Bosphore ses murailles de marbre, se dresse le palais de Beylerbey, célèbre par le séjour qu'y fit l'impératrice Eugénie en 1869.

La visite de la première souveraine française reçue par les sultans est restée célèbre à Constantinople. Le souvenir du jour de l'arrivée de l'Impératrice, le 20 septembre 1869, est encore cher à la mémoire des femmes turques, étonnées d'avoir vu rendre tant d'honneurs à une

(1) Cette terminaison *Keuï* qu'on revoit souvent dans les noms des villages des environs de Constantinople, signifie *village* en turc.

femme. Ce jour-là, il est vrai, la discipline des harems s'était un peu relâchée : les grilles avaient été relevées aux fenêtres, si sévèrement closes ordinairement, et toute la population féminine des palais et des konaks du Bosphore, s'y pressait, la lorgnette à la main, pour contempler les traits de la sultane franque. Les batteries des fameux cuirassés turcs tonnaient, et l'impératrice dans le caïque doré construit exprès pour elle et pavoisé aux couleurs françaises, ayant à côté d'elle Abdul-Aziz, en costume de *muchir* (1), apparaissait aux yeux étonnés des musulmanes comme une vision inconnue.

Le vapeur doubla la pointe d'Orta-Keuï, et les palais de Tcheragan et de Dolma Bagtché se dressèrent devant moi.

Le palais de Tcheragan ou de Beschik-Tach date du grand réformateur Mahmoud : primitivement bâti en bois, il a été restauré et reconstruit par Abdul-Aziz. C'est une grande construction rectangulaire, sans architecture bien définie ; le milieu est occupé par un immense escalier dont les marches en marbre blanc descendent jusqu'à la mer ; il est inhabité, je crois, aujourd'hui, à en juger par les fenêtres des appartements des femmes,

(1) Maréchal.

dont les treillages vermoulus offrent de larges baies.

Le palais de Dolma-Bagtché lui fait suite; il a été bâti par Abdul-Medjid, et Théophile Gautier le visita lorsqu'il était encore en construction. Il est aussi d'une architecture étrange, et, cependant ses larges portes, ses grilles et ses colonnes fouillées depuis le pied jusqu'au fût, excitent un certain étonnement chez ceux qui l'aperçoivent pour la première fois. Il est vrai qu'il a pour cadre le Bosphore, magnifique en cet endroit.

C'est dans ce palais que mourut Abdul-Medjid et qu'habita Abdul-Aziz, contrairement à l'habitude des sultans qui choisissent rarement comme résidence celles de leur prédécesseur.

L'intérieur de Dolma-Bagtché est, paraît-il, splendide : je me suis contenté du ouï-dire, car, malgré de hautes protections, je ne pus le visiter. Mourad V, le sultan détrôné, l'habitait en ce moment.

Une des curiosités de Dolma-Bagtché est, me dirent plusieurs de mes amis qui l'avaient visité en détail, la fameuse galerie de tableaux qu'y fit établir à grands frais Abdul-Aziz, et dans laquelle des chromo-lithographies de quarante sous coudoient des Diaz et des Jules Dupré.

Derrière Dolma-Bagtché, sur la colline, est un

vaste parc, dans lequel est caché le petit kiosque d'Yildiz, habité par le sultan actuel, et dont je parlerai plus tard.

A cet endroit, le Bosphore s'élargit considérablement, et la vue devient réellement splendide.

A notre droite, dominant la mosquée d'Abdul-Medjid, s'élève la colline du Grand-Champ des morts, malheureusement surmontée aujourd'hui de l'ambassade d'Allemagne, grande bâtisse construite depuis peu par un architecte allemand, sur le modèle des maisons de Berlin, et ornée d'aigles immenses aux quatre angles. On y jouit d'une des plus belles vues du Bosphore; les Italiens de Péra lui ont même donné le nom de *Bella vista* (Belle vue).

Devant nous, la Pointe du sérail s'avance dans le détroit, montrant à demi au-dessus de ses murailles crénélées ses kiosques et ses cyprès ; les mosquées allongent autour de leurs dômes, surmontés du croissant d'or, leurs blancs minarets, brillant comme d'immenses aiguilles dans le bleu du ciel : une foule de vapeurs de bateaux et d'embarcations de toute sorte font à l'entrée de la Corne d'Or une animation extraordinaire.

A gauche la tour de Léandre se dresse sur son rocher doucement battu par la vague, et Scutari, avec son rideau de cyprès, étage ses maisons peintes de couleurs vives, par-dessus lesquelles la *Buyuk-*

Djami arrondit son dôme, sur le fond sombre du mont Boulgourlou.

Nous passons devant les navires de guerre étrangers, stationnaires du Bosphore, et qui sont mouillés habituellement près de l'arsenal de Top-Hané, et nous entrons dans la Corne d'Or, que barre devant nous le pont de Galata, où grouille une foule bigarrée.

V

GALATA.

Galata. — Le pont de Galata. — Le soir dans Galata. — Le quartier de Top-Hané. — Le quartier juif.

Constantinople voit aujourd'hui l'élément européen s'étendre partout, aidé par les Grecs et les Juifs. Il déborde sur Top-Hané et les quartiers qui longent le Bosphore jusqu'à Dolma-Bagtché; il traverse même la Corne d'Or, se campe entre les deux premiers ponts et entoure la Yéni-Djami.

Le temps est loin où les Grecs restaient enfermés dans le Phanar, et les juifs à Balata et au-dessus de Galata sur la rive droite de la Corne d'Or, dans le fond de laquelle est une colline jonchée des pierres tumulaires de leur cimetière. Ils forment maintenant la majeure partie des habitants de Top-Hané, de Galata, et même de Péra.

Aux Grecs et aux Juifs, s'est jointe une autre po-

pulation envahissante : les Maltais, (pour les nommer comme en Algérie), race sans nationalité distincte, mais qui a vu le jour sur les bords de la Méditerranée, quelquefois à Malte, et qui pousse et grandit partout où s'amoindrit la domination musulmane. C'est une plaie qui s'étend du nord de l'Afrique jusqu'aux provinces turques, y multipliant les vols et les assassinats. J'en parlerai du reste dans la suite de cet ouvrage.

Galata, étant le premier quartier de Constantinople que rencontre le voyageur, je commencerai par lui.

C'était jadis l'ancien quartier franc. Une colonie gênoise s'y était établie sous les derniers empereurs grecs, s'y était fortifiée et s'y était même maintenue indépendante après la conquête.

Mais le sultan, gêné par la présence de cette bourgade étrangère dans sa ville, n'avait pas tardé à les chasser, tout en conservant à Galata le privilège d'abriter les Européens, qui s'aventuraient à Constantinople.

Le quartier de Galata prit plus tard une grande extension, et monta sur la colline, où lentement se forma Péra. François Ier obtint de la sublime Porte pour Péra les mêmes privilèges qu'avait conservés Galata. Ce fut une sorte de lieu de refuge où les Européens, qui ne pouvaient loger dans

Stamboul, installèrent leurs ambassades et leurs services.

Il ne reste plus grand'chose aujourd'hui du vieux quartier gênois, contemporain de la conquête. Ce qui subsistait encore de ses murailles a été démoli en 1865, et seule, une vieille tour, au haut de laquelle est établi un poste de pompiers, se dresse sur ses assises énormes, dernier témoin du passé.

On montre aussi quelques vieilles maisons gênoises, parmi lesquelles on remarque un ancien palais, orné d'un écusson aux trois fleurs de lis, qui fut jadis l'ambassade de France : c'est là, que naquit en 1762 André Chénier, dont le père était consul de France à Constantinople.

Aujourd'hui, Galata est le centre commercial de Constantinople. C'est là que résident, pendant le jour, tous les négociants européens, qui, le soir venu, remontent vers Péra.

L'ancienne ville gênoise depuis la disparition de ses vieux remparts, n'est plus qu'une longue rue parallèle à la Corne d'Or, et vers laquelle descendent une infinité de petites ruelles, venant, la plupart, des banques ou du télégraphe et de la poste internationale. Les autres postes française, anglaise, austro-italienne, russe, etc., sont situées plus haut dans Péra, car, dans ce pays béni, où le fonctionnarisme est une sinécure non payée,

chaque puissance, dans l'intérêt de ses nationaux, est forcée d'avoir une poste à elle (1).

Il semble que, non contente de voir le dehors de cette terre musulmane, l'Europe veuille encore en pénétrer les dessous. Un chemin de fer souterrain (*le tunnel,* comme on l'appelle) monte et descend les voyageurs toutes les trois minutes de Galata au centre de Péra, moyennant 40 *paras* (2) en seconde

(1) Cet état de choses va cependant bientôt cesser; le sultan, en ce moment (juillet 1881), adressant notes sur notes aux représentants des puissances pour réclamer la suppression des postes étrangères. Ces notes invoquent le droit qu'a chaque État d'administrer son service postal, et déclarent que les postes étrangères ne lui permettent pas de surveiller l'introduction des publications clandestines et agitatrices.

(2) Voici qu'elle est la division actuelle des monnaies turques :

OR. —	La *livre turque* valant environ. .	23 fr. 00
ARGENT. —	Le *medjidié*.	4 fr. 60
id.	Le *quart de medjidié*. . . .	1 fr. 15
id.	La *piastre*.	0 fr. 23
id.	Le *para*	0 fr. 0056

Mais ces valeurs changent journellement de cours. J'ai vu en un mois la *livre turque* de 23 fr. monter jusqu'à 23 fr. 15, et descendre jusqu'à 22 fr. 70. Les agences de bateaux à vapeur ont même établi des cours moyens.

Le *medjidié* dans Constantinople, suivant le cours ordinaire, est coté à 4 fr. 50, et la quart de *medjidié* à 1 fr. 10.

La *piastre* vaut habituellement 0 fr. 20 : dix *paras* équivalent à un sou.

Il existe encore une grande quantité d'anciennes monnaies en argent ou métalliques, qui ont toujours cours, mais qui sont considérées comme des divisions du *medjidié*.

classe, et 60 en première. Malgré les mauvaises langues et les dires de quelques voyageurs, on n'a pas encore eu d'accidents graves à signaler depuis une quinzaine d'années qu'il fonctionne. Les Turcs, et même leurs femmes, se sont habitués facilement à ce chemin de fer, qui leur évite la rude ascension et la descente pénible des escaliers de Péra. Dans le wagon de seconde classe, devant une banquette du fond et glissant sur une tringle, on aperçoit même un rideau vert, destiné à cacher les *hanoums* aux regards curieux des *giaours*.

Le principal cercle de Péra a à Galata une succursale, où les banquiers et les négociants employés dans le bas de la ville, vont déjeuner pour éviter de remonter à Péra.

Galata et les abords du pont qui le relie à Stamboul sont donc l'endroit le plus animé de Constantinople de sept heures du matin au coucher du soleil.

Des ruelles sales, boueuses ou poussiéreuses, selon le temps, dégringole vers la place d'où part le pont, une foule bigarrée, vêtue de costumes invraisemblables : la redingote du banquier ou

Quant à la monnaie de bronze elle ne sert plus qu'au péage des ponts.

La plus petite pièce de monnaie est la pièce métallique de 10 *paras*.

du négociant frôle la veste grossière et passemetée du *hammal*, chaussé de babouches et culotté d'une pièce de toile noircie; la fustanelle blanche des Grecs et la veste dorée aux manches pendantes de l'Albanais passent dédaigneusement devant le veston trop simple du voyageur; le *féredjé* (1) des dames turques fait miroiter sa soie aux couleurs crues, à côté des vêtements sombres des dames européennes, le turban blanc des *Softas* et le turban vert des pélerins de la Mecque semblent faire honte au *fez*, coiffure de la réforme.

Des houles se produisent à chaque instant dans cette foule bariolée : les *ben-abacks* (2) portant, suspendues à de longs bâtons qui plient, des charges invraisemblables courent en criant «guarda» (gare); des voitures antédiluviennes se fraient un passage et font grincer leurs ressorts rouillés, et, droits, raides, le bras tombant et collé au corps, des officiers turcs, au dolman bleu et aux aiguillettes d'or, passent, au galop de leurs petits chevaux, en laissant à la foule le soin de se ranger; des eunuques noirs, escortant les voitures des femmes des pachas, trottent, montés sur de magnifiques chevaux, en regardant dédaigneusement les blancs, qui n'ont plus été jugés dignes de garder les harems.

(1) Châle des dames turques.
(2) Portefaix.

De cette mer d'individus, où les fez semblent faire des flots rouges, monte un bruit de voix rauques ; des mots inconnus, des phrases insaisissables déchirent les oreilles ; des gamins hurlent des journaux imprimés en turc, en arabe, en persan, en arménien, en grec, en français, en anglais, etc. ; des petites filles, aux grands yeux, presque nues, vous tendent d'une main déjà jaunie par le *henné*, la monnaie de bronze, qui ne sert plus qu'au péage du pont, et qu'on leur change contre une piastre métallique ; de vieilles femmes, fantômes vivants, la figure cachée par un *yachmak* (1) crasseux, les yeux brillants de fièvre, et enveloppées de féredjés en mousseline sale et effiloquée, vous retiennent par le bras d'une main maigre et noirâtre, aux ongles jaunes ; des conducteurs de caïques, étalant leur torse demi-nu, qui fait craquer leur chemise légère et éclatante de blancheur, viennent vous offrir leur embarcation, pendant que des juifs au fez noirci et aux vêtements graisseux, s'offrent comme guides dans Stamboul.

De la place, ce flot déborde et s'allonge sur le pont, se dispersant çà et là dans les bateaux à vapeur ou courant sur Stamboul ; et, du haut d'un azur inconnu chez nous, le soleil darde ses rayons

(1) Voile de mousseline des femmes turques.

d'or, faisant ressortir la blancheur des voiles et la rougeur des fez, ou allumant l'or des féredjés et des vestes brodées. De chaque côté, la Corne d'Or déroule son large ruban bleu, où les bateaux à vapeur tracent un long sillon argenté; pareils aux insectes d'eau, les caïques volent sur les vagues légères, et enfin, comme de gigantesques goëlands, les voiles passent en rasant l'eau. Au fond du golfe, la coupole blanche de la mosquée d'Eyoub (1) courbe son dôme et se dérobe aux regards curieux des giaours, comme si l'ombre du compagnon du Prophète voulait cacher aux Européens la vue des blessures reçues en les combattant.

Joyeuse du spectacle qu'on lui donne, la mer caresse doucement le pont qui tremble; des aveugles accroupis et mollement bercés par ce mouvement incessant élèvent leurs yeux blancs vers le ciel, et, de leur voix monotone, psalmodiant des versets du Koran, remercient Allah et Mohammed.

Derrière, au bout du pont, semblable à un gigantesque décor brossé sur une toile bleue, les dômes

(1) Eyoub était le porte-étendard de Mahomet. Il fut tué lors du premier siège de Constantinople par les Turcs en 668. Son corps fût miraculeusement retrouvé quelque temps après la conquête par Mahomet II, qui lui fit élever une mosquée, où nul Européen n'a le droit de pénétrer et dans laquelle il est enterré.

des mosquées s'accroupissent entre les minarets effilés et pointus, la tour du Séraskiérat s'allonge, pareille à une colonne, surmontée d'une énorme lanterne, un fouillis de maisons s'entasse autour de la mosquée de la sultane Validé, et au loin, dans les eaux du Bosphore, le vieux sérail avance sa pointe verdoyante, que ses murailles crénelées gardent jalousement des baisers de la mer.

J'allais souvent déjeuner dans un petit café restaurant, où dominait la cuisine grecque, mais dont la devanture vitrée avait vue sur la place et sur l'entrée du pont. Que de fois ne m'y suis-je pas oublié par un beau soleil, à regarder passer la foule, dans une demi-somnolence, dans toute la béatitude du kief, et avec un spectacle sans cesse nouveau se déroulant devant moi. Je le quittais toujours avec peine, et il fallait un ami pour m'y arracher et m'entraîner soit aux Eaux Douces, soit au Bazar. C'est un des plus chers et des plus lumineux souvenirs que j'ai gardés de Constantinople.

Vers le coucher du soleil, quand dans Stamboul la voix des muezzins descend des minarets appelant les fidèles à la prière, le spectacle change subitement dans Galata. Banquiers et négociants remontent vers Péra, ou se font conduire en caïque ou en bateau à vapeur à leurs maisons du Bosphore ; les boutiquiers ferment leurs magasins, dans lesquels

se barricade un veilleur de nuit, qui couche en travers de la porte. Les Maltais, les matelots, et les Grecs envahissent Galata. Des cafés borgnes éclairés par un quinquet s'ouvrent, trouant l'obscurité de la rue d'une raie de lumière vacillante, où s'agitent des ombres agrandies, énormes; par les fenêtres ouvertes du premier étage s'échappe un bruit discordant d'instruments: des tremolos de mandoline, des grincement de violons, que domine le bruit sourd des tambours de basque, renforcé par l'entrechoquement des plaques de cuivre. On entend trembler les planchers sous les danses lourdes des matelots: la gigue anglaise fait vis-à-vis à la tarentelle napolitaine; un Français apprend le cancan à un Grec. Des verres, pleins de liquides connus ou inconnus, débordent sur les tables : la bière se mêle au *mastic* (cette absinthe de l'Orient); le raki coule avec l'eau-de-vie; le vin grec, pareil à du sang noirâtre et épais, rougit la limonade. Dans la rue hurlent des bandes de matelots : le *God save the Queen* traîne ses accords, la *Marseillaise* surrexcite les cerveaux échauffés, les mélopées lentes des Grecs pleurent dans une langue qu'on croit reconnaître et de mélancoliques chansons italiennes soupirent après « *la Bella Napoli* ».

Si l'on s'aventure dans les ruelles, le spectacle change encore; l'éternel féminin paraît. On se croi-

rait transporté dans cette « rue Chaulde, à Tours » des contes drôlatiques de Balzac, si bien crayonnés par Gustave Doré. A chaque maison, des chambres de quatre mètres carrés ouvrent leur porte à grands battants sur la rue. On entrevoit des murs jaunes ou couverts de papiers aux tons crus et tachés par des images de madones au ruban bleu ou de souverains, sanglés dans des écharpes écarlates. Sur le sol carrelé, s'allongent des divans crasseux, des matelas sans couleur, dont le crin s'échappe par de larges déchirures; assise sur une espèce d'estrade ou sur une chaise haute, trône la déesse du lieu, rayonnante sous l'auréole que lui fait un lampion fumeux.

Ces endroits se succèdent et se continuent dans toutes les ruelles de Galata; vouloir les compter serait folie. L'Europe, l'Asie et l'Afrique ont déversé là des échantillons de toutes leurs beautés. Grecques aux yeux noirs, Italiennes aux longs cheveux bruns, négresses aux énormes seins, Arméniennes vêtues à la turque, Françaises, Allemandes, Anglaises, Suédoises, Russes, Espagnoles, s'interpellent et se disputent les amoureux; chaque pays peut y trouver sa Vénus nationale, la Turquie excepté. Et dans ces rues, où, toutes les nuits, l'amour voltige, les yeux bandés, une nuée d'adorateurs s'abat chaque soir,

jouant, s'il le faut, du couteau et s'escrimant sous les yeux de leurs belles qui, selon leur caractère, rient comme de petites folles, ou poussent des cris éperdus. Au poste voisin, le *zaptié* (1) dort dans sa guérite, et le *begtchi* (2) cherche des rues plus tranquilles pour y faire résonner son bâton ferré.

Une autre divinité que Vénus a aussi ses autels cachés dans les ruelles de Galata et même de Péra ; Virgile a chanté cette divinité dans sa seconde églogue. Je crois cependant que son culte est actuellement assez délaissé, et je ne m'aventurerai pas dans une étude physiologique et morale sur ce péché mignon des Ottomans. Une chose du reste pourra les excuser : la prostitution est inconnue en Turquie.

Ce doit être pour le musulman égaré dans Galata un spectacle étonnant, qui doit lui donner une haute idée de nos mœurs et de notre civilisation, que la vue de ces femmes, sans voile, s'offrant aux passants et même à lui pour quelques piastres. On comprendra facilement qu'il préfère acheter aux marchands circassiens, dont le commerce est toujours florissant, n'en déplaise aux partisans de l'abolition de l'esclavage, une vierge jeune et bien

(1) Gendarme.
(2) Veilleur de nuit qui annonce son passage en frappant le pavé d'un bâton ferré.

faite, qu'il cache soigneusement à tous les yeux et qu'il se réserve pour lui seul. Ne soyons donc pas trop sévères pour le musulman pauvre et besoigneux, qui ne pouvant se payer cette fantaisie, cherche la satisfaction de ses sens d'un autre côté. La sévérité doit nous être d'autant plus défendue, que nos tribunaux sont journellement occupés d'affaires, qu'on juge à huis-clos et qui dissimulent leur côté plus ou moins égrillard sous cette rubrique: *Attentats aux mœurs.*

Galata jouit le soir d'une réputation détestable; les tranquilles bourgeois de Péra recommandent vivement au nouveau débarqué de ne pas s'y aventurer après le coucher du soleil. Selon eux, c'est une véritable forêt de Bondy, où l'on assassine tous les soirs, où les maisons ont des trappes qui font disparaître les imprudents dans des caves, etc., etc. Toutes ces craintes sont beaucoup exagérées : il est vrai que la population qui hante les ruelles de Galata n'inspire pas une grande confiance et qu'il est imprudent de s'y aventurer seul. Je m'y suis souvent promené avec plusieurs, et même avec un seul de mes amis : on a respecté chaque fois et notre bourse et notre vie, et l'on n'a fait aucune attention à nous. Une crainte vive du revolver, que l'on porte habituellement sur soi le soir, arrête généralement les Grecs, les Bulgares et les Maltais,

gens très-peu braves qui, s'ils tiennent à votre montre et à votre bourse, tiennent infiniment plus à leur peau.

Du reste, Péra, de ce côté, vaut Galata ; ses ruelles, ses impasses, ses coins et ses recoins, où le gaz est totalement inconnu, peuvent abriter tout aussi bien que Galata des gens qui éprouvent le besoin de dévaliser leurs semblables, et, j'aime mieux encore la rue de Galata, gaie, éclairée et animée, que certaines rues de Péra.

Pour finir avec ce sujet, qui cause tant d'alarmes aux voyageurs, j'ajouterai que je préfère errer le soir dans Galata et dans Péra, que dans une infinité de quartiers de Paris et de Londres, où il y a pourtant une nombreuse police, chose peu connue à Constantinople, gardé seulement par cette gendarmerie intéressante, les *zaptiés*. N'oublions pas non plus les veilleurs de nuit, dont le bâton ferré avertit les malandrins de prendre garde, absolument comme les pas lourds de nos anciennes patrouilles de gardes nationaux, ou nos deux gardiens de la paix, dont le passage dans chaque rue est réglé à heure fixe.

Avant de monter avec le lecteur à Péra, je le conduirai dans le quartier de Top-Hané (maison des canons) où, comme son nom l'indique, se trouve l'arsenal.

Je parlerai plus tard, dans un chapitre spécial consacré à l'armée, de cet arsenal et de ce qu'il renferme.

L'Échelle de Top-Hané, si vantée jadis par les voyageurs qui cherchaient un caïque, est bien délaissée aujourd'hui. Généralement on préfère au caïque le bateau à vapeur qui a l'avantage d'aller plus vite et de coûter moins cher ; ensuite, pour l'Européen, amoureux de la couleur locale, des stations, encombrées d'embarcations, bordent les deux côtés du pont de Galata.

Le caïque a été tant de fois dépeint, que je recule devant une nouvelle description. Il me suffira de dire que, malgré son étroitesse et son instabilité, je m'y suis toujours trouvé très-bien et n'ai jamais, avec lui, pris de bain dans le Bosphore. S'il fallait croire certains voyageurs au contraire, on devrait de vingt mètres en vingt mètres établir sur le Bosphore des secours aux noyés pour les passagers des caïques. Rien n'est cependant plus gracieux que ces légères embarcations conduites par des rameurs vigoureux, aux membres athlétiques, simplement et proprement vêtus de la large culotte de toile et d'une chemise blanche de soie ou de coton. A celui qui veut voir le Bosphore et la Corne d'Or à son aise et sans se presser, je conseillerai le caïque plutôt que les bateaux à vapeur, la plupart du

temps encombrés et qui ne s'arrêtent qu'à des stations fixes.

Top-Hané prépare à Stamboul; les Turcs y sont plus en majorité qu'à Galata; ils y sont davantage chez eux.

Une rue large, bordée de casernes et d'arsenaux conduit vers Dolma-Bagtché; elle est coupée à son entrée par une autre de même largeur, qui monte vers Péra.

On remarque près de l'arsenal une charmante fontaine, qui commence à vous initier à l'architecture turque. Son toit malheureusement perdu, a été encore plus malheureusement remplacé par une sorte de terrasse, dont la bordure rappelle le style chinois. Plus loin un dôme massif, près duquel montent deux maigres minarets, projette son ombre sur l'arsenal ; c'est la mosquée de Mahmoud.

Je descends au bord de l'eau : mouillés devant l'arsenal, les navires de guerre étrangers déroulent au vent leurs pavillons multicolores ; l'aviso français le *Pétrel*, blanc et gracieux comme l'oiseau dont il porte le nom, se balance entre le stationnaire russe et l'autrichien. Une détonation retentit à bord ; le pavillon est amené. Au loin, le soleil se couche, rougissant les flots de la Marmara ; un canot, à l'arrière duquel flottent les trois couleurs

accoste. J'entends des voix joyeuses; ce sont les officiers du *Pétrel*, qui vont passer la soirée à terre. J'avais retrouvé là un de mes vieux amis de collège, médecin à bord ; ce simple titre avait suffi pour me faire l'ami de tous ses camarades. Des poignées de main sont échangées ; nous montons sur les petits chevaux de louage, toujours en grand nombre près de Top-Hané, et nous gravissons au galop la rue qui va de l'arsenal à Péra, suivis par les loueurs, trottant derrière nous, et hurlant des « guarda ».

VI

PÉRA.

Péra. — Les incendies. — Les rues. — Les chiens. — Les cimetières. — Les derviches tourneurs. — Les hôtels. — Les cafés. — Le théâtre grec. — Les cafés concerts. — Les habitants.

C'est Soliman Ier qui, à la suite d'un traité avec François Ier, donna à l'ambassadeur de France le faubourg de Péra pour y résider, lui et les Francs qu'il prendrait sous sa protection. L'épouse de Soliman, la fameuse Roxelane, qui était, dit-on, d'origine française, ne fut pas étrangère à la signature de ce traité.

Depuis lors, Péra n'a pas cessé de s'agrandir et est devenu la résidence des Européens, de leurs ambassades et de leurs services.

Les incendies et le séjour de l'armée anglo-française en 1854, avaient beaucoup réussi déjà à améliorer et à élargir les rues tortueuses et étroites du faubourg européen, lorsque vint le terrible incendie de 1870, qui dura sept jours et détruisit trois mille maisons, le théâtre, et le grand palais

d'Angleterre. Mille personnes périrent sous les décombres.

Péra reconstruit depuis cet incendie, est devenu méconnaissable ; des maisons en pierre de plusieurs étages ont pris la place des anciennes maisons en bois ; de grands magasins, de belles boutiques, se sont ouverts. Seul le théâtre n'a pas encore été remplacé.

Ceux qui ont visité Péra avant 1870, ne le reconnaîtraient plus aujourd'hui.

Malheureusement, si la grande rue de Péra a été élargie et bien reconstruite dans sa plus grande partie, il existe encore dans le faubourg européen une infinité de ruelles et d'impasses étroites et obscures, où l'étranger s'égare le jour et risque de se faire dévaliser le soir, malgré les postes de zaptiés, placés au coin des rues.

Les communications entre Galata et Péra ne sont encore établies que par une rue en escalier, sur les marches duquel on a grande chance, par les temps d'hiver de se rompre le cou cinq fois sur dix; il est vrai qu'on peut éviter ces inconvénients en prenant le tunnel.

Près du Petit-Champ des morts, de grands changements se sont aussi opérés depuis peu, et Théophile Gautier, qui y logeait, il y a trente-cinq ans, serait bien étonné aujourd'hui. Depuis la guerre

d'Orient, des noms ont été donnés à la plupart des rues, et l'on peut facilement trouver son chemin, ce qui était peu facile, lors du voyage du grand écrivain, qui se guidait en observant les trous creusés au coin des rues par les chiens.

Ces animaux, dont on fait si grand'peur aux voyageurs, sont pourtant d'une douceur extraordinaire ; la nuit peut-être, dans l'obscurité, dérangés de leur sommeil, ils font quelquefois mine de mordre, mais ces cas sont rares. Encore en grande quantité aujourd'hui dans Stamboul et dans les quartiers turcs, qu'ils sont chargés de nettoyer des ordures de toute sorte qu'on y amoncelle, les ordonnances de voirie étant inconnues, les chiens ont à peu près disparu de Galata et de Péra, où l'on n'en rencontre plus que dans les ruelles écartées. Malgré le grand nombre de ces animaux, on a rarement à constater des cas d'hydrophobie.

Mais je reviens aux environs du Petit-Champ des morts. Un charmant jardin, entourant une sorte de casino, où se donnent tantôt des concerts, tantôt des représentations de jongleurs et de faiseurs de tours, domine maintenant, quelques pas après l'ancien cimetière turc, la colline qui descend vers Kassim-Pacha ; on y jouit d'une vue magnifique sur le fond de la Corne d'Or.

Outre le Jardin municipal des Petits-Champs, Péra en possède encore un autre, au Taksim, vaste esplanade servant de champ du manœuvres et où, le canon, à l'époque du Ramazan, annonce, vec le lever et le coucher du soleil, le moment du jeûne et de sa rupture, et résonne joyeusement aux fêtes du Courban-Beïram. Cette esplanade s'étend à gauche du sommet de la colline de Péra.

A droite, dominant le Bosphore, le Grand-Champ des morts élève, comme une forêt sombre, ses hauts cyprès.

C'est un superbe spectacle, en sortant des rues étroites et banales de Péra, que la vue de ces tombes étranges, abritées par des arbres séculaires, et, regardant au loin le Bosphore, qui descend, deux cents mètres plus bas, vers la Marmara.

Tandis que le Petit-Champ des morts voit ses tombes oubliées, s'incliner, tomber et disparaître lentement sous les yeux indifférents des Européens, le Grand-Champ au contraire reste dans toute sa splendeur et sa tranquille sérénité. Les croyants que visite l'ange de la mort, s'endorment dans l'éternité avec l'espoir d'y reposer et de contempler encore, au delà des eaux bleues du Bosphore, la terre d'où sont venus leurs pères avec Mahomet II.

Rien n'est plus étrange pour l'Européen que ces

tombeaux: les uns, ceux des hommes, tantôt coiffés de l'énorme turban réformé par Mahmoud, tantôt rougis par le fez ; les autres, ceux des femmes, pointus ou surmontés d'une corbeille, d'où s'échappent des fruits dorés. On cherche à comprendre les versets mystérieux du Koran qui se déroulent sur des fonds d'or ou de couleur ; on contemple tristement une stèle inclinée ou tombée qui semble dire que celui qu'elle abritait, oublié ici-bas, dort depuis longtemps dans le sein d'Allah. Et l'ombre des cyprès traversés par les rayons d'un soleil d'Orient, s'étend indifféremment sur tous, comme un grand voile semé d'étoiles d'or. Les coutumes oubliées, devenues presque légendes, reviennent à l'esprit : on se penche vers les trous, qui jadis correspondaient à l'oreille des morts, curieux d'entendre encore les bruits de la vie, ou soucieux de recevoir les interrogations de leurs proches ; on cherche, dans le creux des pierres funéraires, les offrandes apportées.

Hélas ! aujourd'hui, la prose a étouffé la poésie. Les morts, qu'autrefois on enterrait à fleur de terre, nuisaient aux vivants; la peste à chaque instant dévastait Constantinople. Une commission sanitaire, établie depuis longtemps, a obtenu un ensevelissement plus profond, et six pieds de terre pèsent maintenant sur la dépouille des croyants.

Les cimetières turcs ne donnent pas, comme les nôtres, une impression de tristesse vague et de mélancolie.

Au Grand-Champ, à Eyoub, à Scutari surtout, ils sont situés dans des sites admirables ; sur les marbres, pas de ces larmes, pas de ces regrets dont on est si prodigue chez nous. On ne les relégue pas, hors des faubourgs, dans des champs écartés ; ils sont dans la ville au milieu des parents, des amis : le bruit de la foule parvient jusqu'aux morts : on vit dans les cimetières comme dans la rue.

Il y a encore quelques années, le Grand-Champ était la promenade favorite des Pérotes. Le Petit-Champ est en plein Péra : c'est un lieu de passage journalier, presque un jardin, un boulevard au milieu des maisons.

A Scutari, le cimetière est splendide ; ses cyprès datent de plusieurs siècles. Le nombre de musulmans qui y sont enterrés est incalculable. Malheureusement dans ce refuge du passé, la civilisation est venue poser sa marque peu pittoresque : la grande allée, bordée d'arbre géants, est barrée par de nombreux fils télégraphiques, qui portent en Asie-Mineure les nouvelles d'Europe. Les intérêts prosaïques, mais nécessaires, n'ont certes pas à s'en plaindre.

Un autre petit cimetière se trouve encore dans

Péra ; il est très-peu connu et enclavé dans un fouillis de maisons. Il m'a causé un soir un singulier effet avec ses colonnes blanches, enfouies dans l'herbe. La lune argentait les stèles, brillant dans l'ombre ; les vieux cyprès semblaient des âmes voilées qui s'envolaient, et quelques tombes plus hautes et plus blanches, largement enturbannées, se dressaient au-dessus des autres comme des fantômes.

Une des curiosités de Péra est le *tèkiè* ou couvent des derviches tourneurs. Ces moines musulmans sont installés en plein quartier européen, près de la petite esplanade où se trouve la station du tunnel de Galata, à deux pas des églises et des couvents chrétiens. Ils sont du reste beaucoup plus humanisés que leurs confrères, les hurleurs, qui ont leur *tèkiè*, en vrai pays musulman, à Scutari.

Tout au contraire de celui qui est enterré dans le cimetière de leur couvent, Ahmed-Pacha, qui échangea contre un pachalik son titre de français et son comté de Bonneval, les derviches tourneurs se sont peu à peu européanisés. S'ils tournent aujourd'hui quelquefois pour les musulmans, ils tournent plus souvent pour les Européens, beaucoup plus généreux que leurs coreligionnaires, et à qui ils louent, moyennant un quart de medjidié,

la paire de babouches, qui permet de fouler, sans les profaner, les nattes du temple.

Les derviches tournent deux fois par semaine, et, si l'on arrive à Constantinople le jour où ils exécutent leur valse, le guide propose infailliblement une visite à leur *tèkiè*.

Les voyageurs, et Théophile Gautier lui-même, ont beaucoup exagéré leur talent de valseurs.

Le temple est absolument construit comme un cirque vulgaire. Sa description sera courte : une piste, recouverte d'un plancher bien ciré ; une galerie circulaire, où les fidèles se tiennent debout ; au fond, une loge grillée pour le sultan ; en face, dans la galerie haute, l'orchestre, composé d'une flûte, d'un violon, et d'une cruche, dont le fond est remplacé par une peau d'âne (ce tambour d'un nouveau genre est appelé *darbouka*). Les giaours sont naturellement dans un coin réservé.

Assis en rond à la turque, les derviches, pieds nus, vêtus d'une veste et d'une sorte de jupon blanc, et coiffés d'un haut et épais fez de feutre roux, écoutent d'abord, les bras croisés sur la poitrine, les mélopées tristes de l'orchestre. Les instruments vont *rinforzando ;* alors tous se lèvent, font, les bras toujours croisés, le tour de la salle, et saluent en passant leur chef, qui ne doit pas se mêler à la danse. A mesure qu'ils saluent leur supérieur,

ils commencent à tourner : les bras en croix, la paume de la main droite en dedans, celle de la gauche en dehors, la tête inclinée, les yeux au ciel, les pieds ne quittant jamais le sol, ils tournent sur eux-mêmes, sans heurter ni les murailles, ni leurs confrères. L'orchestre va toujours *rinforzando*, ramenant quelquefois une sorte de ritournelle étrange ; dans leur mouvement rotatoire, leur jupe blanche s'enfle tellement peu à peu, qu'on dirait d'un buste d'homme émergeant d'un grand cercle blanc.

Au bout de *dix minutes*, l'orchestre se ralentit, murmure *piano-piano*, puis se tait ; les derviches se recroisent les bras, refont le tour de la salle en resaluant leur chef, et se rasseoient, pour recommencer dix minutes après.

Il y a trois reprises.

Nous sommes donc loin des exagérations des voyageurs qui les font tourner des demi-heures entières. On a bien vite assez de ce spectacle et de cette musique ; la tête, comme les derviches, commence à tourner, et l'on éprouve le besoin d'aller respirer au dehors. Les musulmans eux-mêmes semblent prêter peu d'attention à ces exercices, beaucoup plus inoffensifs, il est vrai, que ceux des hurleurs, mais que Mahomet, très-pratique, a eu soin de ne pas prescrire à ses plus fidèles croyants.

J'ai en vain cherché qu'elle loi ou quel dogme divins, quelle vision céleste voulaient représenter ces hallucinés : cherchent-ils dans leur valse insensée une extase quelconque ? veulent-ils faire croire que c'est le doigt d'Allah qui les fait tourner comme de vulgaires toupies ? *That is the question.*

En sortant du *tékié* des derviches, après ces cérémonies qui vous reportent à celles de religions anciennes et presque inconnues, se retrouver dans une rue européenne, bordée de boutiques de libraires, de photographes, de marchands de chromo-lithographies, de cafés, etc., etc., produit un effet singulier.

C'est encore tout étourdi par ce tournoiement d'hommes en jupes, que je rentrais à l'hôtel d'Angleterre, maison recommandée à Constantinople, et où j'étais provisoirement descendu, avant de me procurer un gîte plus confortable et moins coûteux.

Plusieurs hôtels de Péra s'arrachent les voyageurs. Le meilleur est incontestablement l'hôtel d'Angleterre, hôtel qui, à Paris ou dans les grandes villes européennes, serait une maison de troisième ordre. Un Grec, Missiri, en était encore, il y a quelques années, propriétaire ; il y avait établi un règlement sévère et ridicule, agrémenté de prix fabuleux ; mais comme son installation défiait la

concurrence, comme sa terrasse et quelques-unes de ses chambres ont sur le Bosphore une vue admirable, les voyageurs étaient bien obligés de passer sous ses fourches caudines.

Ses successeurs, Grecs comme lui, ont heureusement un peu réformé et les prix et le règlement. De 25 francs par jour, les prix sont descendus à 18 : l'ancien règlement, qui interdisait de fumer dans l'hôtel (!) et de rentrer après minuit, sous peine de trouver porte close, a été modifié.

Cependant, malgré tous les avantages et toutes les commodités que peut offrir l'hôtel, je conseillerai au voyageur qui doit passer un mois et même quinze jours à Constantinople, de louer une chambre dans une des nombreuses maisons meublées de Péra. Il ne sera pas forcé de revenir à heure fixe à l'inévitable table d'hôte, et, s'il s'absente pour une excursion, de payer comme s'il était présent. Péra, et même Galata, possèdent d'assez bons restaurants; en outre, le Cercle maritime et commercial, sur la recommandation d'un des membres, ouvre aux étrangers ses salons et sa salle à manger.

Péra manquerait à sa dignité de ville européenne, si de cinq maisons en cinq maisons au moins, un café n'ouvrait pas sa porte hospitalière.

Le Turc, égaré dans le faubourg européen, doit être singulièrement étonné du luxe déployé par ces

établissements, s'il en fait la comparaison avec les siens. Là-bas, dans Stamboul, le premier individu venu accroche au mur quelques plats à barbe, achète plusieurs narghilés, une douzaine de tabourets de paille, et deux douzaines de ces tasses à café, grandes comme des dés à coudre, et le café est installé. S'il y débite en plus de la limonade, s'il a plusieurs garçons pour raser la tête et le menton de ses clients, son établissement devient de premier ordre. Il vendrait bien aussi du *raki* et du *mastic,* mais le débit de ces liqueurs est interdit dans la ville turque.

A Péra, au contraïre, les cafés sont tout aussi luxueux qu'à Carpentras et qu'à Quimper. Ces insipides banquettes, si improprement appelées divans chez nous, courent le long des murs; les tables de marbre disparaissent sous les journaux déchirés et à peine retenus par la tringle de fer à leur plaquette; une pompe à bière vomit dans un coin le liquide cher à Cambrinus, et les flacons de liqueurs brillent sur le comptoir, enfermés dans un panier de métal blanc, à côté d'urnes, hérissées de cuillers ou servant de tronc pour les pourboires des garçons.

Trouvez donc là cette couleur locale si recherchée du voyageur.

La France y a ses cafés, la Suisse et l'Alle-

magne ses brasseries, l'Angleterre ses tavernes, l'Italie sa pâtisserie avec les glaces et *l'aqua fresca*, le Maltais et le Grec des débitants de mastic.

Non content de ces établissements de jour, Péra possède encore des établissements de nuit, rivaux du Café du Helder et du Café Américain, où l'on peut avaler des huîtres et sucer des écrevisses en cabinet particulier, en compagnie d'artistes parisiennes, interprétant le répertoire de Judic et de Bécat (pardon pour la sympathique actrice des Variétés), dans des cafés-concerts, qui rivalisent avec la Scala et le Concert du XIXe siècle.

Depuis l'incendie de 1870 qui anéantit ses deux deux théâtres, il ne reste plus, dans Péra, qu'une petite salle, où des troupes italiennes de passage viennent jouer la *Traviata* et la *Somnambula,* et où, plus ordinairement des troupes grecques interprètent dans la langue d'Homère, Shakespeare, Corneille, Schiller et jusqu'à Molière.

J'ai assisté dans ce théâtre à une représentation de *Tartufe,* dont j'éprouve le besoin de donner le programme au lecteur.

ELLÈNIKON THEATRON
APOLLON
ELLÈNIKOS DRAMATIKOS THIASOS
Dieuthunomenos ùpò
D. Alexiadon Kai M. Arniôtakè.
Parastasis 6,
Dia tèn espèran tès pemètès 13 *noembriou* 1880
TARTOUPHOS
Komôdia tou diasémou MOLIEROU
eis praxeis pente (1).
(Suit le nom des personnages.)

Madame Pernelle devient, dans la traduction grecque, *Cokkônà Soultaniô ; Orgon* s'appelle *Lambikès*, qui, si je me rappelle mon grec classique signifie *prendre, surprendre, etc. Elmire* répond au nom de *Calliope, Damis* à celui d'*Alexos, Dorine* à celui de *Drosè, (Drosè,* mon dictionnaire grec consulté, signifie *tout ce qui est tendre et faible comme la rosée.)*

(1) Théâtre grec d'Apollon.
Troupe grecque dramatique
administrée par
D. Alexiados et M. Arniôtaké.
6° Représentation
Pendant la soirée du samedi 13 novembre 1880
Tartufe
Comédie de l'illustre Molière
en 5 actes.

Ayant à peu près oublié le grec qu'on m'a fait au collège entrer à grand'peine dans la cervelle, et le grec moderne étant une corruption de l'ancien, dont on nous apprend du reste si mal la prononciation, je n'ai pu suivre la pièce que par le jeu des acteurs, et avec les réminiscences de notre grand comique. Je le regrette pour mes lecteurs, car, s'il me souvient bien, le texte de Molière n'a pas été tout à fait traduit littéralement; mais la colonie grecque de Péra n'est pas difficile et n'est pas chiche d'applaudissements.

Cette langue grecque est d'une douceur extraordinaire et résonne, comme une musique, à l'oreille. On est bien loin de cette prononciation barbare, avec laquelle nos enfants récitent Homère, devant un professeur affublé d'un semblant de toge romaine, et qui se pâme dans sa chaire, au moindre passage de l'*Iliade*, prononce l'*éta* en ouvrant la bouche et en desserrant les dents, et parle le grec de façon à faire rire un Turc.

Malgré son répertoire greco-international, le théâtre grec est peu suivi ; on lui préfère généralement les cafés-concerts.

Plusieurs établissements de ce genre font les délices des Pérotes ; le plus renommé est la *Concordia*, assez jolie salle où des chanteuses légères françaises et anglaises alternent avec des lutteurs,

des jongleurs, des femmes-poissons, etc., etc.

J'ai retrouvé dans mes papiers de voyage, le programme d'un de ces cafés-concerts, programme qui, dans un autre genre, vaut celui que j'ai donné tout à l'heure.

Le voici :

Aujourd'hui vendredi 26 *novembre* 1880.

DU NOUVEAU, TOUJOURS DU NOUVEAU,

Accourez, Pérotes,

voir les débuts de

Mlle P.... L...., LA CASCADEUSE

DU XIXe SIÈCLE,

Mlle D.... LA BLUETTE A LA MODE.

Continuation des représentations et succès colossal de

Mr M..., *l'homme aux* 36,000 *trucs.*

Mlle HAYDÉE, *l'enfant gâté du public,*

Mlle M... L...., *la chanteuse*

légère sympathique.

LA TROUPE PANTOMIME.

Entrée : 1/4 *de medjid.*

J'ai copié textuellement.

Malgré tout l'attrait de ce programme, peu de personnes restent dans la salle ; on préfère aller s'asseoir, avec les chanteuses que l'entr'acte laisse libres,aux tables du café ouvert derrière les loges; ces artistes sont généralement d'accès facile.

Une autre attraction attire aussi les Pérotes dans ces intéressants établissements : une roulette est établie dans une des salles de chacun d'eux. C'est, je crois, ce qui rapporte davantage au directeur. Je ne veux nullement mettre en doute la probité de ces honnêtes impresarii, mais ils n'agissent pas tout aussi à découvert qu'à Monte-Carlo. La boîte, où roule la bille en cherchant sa case rouge ou noire, est soigneusement recouverte, et des grincheux soutiennent que sa course est savamment guidée, suivant les sommes mises sur la couleur ou sur le numéro.

Une énorme quantité de medjidiés et de livres turques vient s'engouffrer chaque soir dans la caisse du directeur, qui peut ainsi payer amplement ses artistes.

La roulette ne fleurit pas seulement dans les cafés-concerts ; on la trouve un peu partout : dans les cafés, dans les maisons particulières et dans les autres.

Le gouvernement qui laisse ouvertes ces maisons

de jeu, où l'on est dépouillé en un clin d'œil, a pourtant interdit les loteries. Je ne m'explique pas cette anomalie.

Dans les cercles, on se livre à un jeu plus noble; le baccarat règne en maître, et des différences énormes sont accusées chaque soir.

Malgré cet élément turbulent qui, chaque soir, grouille dans la grande rue, l'habitant de Péra est calme et ressemble, à s'y méprendre, à nos plus tranquilles bourgeois de province.

Les enfants, comme chez nous, sont élevés chez les laïques ou chez les prêtres, au lycée ou aux Jésuites; les femmes courent les magasins, errent dans les galeries du *Bon-Marché* (car il y a un *Bon-Marché* à Péra) ou vont bavarder chez leurs amies; leur mari se brouille avec ses voisins pour un mur mitoyen, et avec la famille X.... parce que ses réceptions sont trop mélangées; il raconte tout bas à X... que la femme d'Y... va souvent chez Z... et change souvent de domestique. Le dimanche à la messe, au Taksim ou au Jardin municipal, on remarque la toilette de la femme du banquier X...; madame Y... la femme du médecin porte un chapeau évaporé; l'attaché de l'ambassade de ...... est bien empressé près de la famille Z.... ; un mariage serait-il sur le point de se faire? et les langues d'aller leur train.

Pendant la semaine, les balcons vitrés des mai-

sons de la grande rue servent de salons de conversation et d'observatoire : un tel, le jeune médecin, passe bien souvent devant tel magasin de nouveautés ; madame une telle n'est jamais chez elle et ne fait que courir dans Péra ; tel jeune homme va trop souvent au café; et tout cela est commenté, pesé, analysé et surtout augmenté.

En résumé, le faubourg européen de Constantinople est une véritable petite ville de province, avec tous ses racontars, ses calomnies, ses médisances et ses *potins*.

On n'est d'accord que sur un seul point : vivre aux dépens de la Turquie, cet éternel malade, trop faible pour s'apercevoir de ce qui se passe dans sa maison, et à qui on a défendu de sortir de chez lui, l'air lui étant nuisible au delà de la Sublime Porte.

En face, dans Stamboul, le vieux Turc attristé fixe ses regards indignés sur Péra, où le flot des giaours s'enfle, descend, franchit la Corne d'Or et vient battre les murs des saintes mosquées. Tourné vers l'Orient, il cherche vainement dans la nuée le glaive vainqueur de l'archange ; mais la trace de la main sanglante de Mahomet II s'efface sur la colonne de Sainte-Sophie ; la porte de la mosquée, par où est disparu le prêtre grec, portant le calice sacré, est sur le point de se rouvrir, la messe interrompue par

le Conquérant va peut-être s'achever (1) ; là-bas, vers le nord, l'aigle russe plane sur la mer Noire, et l'ombre de ses ailes fait pâlir l'ombre d'Allah.

(1) Une légende grecque rapporte qu'au moment de l'entrée des Turcs dans Sainte-Sophie, un prêtre y célébrait la messe ; il quitta l'autel et disparut par une porte pratiquée dans une des galeries. Immédiatement la porte se trouva fermée par un mur de pierre. Quand Sainte-Sophie sera rendue au culte chrétien, cette porte se rouvrira, continue la légende, et le prêtre reviendra achever sa messe interrompue.

VII

AUTOUR DE STAMBOUL.

Le tour des murs. — La légende du monastère de Baloukklu. — Un enterrement grec. — Le cimetière d'Eyoub. — Les Eaux-Douces d'Europe. — Les femmes aux Eaux-Douces.

Un ingénieur, qui habite Constantinople depuis vingt ans, me disait, pendant un de ses voyages à Paris : « Dépêchez-vous d'aller là-bas, le vieux Stamboul s'en va morceau par morceau. »

Quoiqu'exagérée, l'assertion de mon ami était vraie : la ville des sultans s'embellit, se dépouille de ses loques pittoresques, s'européanise en un mot. Les vieilles murailles crénelées qui racontaient aux musulmans le fameux assaut du 29 mai 1453, s'écroulent lentement ou sont démolies peu à peu ; depuis le vieux sérail jusqu'à Balata, la vieille cité est à découvert sur la Corne d'Or, montrant comme à regret ses secrets aux quartiers européens d'en face.

Les fossés des murailles eux-mêmes, s'ils ont gagné en propreté, ont perdu en pittoresque. Là

où, il y a quelque temps encore, cachant les pans de murs écroulés, l'herbe poussait haute et drue, où, sur les tas de décombres, sur les pierres meurtries par les étreintes des crampons de fer, les ronces et les chardons s'accrochaient au hasard, de petits jardins potagers sont plantés, pareils à ceux que les ouvriers de nos chemins de fers cultivent le long des voies.

Sur l'autre côté de la route, dans les grands cimetières, les tombes des vieux musulmans se penchent, comme pour dire un adieu à ces murs qui s'en vont, à ces pierres arrosées du sang des ancêtres, et qu'Allah avait conquis sur la Trinité chrétienne, établie par les conciles de Byzance.

Rien ne rappelle davantage les temps disparus et dont l'histoire devient légende, que cette promenade autour des murs de Constantinople, depuis le chateau des Sept-Tours jusqu'à Balata, le long de la base de ce triangle isocèle, formé par Stamboul, et dont un des côtés est baigné par la Corne d'Or, et l'autre par la Marmara. Les légendes païennes, grecques et musulmanes se déroulent et se confondent dans l'esprit : on évoque à la fois ces deux ombres, Théodose et Mahomet II, qu'on habille l'un de la pourpre romaine, l'autre du burnous et du turban. La croix grecque semble se dresser sur les tours en ruines où, comme des vagues furieuses,

viennent se briser des cavaliers étranges, brandissant un sabre fantastique.

A gauche, perdu dans un petit bois de cyprès maigres et noirs, un grand bâtiment élève ses murs tristes ; c'est un ancien hôpital de pestiférés. L'Orient à côté de ses splendeurs étale sans honte ses hideurs : son soleil dore les plaies ; la peste, pâle et verdie, se réchauffe à ses rayons.

Nous continuons notre promenade autour des murs écroulés.

Il faisait un temps magnifique : derrière nous, le soleil faisait de la Marmara un large tapis d'azur doré ; les cyprès se découpaient en longs et minces cônes noirs sur le bleu du ciel ; les vieux murs avaient des teintes roses. Nous étions cinq : un architecte de l'école de Rome, un élève de l'école des Beaux-Arts, les fils d'un éditeur et d'un banquier bien connus, et moi. Devant nous, chevauchait un *cawas* de l'ambassade, revêtu de la stambouline à tresses, serrée à la taille par la ceinture dorée qui supporte le *yatagan* et les pistolets à crosse d'argent. Un mendiant nous suivait en jouant sur sa guitare un air arabe triste et monotone : son chant nasillard nous poursuivait sans nous agacer. Nous laissions doucement aller nos chevaux au pas, bercés par la mélodie bizarre du mendiant, et ce fut à regret que nous

nous détournâmes de la route qui fait le tour des murs, pour visiter, sur la proposition du *cawas*, toujours trop prévenant, l'antique monastère de Balouklu.

C'est à ce monastère grec, qu'on peut voir encore dans une petite citerne, qui occupe la moitié de la sacristie, nager les fameux poissons, descendants de ceux qui, dans une poêle, ont assisté à la prise de Constantinople.

Cette légende, racontée dans le *Constantinople* de Th. Gautier et dans tous les guides est bien connue ; aussi ne la rapporterai-je qu'en passant et pour acquit. C'est du reste la seule curiosité du couvent.

Un moine grec, au moment de l'assaut définitif, faisait frire les poissons destinés à son modeste souper. Comme un frère effaré venait lui annoncer l'entrée des Turcs dans la cité, il répondit : « Je croirais plutôt à la résurrection de ces poissons. » A ces mots, les poissons dociles sortirent de la poêle, et se mirent à nager sur le plancher (?). Ces intéressants poissons sont les ancêtres de ceux que l'on voit aujourd'hui dans la sacristie du monastère : ils sont, assure le moine qui nous les a montrés, rouges d'un côté et bruns de l'autre, en souvenir de la poêle qui a roussi un des côtés de leurs pères : ils nous ont fait, à nous, l'effet de

vulgaires goujons. Que voulez-vous? Les légendes s'en vont.

Quand nous sortîmes du monastère, un enterrement grec entrait dans le cimetière qui en est une des dépendances : le concierge qui, avec ses fonctions, cumulait celle de cafetier, dressa des tréteaux devant son établissement; on y posa le cercueil, des tabourets furent apportés, et les prêtres se mirent à boire le café avec les parents, assis en rond autour du corps. Les fossoyeurs s'étaient éloignés et creusaient la fosse. Rien ne paraissait moins lugubre : c'était en quelque sorte un adieu, que le mort, aidé de ses parents, faisait aux joies de ce monde. Nous nous installâmes à leurs côtés; l'aubergiste nous apporta de l'eau, que nous blanchîmes avec du *mastic*, et nous attendîmes curieusement. Les conversations continuaient; on avait repris du café; dans le terrain très-pierreux, la fosse était probablement difficile à creuser. Le prêtre grec, ses longs cheveux au vent, assis devant le cercueil, ressemblait, dans sa robe noire, à une sorcière barbue qui va évoquer un cadavre. Nous étions les moins gais de la... cérémonie. Quand la fosse fut finie, un fossoyeur vint avertir. Les parents se levèrent, le cafetier fit disparaître les tasses et les tabourets, chacun reprit un air grave, et le prêtre, saluant légèrement du bonnet, entonna

une grave mélopée. Un bredouillement final, quelque chose comme notre « *et spiritu tuo* » termina la phrase, et l'on s'achemina vers la fosse.

Nous reprîmes notre promenade le long des murs, percés çà et là de portes anciennes et modernes, sortes de trous béants, ouverts sur les ruelles noires et étroites de Stamboul. Le *cawas* s'arrêta devant Top-Kapou (Porte du Canon), la première brèche faite par les Turcs, et derrière laquelle est tombé le dernier empereur grec, Constantin Dragocès.

On fait mourir ce dernier des successeurs de Constantin un peu partout, dans Stamboul. Les *cawas* et les guides différents avec qui j'ai pénétré dans le dédale de ruelles de la ville turque m'ont montré cinq à six petites places, témoins de la mort du dernier empereur. La version la plus accréditée la place à Top-Kapou.

Cela du reste nous laissait très-indifférents et nous nous intéressions beaucoup plus aux cimetières turcs dont les stèles de marbre se dressaient devant nous sous les cyprès, avec des attitudes d'êtres vivants, dorés, rougis ou bleuis. Le mendiant à la guitare nous suivait toujours, et donnait maintenant, perdu dans les tombes blanches, une sérénade aux morts. Des femmes aux voiles blancs et au féredjé de couleur, erraient comme des

ombres dans la forêt de pieux de marbre ; dans le fossé, des chiens rongeaient tranquillement le cadavre d'un cheval ; derrière les murs pas un bruit. Nous nous taisions : la chanson du mendiant s'élevait seule dans le silence des ruines ; le soleil qui se couchait, laissait les cyprès étendre doucement sur le cimetière leur voile sombre dont pas une brise ne dérangeait les plis ; on aurait dit d'une cité morte, sur laquelle pleurait un Homère ressuscité, ou l'ombre de Bélisaire aveugle, venant chanter les vaincus.

La nuit était tombée, perdus dans nos rêveries, nous rentrâmes dans Stamboul, marchant un par un dans les ruelles obscures, précédés par le cawas, dont la ceinture d'or brillait, et cherchant à voir scintiller une lumière derrière les fenêtres grillées des maisons sombres, où rien ne s'éclairait.

Au-dessus de nos têtes, dans le fond bleu du ciel, scintillaient les étoiles, et la lune, comme un croissant envolé du dôme d'une mosquée, brillait immobile au-dessus de la Mohammédieh.

Les cimetières qui entourent Stamboul en sont certainement les promenades les plus pittoresques; situés, la plupart, sur des hauteurs, d'où l'on a, soit sur la Corne d'Or, soit sur le Bosphore, des vues splendides ; abrités par des cyprès gigantesques, dont l'ombre fait encore ressortir la blan-

cheur des cippes, ils sont le but de promenade préféré de tous, musulmans et Européens, et si les morts aiment la société des vivants, ils ne sont pas à plaindre à Constantinople.

C'est surtout du cimetière d'Eyoub, faubourg situé au nord de Stamboul, que l'on jouit d'une vue superbe.

La colline d'Eyoub se trouve au fond de la Corne d'Or, dominant de vastes prairies, où coulent une multitude de cours d'eau qui, après avoir traversé les plaines ombragées de Kiahat-Hané, plus connues sous le nom d'Eaux-Douces d'Europe, viennent se jeter dans la Corne d'Or.

Le cimetière couvre toute la colline, au bas de laquelle la mosquée d'Eyoub élève, au milieu des jardins, son dôme sous lequel aucun Européen n'a encore pénétré. Autour de la mosquée, on aperçoit une foule de *turbés* ou tombeaux, couverts d'un petit dôme rond ; ce sont les tombeaux des saints musulmans, dormant près du compagnon du Prophète.

C'est là que les sultans vont, à leur avènement, ceindre le sabre d'Othman.

J'ignore si la tolérance musulmane nous ouvrira un jour les portes de la mosquée d'Eyoub, mais je suis persuadé qu'elle n'a rien de bien curieux, les intérieurs des mosquées se ressemblant tous.

La cour de la mosquée d'Eyoub m'a paru pourtant assez pittoresque, peut-être sans doute à cause de la quantité de vieux musulmans qui l'encombraient, et qui presque tous portaient le turban vert (1). Comme je m'arrêtais trop longtemps à la porte, plusieurs se mirent à me lancer des regards irrités, et, sur les conseils de mon cawas, je m'éloignai.

Le cimetière d'Eyoub est considéré par les musulmans comme un lieu saint, à cause du voisinage du compagnon du Prophète, et c'est leur lieu de sépulture de prédilection.

Tout près de là est une caserne, où les troupes françaises de passage logeaient pendant la guerre de Crimée.

En face, de l'autre côté de l'eau, sur une colline aride et desséchée, et que, de loin, on aperçoit jonchée de larges pierres, s'étend le cimetière juif. Là, pas d'ombrages, pas de gracieux piliers de marbre, rien que des pierres grises et plates, sur lesquelles on a tracé grossièrement un caractère hébraïque. On a hâte de quitter ce lieu désolé pour aller se reposer sous les ombrages des Eaux-douces d'Europe, où l'on arrive par une plaine coupée de petites rivières, que l'on traverse sur des ponts

(1) Tout musulman, qui a été à la Mecque ou est né le vendredi, a le droit de porter un turban vert.

branlants, toujours prêts à s'effondrer sous les pieds des chevaux.

Les Eaux-douces d'Europe ne sont guère fréquentées que pendant l'été. L'hiver, c'est un endroit assez triste et solitaire; le kiosque du sultan est abandonné, l'eau ne jaillit plus sur les marches de marbre de la cascade, et aucune odalisque n'apparaît dans les jardins ou derrière les fenêtres grillées. Je n'y ai guère vu pendant cette saison que les soldats du poste de garde de l'habitation impériale. Un jour de novembre pourtant, je vis arriver un coupé élégant, autour duquel galopaient deux officiers et deux eunuques noirs : dans la voiture j'aperçus un jeune homme, au visage pâle et triste : mon compagnon me dit que c'était Youssouf-Effendi, le fils d'Abdul-Aziz. Les portes de fer du palais grincèrent sur leurs gonds rouillés, et la voiture disparût dans les jardins avec son escorte, ou plutôt avec ses surveillants. Qu'allait-il faire dans le palais abandonné ? Quelle odalisque l'attendait dans les chambres closes du harem ? Ce palais était-il pour lui une prison ? Mystère que bien peu pénétrent dans Constantinople.

L'été, la promenade des Eaux-Douces d'Europe est une des plus jolies des environs de Constantinople. Le vendredi surtout, jour du dimanche turc, elle présente une animation extraordinaire. La

plupart des harems de Stamboul s'y donnent rendez-vous. On y vient soit en caïque, soit en voiture. La promenade en caïque est préférable ; on traverse toute la Corne d'Or, passant devant les maisons de bois du Phanar et la mosquée d'Eyoub d'un côté ; de l'autre, devant le quartier juif, les cuirassés turcs et les arsenaux. La Corne d'Or se resserre et n'est plus qu'une large rivière, qui se divise bientôt en une foule de rios bien ombragés.

La route de terre de Péra aux Eaux-Douces est beaucoup moins agréable. On traverse l'Ok-Meïdan, vaste plaine où jadis les sultans s'exerçaient à tirer à l'arc et à lancer le javelot. On rencontre peu d'ombrages ; des montées et des descentes, à tout moment, puis le désert des cimetières juifs et arméniens, et tout cela vu, dans une de ces voitures antédiluviennes, dont les ressorts rouillés depuis des années, vous font danser sur des coussins rembourrés avec des noyaux de pêche, pour employer une expression vulgaire. Généralement, on préfère à ces voitures, ces petits chevaux, au pied si sûr, qu'une heure de galop fatigue à peine et qu'on lance à cette allure sur les côtes les plus escarpées et jusque sur les escaliers de Péra.

Ces chevaux abondent dans Péra, à Top-Hané et dans Stamboul ; pour 5 à 6 francs par jour on a la bête et son conducteur, car le loueur n'aban-

donne jamais son cheval, et le suit en courant, même lorsqu'on lui fait prendre le galop le plus fantastique. Plusieurs de ces loueurs sans paraître fatigués, m'ont suivi pendant des heures entières, ne se reposant qu'en s'accrochant pendant quelques minutes, à la queue du cheval. Ils sont du reste taillés pour la course ; maigres, bien musclés, les jambes fines, les pieds durcis par des courses quotidiennes sur le gravier des routes et les pierres des rues de Stamboul. J'ai compris en les voyant, côte à côte avec les *hammals*, qui, le dos plié portent des charges étonnantes, la vérité de ce proverbe : *Fort comme un Turc.* Et de quoi se nourrissent ces hommes? D'un fruit le matin, d'un peu de riz le soir, et parfois d'un café, que leur offre un voyageur.

Les dames européennes emploient encore un autre genre de locomotion, pour se promener dans les ruelles escarpées de Péra : la chaise à porteurs, non pas cette *vinaigrette* avec roues, qu'on aperçoit encore dans certaines de nos petites villes de province, mais la véritable chaise, portée par deux vigoureux hammals.

Mais je reviens aux Eaux-Douces. Le vendredi est aussi le jour où les étrangers curieux essaient de pénétrer les mystères des harems, qu'ils ont déjà essayé d'entrevoir à travers les fenêtres grillées des maisons de Stamboul. Les femmes turques accrou-

pies forment des groupes, autour desquels piaillent les enfants et que gardent des eunuques noirs ou des vieilles servantes, très jalouse de la vertu de leur maîtresse. On mange des gâteaux, en prenant du café et du lait caillé; quelques-unes se permettent même de baisser leur voile pour fumer une cigarette, mais en ayant soin de se cacher sous l'ombrelle, si un giaour les regarde. (L'ombrelle est le complément indispensable de la toilette d'une dame turque.)

Toutes cependant ne se cachent pas le visage avec autant de soin; la cigarette est souvent un prétexte pour baisser le *yachmak*, assez transparent déjà pour laisser apercevoir un sourire, vite réprimé si une vieille femme l'aperçoit. Ces vieilles sont encore plus féroces que les eunuques; l'une d'elles m'a poursuivi longtemps de ses injures, ayant trouvé que je regardais avec trop d'attention sa maîtresse, et je n'ai pu lui échapper qu'en lançant mon cheval au galop. Sans elles, j'en suis certain, les jeunes femmes seraient moins sévères, à en juger par l'éclat de leurs yeux, et les sourires qu'elles adressent assez souvent aux giaours. J'engage l'Européen peu accoutumé aux mœurs turques et que ce sourire encouragerait, à ne pas le regarder comme le commencement d'une bonne fortune, quand bien même ce sourire serait accompagné de

gestes, quand bien même encore on lui jetterait une fleur, comme cela est arrivé à Théophile Gautier et à bien d'autres : il risquerait de s'attirer un mauvais parti, et n'aboutirait absolument à rien, pas même à serrer le bout des doigts de la dame.

Malgré les récits enthousiastes de quelques voyageurs, le roman est inconnu en Turquie; à peine a-t-il par ci, par là, une préface.

L'*araba*, ce chariot original traîné par des bœufs couverts de bouffettes multicolores, et où s'entassaient les harems, a disparu aujourd'hui à peu près complétement ; on n'en rencontre plus guère aux Eaux-Douces. Les pachas et les riches les ont remplacés par d'élégants landaus, les moins fortunés par les fiacres dont j'ai déjà donné la description tout à l'heure. Les *arabas* sont très-nombreux dans les provinces où l'on donne ce nom, même aux chariots des paysans, montés sur deux roues.

Le dimanche est le jour d'Eaux-Douces des Pérotes. Malgré toutes les grâces déployées par les dames de Péra, je préfère le vendredi, les toilettes sombres des Européennes ne valant pas pour moi les féredjés, roses, verts, ou bleus, et les chapeaux gainsborough ou les capotes surchargées de fleurs les yachmaks, éclatant de blancheur.

VIII

BYZANCE.

L'ancienne capitale de l'empire grec. — Saint-Pierre de Rome et Sainte-Sophie. — Les mosaïques. — L'At-Meïdan. — Les obélisques de l'Hippodrome. — La colonne serpentine. — La colonne brûlée. — Les citernes. — Sainte-Irène. — Le château des Sept-Tours.

L'Égypte montre ses pyramides et ses hypogées; Athènes, l'Acropole et le Parthénon; Rome, le Colysée, le Forum, les Thermes et le Panthéon. Sur l'Égypte, sur la Grèce et sur l'Italie, les barbares, fer et torche en main sont passés, et toutes trois ont gardé leurs ruines majestueuses, dont les hiéroglyphes et les inscriptions racontent encore l'histoire. Les musulmans sont entrés dans Byzance. Qu'y ont-ils laissé ? Rien.

Les mosaïques de Sainte-Sophie ont été badigeonnées par la main brutale du vainqueur, ses anges se sont voilés le visage de leurs ailes, la colonne serpentine a vu la massue de Mahomet II briser ses têtes de reptile, et la colonne brûlée dresse vers le ciel son fût découronné, où jadis le vainqueur accrochait ses couronnes de lauriers.

Byzance est mort, Constantinople n'est plus la ville de Constantin, Stamboul seul est resté.

Comme Rome est née et est morte avec un Romulus, Byzance vit un Constantin établir un empire qui mourut avec un Constantin. Elle a lutté pendant huit siècles contre les Arabes, mais, de ces huit siècles de grandeur et de prospérité, moins heureuse que Rome, elle n'a rien gardé. Si, pourtant, quelque chose : la ville chrétienne, Byzance, voit siéger dans ses murs le chef d'une religion étrangère, comme la Rome païenne voit briller la tiare du chef de la religion chrétienne.

La vieille basilique que Justinien éleva à l'Αγια Σοφια est devenue la mosquée sainte, où sabre en main, le vendredi, le *khatib* prêche aux croyants ; l'autel ruisselant d'or et de pierreries s'est dépouillé et s'est tourné vers l'orient.

A mon premier voyage à Rome, quand, tout ému, j'entrai dans Saint-Pierre, je cherchai en vain l'impression rêvée. La colossale basilique de Jules II se rapetissa ; le maître-autel, surplombé du haut baldaquin doré me mura les profondeurs de l'Église; mes regards furent noyés dans les détails. Les anges, les statues, aux proportions énormes, me parurent de taille ordinaire, la double coupole de Michel-Ange, maigre et étroite. La basilique du reste était déserte ; mes yeux manquaient de points

de comparaison ; de simples chaises peut-être, rangées comme dans nos églises de France, auraient suffi pour me montrer et sa hauteur, et sa longueur, et servi à mesurer ses statues et ses colonnes. La raie de cuivre, qui marque, sur le pavé de marbre de l'orgueilleuse basilique papale, la longueur des autres églises d'Europe, pour bien faire voir leur petitesse à côté d'elle, était insuffisante, et nos vieilles cathédrales françaises, avec leurs nefs ogivales de pierre, se dressèrent devant moi aussi vastes sur leurs piliers massifs. En vain me fit-on remarquer par exemple, que le bénitier qui semblait si rapproché de la porte, en était éloigné de tant de pas, que tels anges, qui paraissaient de taille ordinaire, étaient de telle hauteur, mes yeux seuls me servaient de compas ; l'aspect grandiose m'échappait.

A mon entrée dans Sainte-Sophie, je restai au contraire, cloué au seuil : ce que j'avais rêvé dans Saint-Pierre, je le trouvai dans la grande mosquée. Quand j'arrivai au centre du carré que forme l'Église, la coupole moins haute et moins large que celle de Saint-Pierre m'apparut avec des proportions plus grandioses.

Et pourtant dans Sainte-Sophie, aucune peinture, aucune mosaïque, aucune statue, aucun tombeau ! Rien que d'immenses disques verts, où sont gravés

en lettres d'or les principaux préceptes du Koran, la tribune grillée du harem impérial, et la chaire étroite, où l'iman lit le Koran, sabre en main, pour rappeler que Sainte-Sophie est une mosquée conquise. Sur le sol, les dalles de marbre n'éblouissent pas comme à Saint-Pierre, et surtout à Saint-Paul-hors-les-murs ; les fidèles s'accroupissent sur de fines nattes, devant des pupitres en X, qui supportent le livre saint. La disposition oblique de ces nattes, étendues dans la direction de l'autel (mihrab), qui ne se trouve plus au centre de l'édifice, mais un peu sur la droite, les musulmans l'ayant tourné vers la Mecque, donne un aspect singulier à l'église, et c'est une des choses qui frappent le plus le visiteur. Cela ressemble, dit Théophile Gautier, à un plancher posé de travers.

Au premier pilier de la coupole, à droite de l'autel, est la chaire (*member*), surmontée d'un petit clocheton, et à laquelle l'iman monte par un étroit escalier. Devant la chaire est une autre estrade, où, en temps ordinaire on fait la lecture du Koran. D'autres petites chaires ou estrades sont encore éparpillées un peu partout.

Parmi les objets révérés par les croyants, je citerai le tapis de prière de Mahomet suspendu près de l'autel ; une fenêtre située presque au-dessus du

mihrab, d'où sort un vent frais ; une autre fenêtre bouchée par une plaque de marbre transparent, qui se dore et resplendit quand les rayons du soleil viennent la frapper ; à l'entrée une colonne d'où suinte par un trou, fouillé par le doigt des fidèles, une continuelle humidité, et enfin la crèche de Jésus-Christ (?), espèce d'auge de marbre rouge grossier. La piété musulmane ne couvre pas ces reliques des dorures, des pierreries et des ornements dont les catholiques sont si prodigues ; le tapis de Mahomet est suspendu à la muraille nue, la crèche de Jésus-Christ est reléguée dans un coin et l'autel est de toute simplicité ; c'est une espèce de portique à colonnettes, encastré dans la muraille et devant lequel brûlent deux énormes cierges, semblables à nos cierges pascals. Aucun rayon de soleil ne passant par la *fenêtre resplendissante,* je n'ai pu juger de son effet ; j'ai retiré par exemple mon doigt humide du trou de la *Colonne qui sue.*

Pour bien voir Sainte-Sophie et juger de son ensemble, il faut se placer au milieu de la galerie du premier étage, située à l'entrée. C'est de là qu'un de mes compagnons de voyage, élève de l'école de Rome, en a fait une magnifique aquarelle, et que les photographes braquent leur objectif. Chose étrange, et que je ne croyais pas permis, connaissant le fanatisme musulman, l'étranger peut des-

siner l'intérieur de la mosquée sainte, moyennant *batchich* (1) il est vrai.

Dans les mosquées, comme ailleurs, le *batchich*, ouvre toutes les portes et donne toutes les permissions. Un vieux prêtre ou gardien m'a même donné, pour exciter ma générosité, quelques morceaux de mosaïques arrachés à la muraille. C'est un vandalisme qu'encouragent, hélas ! beaucoup d'étrangers ; j'avoue en rougissant que j'ai eu cette faiblesse, dont je me repens chaque fois que je contemple ces petits morceaux de cristal, soigneusement rangés près de pierres du Vésuve et d'autres minéraux rapportés un peu de partout. J'espère cependant, qu'on nous trompe sans vergogne et qu'on nous donne comme morceaux de mosaïques, de petits carrés de verre fabriqués dans une boutique de Stamboul ; j'en suis même à peu près certain, mais en matière de curiosités et d'antiquités, la foi est tout.

On sait, et j'ai déjà dit, que les mosaïques des églises grecques, transformées en mosquées, ont été badigeonnées, et que même, à Sainte-Sophie, il ne reste plus que les ailes des quatre anges gigantesques des bases de la coupole, ailes allongées par un pinceau musulman pour cacher les jambes

(1) Pourboire.

et la figure, le Koran défendant la reproduction de la figure humaine et de tout être vivant (1).

Ces anges énormes produisent un effet désagréable ; de simples rosaces ou des caractères arabes vaudraient mieux selon moi que ces ailes immenses, qui ne représentent absolument rien.

Il reste donc bien peu de chose des mosaïques grecques. M. Fossati, l'architecte, chargé en 1847 par Abdul-Medjid, de la restauration de Sainte-Sophie, a réussi à les découvrir et en pris le dessin. Le badigeon actuel est assez léger pour permettre de distinguer certaines figures, notamment au fond de l'abside, une grande figure, que l'on croit représenter la sagesse divine, et une tête de Christ, près de la grande porte d'en rée.

Dans une petite mosquée, ancienne chapelle grecque, située dans un vieux quartier, et dont j'ai oublié le nom, j'ai cependant trouvé sur les murs du vestibule de magnifiques mosaïques sur fond d'or, restées intactes, je ne sais trop pourquoi. Aucun guide ne parle de cette mosquée ; on l'ignore probablement à Péra, et je n'ai pu moi-même la trouver que par hasard en errant dans Stamboul : un léger *batchich* m'en fit facilement ouvrir les portes.

(1) Le sultan vient encore récemment d'interdire la vente des boîtes d'allumettes, papiers à cigarettes, etc., ornés de son portrait.

Quels trésors d'art ne retrouverait-on pas ainsi en lavant les murs, couverts de chaux, de beaucoup de petites chapelles grecques, transformées en mosquées !

La nuit, et surtout pendant le Ramazan, Sainte-Sophie est brillamment illuminée à l'intérieur comme à l'extérieur. A l'intérieur d'immenses lustres de bronze, pendus à la voûte par de longs cordons, agrémentés de houppes de soie, descendent jusqu'à trois mètres du sol ; je n'ai pu voir la mosquée éclairée ainsi : le coup d'œil doit être splendide ; à l'extérieur, un long cordon de lampions court autour du dôme, et entoure de cercles de feu les minces minarets. L'illumination des mosquées et des minarets pendant les nuits de fête est véritablement splendide : de l'Echelle de Top-Hané, la vue de Stamboul illuminé ainsi est féerique.

L'aspect extérieur de Sainte-Sophie a beaucoup changé depuis sa construction ; des tremblements de terre fréquents ont plusieurs fois ébranlé et détruit sa coupole : on a dû la consolider au moyen de nombreux et lourds contre-forts, qui la noient dans un amas de constructions et rendent son aspect un peu massif.

Sa ressemblance avec Saint-Marc de Venise ne m'a pas frappé comme Théophile Gautier : l'église vénitienne est plus aplatie, ses coupoles sont plus

dégagées ; de plus, Sainte-Sophie avec son extérieur sobre et dénudé éloigne un peu la comparaison avec l'église vénitienne, étincelante sous l'or des mosaïques, et surchargée de colonnettes et de statues.

Je courais tout Stamboul pour trouver des restes de Byzance, et, chaque fois, je revenais à l'Hippodrome, que les musulmans ont traduit en turc, par *At-Méïdan* (place des chevaux). Le temps est loin des *verts* et des *bleus*. La foule n'accourt plus aux luttes du cirque ; ses cris ne retentissent plus dans la vaste enceinte, aux larges vomitoires.

La mosquée d'Ahmed allonge l'ombre de ses minarets sur la place déserte et ensoleillée, que trouble seule, à l'heure de la prière, la voix du muezzin appelant les fidèles.

Comme des sentinelles, gardiennes des temps antiques, trois témoins du passé sont restés debout au milieu de la place de l'At-Meïdan : la colonne serpentine, l'obélisque de Théodose et celui de Constantin.

Seul, l'obélisque de Théodose a gardé intactes ses faces, couvertes d'hiéroglyphes, et sa base, où, Théodose radieux, assiste, entouré de sa cour, aux combats du cirque.

La colonne serpentine, jadis érigée devant le

temple de Delphes, en commémoration de la victoire de Platée, et transportée à Byzance par Constantin, fut moins heureuse. Un patriarche grec, voyant en elle un monument d'idôlatrie, vint nuitamment briser les têtes des dragons, dont les queues enroulées formaient la colonne ; une seule resta sur trois. A son entrée dans Byzance, Mahomet II lança sur elle sa massue de fer et la fracassa. De cette colonne de bronze de vingt-deux siècles, il ne reste plus aujourd'hui qu'un tronçon d'une dizaine de mètres, à demi enfoui dans un trou, et sur lequel on ne peut plus lire qu'à la loupe les inscriptions grecques. Son aspect est celui d'une colonne torse, creuse et brisée au sommet : on la dit fondue d'un seul jet.

Cette colonne me rappela le clocher original de la Bourse de Copenhague, où des dragons, appuyant à la base leurs griffes de bronze, enroulent leurs queues, qui vont s'amincissant, et se confondent à la pointe du clocher.

A quelques mètres de la colonne s'élève une autre ruine, l'obélisque de Constantin Porphyrogénète, dont les pierres jadis recouvertes de bronze doré, et aujourd'hui à nu, se disjoignent et menacent à chaque instant d'écraser les passants.

Voilà donc tout ce qui est resté du magnifique hippodrome des empereurs grecs : un obélisque

égyptien, un tronçon de colonne grecque, et une pyramide de quelques pierres, isolés dans une vaste place entre une prison et une mosquée.

En errant autour de l'hippodrome, au bord de la large rue, qui de Sainte-Sophie mène au Séraskiérat, perdue entre une mosquée et des boutiques de barbiers turcs, on rencontre encore une colonne contemporaine des empereurs grecs. Son porphyre, léché et fendillé par les incendies s'élève tout noirci, cerclé d'anneaux de bronze, qui supportaient autrefois des couronnes de lauriers. On l'a surnommée la *Colonne brûlée ;* Constantin l'avait apportée de Rome, et avait substitué sa statue à celle d'Apollon qui la surmontait.

D'une autre colonne célèbre, dite d'Arcadius et d'Eudoxie, il ne reste plus qu'un piédestal, enfoui dans des boutiques et des maisons, et que l'on peut à peine apercevoir. On entre cependant dans l'intérieur, en passant par une de ces maisons.

Outre ces colonnes, on montre encore aux étrangers plusieurs citernes, creusées par les Grecs. La plus célèbre est celle dite des mille et une colonnes (Ben-bir-Dereck), où est installée actuellement une corderie. Cette citerne est bâtie sur trois étages ; seul l'étage supérieur est visible aujourd'hui. Beaucoup de coins en outre sont comblés; on m'en a montré un en arrivant, où, dit-on, Mahmoud fit

enterrer les corps d'une centaine de janissaires. On y descend par un étroit escalier d'une quinzaine de marches, et l'on se trouve dans une immense cave, au milieu d'une forêt de colonnes. L'oreille est assourdie par les ronflements des métiers des cordiers ; dans la demi-obscurité à laquelle l'œil n'est pas encore habitué, les colonnes semblent se fondre en un mur de marbre. Peu à peu elles se détachent, les arcades se dessinent, on distingue les fleurs des chapiteaux, et jusqu'au monogramme de Constantin, gravé à la voûte.

Les colonnes ont une hauteur de huit mètres ; leur diamètre n'est pas tout à fait d'un mètre. J'évalue le nombre de ces colonnes à deux cents environ ; c'est, du reste, le chiffre donné par les *Guides*, chiffre que je n'ai pas cherché à contrôler.

Il me faut citer aussi comme contemporain des empereurs l'aqueduc de Valens, restauré par Soliman, et dont, malgré son état de dégradation, on se sert encore maintenant.

Une seule église chrétienne a échappé au croissant et n'a pas été transformée en mosquée : c'est Sainte-Irène. Elle est pourtant située dans l'enceinte du Vieux-Sérail. On en a fait un arsenal d'armes anciennes et un musée qu'il y a deux ans encore on pouvait visiter, mais qui sont aujourd'hui fermés

aux Européens, ainsi que le Trésor. On attribue cette interdiction à de nombreuses réparations devenues nécessaires; mais je crois, et beaucoup avec moi, que c'est pour ne pas laisser apercevoir aux Européens, les nombreuses brèches faites au Trésor par le Gouvernement.

Le musée de Sainte-Irène, dont je n'ai pu étudier que le catalogue, n'offre guère rien de bien intéressant. On y remarquait le sabre de Mahomet II, l'étendard d'Ali, une des têtes de serpent de la colonne serpentine et quelques bustes et bas-reliefs de l'époque byzantine.

Deux palais ou plutôt deux ruines, restent debout à côté des églises byzantines : le château des Sept-Tours, (Yedi-Koulé), que l'on aperçoit en faisant le tour des murs, et le palais de Bélisaire, dont on ne voit plus que les quatre murs, percés de larges fenêtres cintrées.

Le château des Sept-Tours fut construit par Mahomet II sur les ruines d'un palais grec : les janissaires y mirent à mort plusieurs sultans, et l'on voit encore la cour où se faisaient les exécutions capitales des vizirs rebelles, dont les têtes étaient exposées, fichées dans des pieux de fer, sur les créneaux. Ici les souvenirs sanglants se pressent à chaque pas : puits comblés d'ossements, cachots

où les condamnés étaient mis à la torture, prisons des ambassadeurs, tout rappelle un passé formidable, traversé par les ombres terribles des janissaires, qui sortent des Sept-Tours pour tomber sur la place de l'Et-Méïdan sous les balles de Mahmoud.

Ainsi, en six siècles, la nouvelle Rome, Byzance a disparu : un palais en ruines, quelques murs, quatre colonnes et quelques citernes disent seuls qu'elle a existé. Des palais, des cirques, des maisons, il ne reste rien.

Incendies, tremblements de terre, sièges, assauts, pillage, musulmans, tout semble s'être ligué pour la faire disparaître. Et pendant qu'en Grèce, à Rome, à Pompéï, à Herculanum, et dans toute l'Italie, nous retrouvons encore et les temples, et les palais, et les forums, et jusqu'aux maisons des simples particuliers, à peine quelques vestiges, sur ces bords enchantés que baigne la plus belle mer du monde, rappellent qu'il y a six cents ans, un empire, successeur de l'Empire romain, mourût là.

IX

MOSQUÉES ET TURBÉS.

Les mosquées et les églises catholiques. — Les mosquées de Stamboul. — Les *turbés* des sultans. — Souvenirs de l'histoire de Turquie. — Le musée des janissaires. — Le Vieux-Sérail. — Le Séraskiérat. — L'arbre des pendus.

Ce qui m'a surtout frappé dans les mosquées, encore plus peut-être que dans les temples protestants, où l'on voit souvent des statues et des mausolées superbes, c'est leur extrême simplicité. Le lecteur a dû en être étonné comme moi dans ma description de Sainte-Sophie, dont les mosaïques ont disparu sous la chaux, et dont l'autel, surchargé de cierges d'or, qui faisaient étinceler les pierres précieuses du tabernacle, a été remplacé par le *mihrab*.

Le fidèle, dans nos églises catholiques, cherche instinctivement Dieu dans le tabernacle ou dans l'ostensoir ; l'hostie sainte enlevée, Dieu est comme absent du temple : l'église est vide.

Dans les mosquées au contraire, l'œil n'est dis-

trait par aucun ornement. Allah n'est pas enfermé sur l'autel; on sent sa présence dans tout l'édifice; il parle au croyant par les caractères sacrés du Koran, qui se déroulent autour du mihrab ; les regards du musulman traversent les murs, et cherchent à l'Orient la pierre sacrée du Prophète, qu'une main invisible retient suspendue à la voûte de la mosquée sainte de la Mecque.

Pour les croyants, la mosquée est tout; le dehors est impur : il retire ses babouches, pour que la poussière des chemins ne souille pas le sol vénéré du temple. C'est l'enceinte inviolable à laquelle, pendant son absence il confie ses richesses, qu'il place au hasard dans le vestibule, certain qu'elles y seront bien gardées : c'est l'école, où s'élèvent ses enfants, à qui un seul livre, le Koran, enseigne tout ce dont il a besoin sur la terre ; c'est enfin la demeure de ses prêtres qui, sans les commenter, lui lisent les préceptes du livre divin, où tout est réglé : religion, littérature, code et hygiène.

C'est entre les murs simples et sans ornements de la mosquée, qu'il entrevoit les merveilles du paradis promis par le Prophète ; il ne s'imagine pas un séjour mystique, où la phalange des élus chante éternellement les hymnes célestes au pied du trône de Dieu, mais un harem délicieux, où des houris, voilées d'une gaze transparente, dansent

autour de lui sur des tapis d'or, inondés des rayons d'un soleil qui ne s'éteint jamais.

Bâties à peu près sur le même mode architectural, emprunté aux Grecs et aux Arabes, avec les mêmes minarets grêles, élancés dans l'air, les mêmes dômes plantés sur des coupoles demi-sphériques, les mosquées de Constantinople se ressemblent toutes. En outre, sauf la mosquée d'Ahmed, sur la place de l'At-Meïdan qui en a six, elles ont toutes quatre ou deux minarets. Ces six minarets causèrent beaucoup d'ennuis au sultan Ahmed : les prêtres de la Kaâba de la Mecque qui, seule jusqu'alors avait eu droit à un pareil nombre de minarets, se montrèrent jaloux et crièrent si fort, qu'il dût pour les apaiser, en faire ajouter un septième à leur mosquée.

Dans l'enceinte des mosquées est une grande cour, souvent plantée d'arbres, où coulent des fontaines pour les ablutions journalières ordonnées par le Koran. Ces cours sont toujours pleines de fidèles et de mendiants; on y traite même des marchés; c'est là, par exemple, que se tiennent de préférence les marchands d'esclaves, que seul l'initié peut reconnaître.

Les vestibules sont encombrés de malles et de paquets, déposés par les croyants obligés de s'absenter. On a en fait aussi des lieux de refuge ; j'y

ai remarqué nombre de réfugiés bulgares qui y avaient dressé leurs lits.

L'intérieur, on a dû le voir pour Sainte-Sophie, ne présente rien de bien remarquable ; des lustres de bronze, une chaire, le mihrab et des nattes sur le sol. Parfois une ou deux rangées de carreaux en faïence persane courent le long de la muraille nue ; ces faïences constituent la seule curiosité de nombre de mosquées.

La mosquée la plus remarquable après Sainte-Sophie, est sans contredit la mosquée du sultan Ahmed, ou *l'Ahmedieh* (1). Ses portes, sa cour, entourée d'un élégant portique, formé de quarante petits dômes s'arrondissant sur des colonnes en granit égyptien et son mihrab, incrusté de pierres dures, sont tout à fait remarquables.

La mosquée Bajazet *(Bayezidieh)*, située près de la place du Séraskiérat et du bazar, date de 1505, et a été construite par le sultan Bajazet. Elle a deux cours, dont une sert de bazar. Comme sur la place Saint-Marc à Venise, on voit voltiger dans son enceinte une foule de pigeons familiers, descendants des deux ramiers que Bajazet acheta à un mendiant

(1) Cette terminaison *ieh* s'ajoute au nom du sultan qui a construit la mosquée : on dit par exemple la Suleymanieh (mosquée de Suleyman), la Mohammedieh (mosquée de Mohammed), etc.

à la porte de la mosquée ; ces pigeons sont nourris par le gouvernement. Ils nichent autour des galeries des minarets. Dans beaucoup d'autres mosquées, les minarets abritent aussi de nombreux pigeons, dont le respect public fait accroître journellement le nombre.

Près de la *Bayezidieh*, et ne possédant comme elle que deux minarets, se trouve la mosquée de *Nouri-Osmanieh (la lumière d'Osman)*. Elle ne présente pour toute curiosité qu'un grand sarcophage en porphyre rouge, qu'on dit être le *tombeau de Constantin*.

Je citerai encore la mosquée de la sultane Validé (Yédi-Djami), qui fait face au pont de Galata et qui fut fondée par la mère de Mahomet IV ; celle de Soliman le Magnifique (Suleymanieh), vaste mosquée située derrière le Séraskièrat et dont la coupole dépasse de six mètres celle de Sainte-Sophie ; la petite mosquée de Mohammed-Pacha, qui a une belle vue sur la mer de Marmara ; la mosquée de *Laleli* ou des *Tulipes,* d'où l'on jouit aussi d'un joli point de vue sur la mer ; la mosquée du sultan Sélim, perdue dans les quartiers du Phanar, et enfin l'immense *Mohammedieh,* bâtie par le Conquérant de Constantinople. L'entrée de cette mosquée est interdite aux Européens ; elle est pourtant décrite dans les Guides. C'est dans un

turbé voisin de sa mosquée, que dort Mahomet II, à côté de sa mère, Asélyma la Savante, soi-disant fille du roi de France, Charles VII.

J'ignore par quelle série de péripéties cette princesse française est passée de Bourges, capitale que les Anglais donnaient à son père, au harem d'Amurat II. Ce serait une curieuse histoire à faire, que celle de cette princesse chrétienne assistant à la prise de Constantinople par son fils.

Que la mère de Mahomet II soit oui ou non fille de Charles VII, son surnom de *savante* fait supposer qu'elle est, comme Roxelane, d'origine étrangère, l'éducation des femmes turques, surtout de celles du XVe siècle, laissant, on le sait, beaucoup à désirer.

A droite de la Mohammedieh, est une vieille église byzantine, bâtie par l'impératrice Irène, femme de Jean Comnène, et transformée aujourd'hui en mosquée sous le nom de *Kilissé-Djami.* Parmi les nombreux tombeaux d'empereurs grecs qui s'y trouvaient, un seul a été conservé, celui d'Irène, autour duquel a été édifiée une fontaine, qui sert aux ablutions.

Cette église, une des plus remarquables de Byzance pour ses richesses et la beauté des marbres qui recouvraient ses murs, renfermait de nombreuses reliques : on y voyait, comme à l'Ara-Cœli

de Rome, un portrait de la Vierge attribué à saint Luc. Malheureusement, là, comme dans les autres monuments de Byzance, les splendeurs d'autrefois sont à peine encore un souvenir.

L'entrée des mosquées, excepté de celles d'Eyoub et de Mahomet II s'obtient très-facilement : on délivre pour sept à huit francs une carte pour la visite des quatre grandes mosquées ; pour les autres un simple *batchich* suffit.

L'infidèle qui entre dans une mosquée est contraint de se déchausser, mais les gardiens, dans l'espérance d'un bon *batchich*, ont tourné la difficulté en louant aux visiteurs des sandales de cuir, que ceux-ci chaussent par-dessus leurs bottines.

J'ai déjà dit plus haut que les tombeaux ou *turbés* des sultans et de leur famille se trouvaient, la plupart du temps, auprès des mosquées qu'ils avaient fait construire.

Ces *turbés* sont de petites rotondes, richement décorées, au milieu desquelles repose le sultan dans un catafalque, recouvert de velours noir, brodé d'argent, et couvert de châles magnifiques, don de la mère ou des épouses. Autour de lui, dans des catafalques plus petits dorment ses enfants et sa famille. A la tête du cercueil est le turban ou le fez du sultan, surmonté d'une riche aigrette. Une balustrade en nacre de perle ou en argent entoure le

cercueil, éclairé pendant les prières par d'énormes cierges.

Près de la Suleimanieh, est le turbé de Soliman le Magnifique, que ses réformes administratives et politiques ont fait surnommer aussi *Kanouni* (législateur), et dont l'armée après avoir pris Belgrade, Bude et toute la Hongrie, alla assiéger Vienne. C'est de ce sultan que date le premier traité de commerce entre la France et la Turquie. Soliman dort là dans un catafalque grandiose, dont les broderies d'argent disparaissent sous les châles et les étoffes magnifiques ; à côté de lui sont ses successeurs Soliman II et Ahmed II.

A côté du turbé de Soliman, est celui de la fameuse sultane Roxelane, seule femme qui en Turquie ait porté le titre souverain, et dont les conseils contribuèrent beaucoup à la grandeur et à la prospérité du règne de Soliman. Comme Azelyma la Savante, Roxelane était française, mais d'une assez basse extraction. Elle est seule dans son turbé, élégante et simple petite rotonde, dont quelques terres cuites incrustées dans les murailles font tout l'ornement.

Environ trente cercueils entourent dans son turbé le sultan Ahmed, fondateur de la Ahmédieh. Le tombeau d'Ahmed est un des plus remarquables par sa richesse ; des dentelles et des cachemires

sont jetés sur les broderies d'argent du cercueil, qu'éclairent deux énormes cierges.

Mahmoud, le Réformateur, n'a pas, comme les autres sultans, son tombeau à l'ombre d'une mosquée. Son turbé est situé près de l'At-Méïdan; il se compose d'une vaste rotonde de marbre blanc. percée de sept fenêtres aux grilles dorées. La poussière des temps n'a pas encore fané la broderie des tentures : les larges fenêtres laissent passer à flots les rayons du soleil, et l'on cherche vainement l'impression de tristesse et de respect que laissent les autres turbés. A la tête du sarcophage du Réformateur, au lieu du turban énorme de ses prédécesseurs, est placé le fez de la réforme, où étincelle une magnifique boucle de diamants, attachant une aigrette en plumes de héron. Une pendule de Bréguet en style rococo, marque pour le dompteur des janissaires, les heures de l'éternité.

A côté de Mahmoud, dans un sarcophage plus petit, et sur lequel sa mère, Kurde de naissance, a fait placer de magnifiques cachemires, repose son fils, le malheureux Abdul-Aziz.

Au milieu des fantaisies superbes qui entourent son tombeau, à deux pas de la mosquée qu'il a fait élever pour perpétuer son règne, un sultan a voulu montrer l'inanité des choses d'ici-bas : Bajazet est couché dans son cercueil, la tête appuyée sur une

brique, faite avec la poussière recueillie sur ses vêtements pendant sa vie. Aucune idée ridicule ne vient à l'esprit de celui qui contemple son tombeau et pense à cette bizarrerie : la poussière du mort se mêle à celle du vivant : il s'est souvenu, que poussière il devait retourner en poussière. Je préfère la brique de Bajazet au cheval, que sous un dôme, porté par six colonnes de marbre, Mahmoud a fait enterrer dans le cimetière de Scutari.

Toute l'histoire turque, cette histoire que notre soi-disant civilisation méprise et mêle aux légendes de l'Orient, revit dans ces turbés des sultans. On se sent entrer dans des époques lointaines et perdues ; le sceptique, devant les turbans énormes, pense aux Turcs de Molière et aux scènes du *Bourgeois gentilhomme*, mais d'autres se rappellent, en voyant le tombeau de Mahmoud, ce qu'a coûté au Réformateur ce simple remplacement de la coiffure consacrée par le fez. On revoit confondus, mêlés dans la mort et ensevelis dans la pourpre impériale les meurtriers et les victimes, les vaincus et les vainqueurs des janissaires, Bajazet et Zézim, Sélim III et Mustapha IV, Osman II et Mahmoud. Le sang semble couler encore à flots sur la poussière des tombeaux ; les cierges énormes paraissent jeter des lueurs sinistres comme des torches d'immenses incendies, et les versets du Koran se dé-

roulent autour des murs comme des menaces hiéroglyphiques, comme un *Mané, Thécel, Pharès*, tracé par une main d'en haut. Devant les tombeaux de Mahmoud et de son fils Abdul-Aziz, on oublie les temps anciens pour se reporter aux nouveaux; on se demande si l'on est bien dans un coin de cette Europe du XIXe siècle, qui étale avec tant d'orgueil sa civilisation; on se rappelle les janissaires massacrés par le père qui semblent revivre dans les pachas assassins du fils.

Je revoyais un tableau bien connu où Mahmoud, les yeux en feu, la main sur son kandjhar et appuyé sur son lion favori, regarde au loin, dans un fouillis de sang et de fumée, la tourbe des janissaires, tombant sous les balles de ses fidèles et de ses noirs.

C'est en pensant aux janissaires et aux formidables tragédies dont ils furent les figurants actifs, qu'en sortant d'un turbé impérial, je me rendis à *l'Elbiceï-Atika*, musée élevé par Mahmoud, après le massacre de ses prétoriens, pour conserver leurs costumes à la postérité.

L'Elbiceï-Atika est situé sur la place de l'At-Meïdan; un écriteau, en turc et en français, accroché à l'obélisque de Théodose, en indique l'entrée et les jours de visite. C'est là que sur des mannequins, Mahmoud, sans souci des lois du Koran, a

8.

fait revivre les costumes des janissaires. L'incurie musulmane les laisse malheureusement tomber en lambeaux: les vitrines, derrière lesquelles Théophile Gautier est venu les visiter, ont disparu depuis longtemps; les couleurs vives des vestes et des larges culottes se sont effacées, l'or s'est terni sur les dolmans, la toile des turbans s'effiloque lentement, les armes sont couvertes de rouille.

Tel qu'il est aujourd'hui, ce musée n'en est pas moins fort curieux. Molière, en le voyant, se serait pâmé; Cléonte aurait pu y choisir pour sa suite tout un choix de costumes qui auraient laissé bien loin les longues robes des *muftis* et des derviches, devant lesquels s'extasiait M. Jourdain; les turbans, surmontés d'un cercle de chandelles allumées, sont enfoncés.

Une pancarte placée sur la poitrine de chaque mannequin indique son grade ou sa fonction. Toute la vieille Turquie défile ainsi lentement devant vous, depuis le plus simple des janissaires jusqu'au grand vizir, depuis les nains difformes jusqu'au Cheih-ul-islam.

La marmite des janissaires, qui leur servait d'étendard et sur laquelle était gravé le numéro du régiment est portée par deux officiers; près d'eux, le visage voilé d'un filet à mailles très-serrées, sans doute pour le mettre à l'abri des envies ardentes

des vieux soldats, l'aide de cuisine attend ses vingt ans pour passer janissaire, et rançonner les passants à son tour, comme celui que l'on voit près de la porte jouant de la mandoline, près d'une table, où le civil effrayé dépose son offrande : des fruits, du maïs et des pièces de monnaie. Dans un coin, assis dans une charrette à deux roues, un agha malade se fait conduire à l'hôpital.

Je passe une foule de personnages aux turbans invraisemblables pareils à des melons énormes ou à des gâteaux de savoie, couverts de longues pelisses fourrées, des porteurs d'eau, des allumeurs de chibouque, des cuisiniers, et j'arrive dans une salle, où, auprès de deux nains difformes, les muets et les bourreaux du sultan se dressent effroyables dans un costume ridicule : le rire à côté des larmes.

Je passai et repassai longtemps devant ces mannequins grotesques, dont la figure peinturlurée et grossièrement féroce, paraissait respirer encore dans ces salles aux planchers vermoulus et aux plafonds crevassés, l'ennui des harems et des casernes du grand Seigneur.

Cinquante ans sont à peine écoulés et tout cela se perd déjà dans un passé aussi lointain que notre moyen âge. Dans quelques années, lorsque les vers auront fini de manger toute cette défroque, un

vague souvenir rappellera seul ces soldats dont Mahmoud fit trancher les têtes enturbannées, jusque sur les tombes qui recouvraient leur dépouille.

A la porte, je vis passer sur l'At-Meïdan, les fantassins actuels dont le costume a été emprunté à nos zouaves, les cavaliers, au dolman bleu pareil à celui de nos chasseurs, et les fonctionnaires en stambouline ; je regrettais les temps où les Turcs n'avaient pas encore copié l'Europe, où le voyageur effrayé réfugié dans Péra, n'entrait qu'en tremblant dans Stamboul, et, où dans les kiosques du Vieux Sérail, cachés comme des tombeaux dans les cyprès, l'esprit épouvanté devinait des drames effroyables.

Chacune de mes promenades dans Stamboul me ramenait invariablement devant la porte du Sérail, derrière Sainte-Sophie, sur une petite place, au milieu de laquelle la ravissante fontaine d'Ahmed élève son toit de pagode, au-dessus d'un fouillis de dentelures, de colonnettes et d'arabesques. Un factionnaire impitoyable m'en barrait chaque fois l'entrée : je me dédommageais en considérant tristement la fontaine ; l'eau chantait dans les vasques de marbre, un mendiant se désaltérait et remerciait le prophète et le bon sultan et je partais en maudissait le gouvernement imbécile qui me fermait l'en-

trée d'un palais vide et à demi ruiné par l'incendie.

En 1865, un incendie qui consuma plusieurs milliers de maisons, anéantit une grande partie du sérail, devenu, depuis la construction du palais de Dolma-Bagtché, la résidence des vieilles sultanes: quelques kiosques, des bâtiments adossés à la muraille et Sainte-Irène, ont seuls échappé au désastre.

Le palais du Séraskiérat ou ministère de la guerre s'élève derrière la Suleymanieh au milieu de vastes cours, sur l'emplacement occupé jadis par le palais de Mahomet II. Deux portes monumentales, donnent accès dans ses cours. A peu près au centre de cette enceinte, on trouve la *tour du Séraskiérat,* la plus haute de Constantinople et d'où l'on jouît d'une vue splendide. A travers les fenêtres de la galerie circulaire, où sont placées les vigies des incendies, qui vous offrent galamment un café à la turque, moyennant *batchich* bien entendu, la vue s'étend, par dessus un océan de maisons, où les dômes des mosquées semblent faire d'énormes vagues, sur la mer de Marmara ; au fond s'amoncellent les îles des Princes. La Corne d'Or barrée par ses ponts, où la foule à cette hauteur ressemble à une vaste fourmillière, s'allonge jusqu'aux Eaux-Douces

d'Europe, noyées dans la verdure; derrière le Bosphore, Scutari étage ses maisons, autour de la forêt de cyprès de son cimetière, et à l'ombre énorme du mont Boulgourlou ; d'un autre côté les campagnes de la Roumélie se perdent à l'horizon, immenses et monotones, et de la ville, des rues étroites où l'œil ne peut plonger, des rues plus larges où lafoule s'entasse, des bazars, qui s'étendent à vos pieds, sous de petits dômes de verre, monte un brouhaha incessant, qui vient mourir au sommet de la tour.

Plusieurs fois par semaine la musique d'un régiment turc vient jouer sous les fenêtres du ministre. Malgré le peu d'aptitude des Turcs pour notre musique, les musiques des régiments ne sont pas trop mauvaises : j'ai entendu jouer fort passablement des fantaisies sur le *Trouvère*, sur *Lucie*, sur nos opéras-bouffes même, la *Fille de Madame Angot* par exemple, dont le refrain *Pas bégueule,*etc., semble fort goûté, et enfin des valses de Strauss et de Métra. Dans les grandes occasions, le vendredi, lorsque le sultan paraît à la porte de son palais pour se rendre à la mosquée, les musiques attaquent l'air national turc, marche d'un assez grand effet.

Une foule considérable s'agite dans les cours du Séraskiérat et autour du ministère, dont l'entrée

est permise à tout le monde. J'aurai l'occasion de dire plus loin un mot sur cette entrée facile des ministères et des administrations.

Matin et soir les fantassins font l'exercice dans la cour, sans attirer autour d'eux, comme chez nous, une quantité de badauds.

Devant la porte de la place de la Bayezidieh, au milieu de la place, on remarque, un arbre, dont beaucoup ignorent le terrible office. C'est à cet arbre que quelque temps après la mort d'Aldul Aziz, fût pendu Hassan, cet officier circassien qui, en plein conseil avait assassiné le ministre de la guerre Hussein-Avni-Pacha, Rechid Pacha et un autre officier venu au secours des ministres.

On dit aujourd'hui que c'est la sœur de cet officier, une des veuves d'Abdul-Aziz, qui avait forcé son frère à commettre ce meurtre.

Les exécutions capitales sont devenues très-rares à Constantinople ; le temps n'est plus où les têtes sanglantes s'alignaient sur les créneaux, et où le Bosphore entrouvrait ses flots bleus pour laisser passer la justice des sultans.

X

A TRAVERS STAMBOUL.

Dans les rues. — Les nuits de Stamboul. — Les maisons. — Les incendies. — Les pompiers. — Un intérieur turc. — Comment mangent les Turcs. — Ce qu'ils boivent. — Les cafés.

Les rues de Stamboul sont un désenchantement. L'hiver surtout, ou vers la fin d'automne, quand commencent les pluies, la circulation devient extrêmement difficile, sinon impossible. Presque toutes les rues ne sont ni pavées ni entretenues, et il faudrait pour s'y aventurer se munir d'échasses ou de socques gigantesques. Les femmes turques se servent, par les temps boueux, de hauts patins en bois plus ou moins ouvragé; mais l'usage de ces patins doit nécessiter de longues études, et presque toujours ils sont insuffisants. A chaque instant l'on rencontre de petites fondrières, des trous énormes, où nichent les chiens qui, comme les vautours de plusieurs villes de l'Amérique du Sud, sont chargés du nettoyage des rues.

Il ne faut pourtant pas exagérer le tableau: quelques quartiers sont depuis peu de temps beaucoup

plus propres ; ensuite, toutes les rues de Stamboul n'ont pas un mètre ou deux de largeur, comme on s'est longtemps plu à le dire.

De la place de Sainte-Sophie part une voie large et bien entretenue, qui mène à la place du Sérasкiérat ; je pourrais encore citer nombre d'autres rues, qui valent celles de beaucoup de nos villes de province, et qui ont l'animation en plus. Celles, par exemple, qui descendent des bazars au pont de Galata, sans être très-larges, sont assez bien pavées et souvent réparées.

Une foule incessante encombre ces rues, et leur parcours en voiture est difficile ; du reste, le seul moyen de locomotion possible dans tout Stamboul est le cheval. Avec lui, on n'a pas besoin, même au galop, de se préoccuper de la foule : elle n'a qu'à se ranger quand vous l'avertissez par un *guarda* (gare !). Elle y est tellement habituée que les accidents sont très-rares. Le cheval est de plus un moyen commode pour échapper aux mendiants, qui harcèlent l'étranger ; les femmes surtout sont remarquables par leur ténacité ; à pied, vous vous arrachez avec peine à l'étreinte de leurs doigts jaunis par le henné, et qu'elles accrochent aux manches ou aux basques de votre habit : ce que j'ai hurlé de *â-i-deh* (1) est incalculable.

(1) Va-t'en.

Mon *cavas* m'ouvrait un chemin dans la foule. La mode turque est de se faire précéder par son domestique, système très-pratique, surtout pour les étrangers, qu'on guide ainsi bien mieux à travers le dédale des rues, dont la plupart n'ont pas de nom.

Ces rues si animées dans la journée deviennent bientôt désertes après le coucher du soleil ; les Turcs se couchent comme les poules.

La circulation de nuit dans les rues de Stamboul est dangereuse. Une seule voie, celle de Sainte-Sophie au Séraskiérat, est éclairée au gaz, et jusque vers neuf heures seulement. Cela, dit-on à chaque instant, va bientôt changer ; j'ai encore lu dernièrement dans un journal de Constantinople qu'une compagnie sollicitait une concession pour l'éclairage au gaz de toutes les rues de Stamboul ; mais c'est, je crois, un ballon d'essai qu'on lance de temps en temps et qui crève presque aussitôt.

Tout individu qui erre la nuit dans les rues doit être muni d'une lanterne ; c'est un système d'éclairage tout à fait original qui nous reporterait en France à plusieurs siècles ; il a l'avantage d'avertir de votre présence les rôdeurs de nuit et les voleurs, qui sont naturellement sans lanterne.

Jadis, à la nuit, l'entrée de Stamboul était interdite aux Européens ; cette loi est tout à fait tombée

en désuétude, et le voyageur aventureux peut parfaitement satisfaire sa fantaisie. Je ne le lui conseillerai pas, car, outre qu'il risquera neuf fois sur dix de se faire dévaliser, il pourra tomber sur des musulmans fanatiques, toujours très-contents quand ils peuvent faire un mauvais parti à un giaour.

Cependant, pendant les nuits du Ramazan, quand, pour la rupture du jeûne, les boutiques et les maisons sont éclairées, on peut sans danger se risquer jusqu'à une certaine heure dans Stamboul, surtout si l'on est bien accompagné.

Les vols y sont très-nombreux ; les voleurs s'attachent surtout au pillage des boutiques des environs du bazar et de la mosquée de la sultane Validé; c'est ordinairement Galata et ses environs qui les fournissent ; la police maritime opère souvent des razzias de rôdeurs qui, la nuit venue, passent la Corne d'Or pour tenter un coup de main dans la ville turque.

L'aspect des maisons turques avec leur petite porte et leurs fenêtres treillissées est généralement triste. La plupart sont bâties en bois ; on voit cependant dans les quartiers restaurés quelques maisons en pierre. Ces maisons n'ont ordinairement qu'un étage; dans les quartiers grecs ou juifs, elles ont en outre un balcon vitré, surplombant la porte d'entrée. Les fenêtres de l'appartement des femmes sont

recouvertes jusqu'à moitié de leur hauteur, d'un châssis de bois en treillis, dont les mailles ovales ont environ un centimètre carré. On ne remarque à l'intérieur aucun mouvement; aucun bruit ne s'y fait entendre ; on les croirait inhabitées. Au-dessus de la porte ou de la fenêtre du milieu du premier étage, j'ai vu souvent un petit tableau, où sont peintes en or ou en noir des lettres turques; j'ignore son usage : est-ce le nom du propriétaire? est-ce une parole du Koran ? on m'en a donné ces deux explications.

Avec ces maisons en bois peint, qu'une étincelle suffirait à faire flamber comme une allumette, on comprendra facilement la fréquence des incendies.

Ces incendies sont assez rares dans Péra, où depuis celui de 1870, les maisons ont été rebâties en pierre. Je n'en ai pas vu un seul dans le faubourg européen pendant mon séjour à Constantinople; malheureusement les pompiers ont fort à faire dans Stamboul.

Le corps des pompiers de Constantinople a été récemment très-bien organisé par le général Sczecheny-Pacha (1); ils forment un régiment à quatre bataillons; leur effectif est d'environ 2000 hommes. Les quatre bataillons sont placés, le premier à Stamboul, le second à Scutari, le troisième à Péra,

(1) Sczecheny-Pacha est d'origine hongroise.

le quatrième est échelonné le long du Bosphore.

Des postes de pompiers sont établis partout ; des guetteurs sont placés sur les tours de Galata et du Séraskiérat ; les postes sont reliés entre eux par des lignes télégraphiques.

Chaque bataillon est muni de :

2 pompes à vapeur,

4 grandes pompes attelées,

8 hydrophores,

2 voitures réservoirs d'eau,

et de seaux, boyaux, échelles de sauvetage, couvertures de chute, etc.

Le service d'ordre est fait par les zaptiés.

Avec ce service si bien organisé sous l'habile direction de Sczecheny-Pacha, les incendies, malheureusement toujours très-fréquents dans les quartiers en bois de Stamboul, sont facilement circonscrits et les grands désastres d'autrefois ne sont plus à craindre.

Le sultan et ses vizirs peuvent donc dormir tranquilles ; ils étaient tenus jadis de se rendre sur le lieu du sinistre, mais cette coutume, comme tant d'autres, s'est peu à peu perdue. L'odalisque, vêtue de rouge, dont la présence sur le seuil de la chambre du maître annonçait l'incendie, reste maintenant bien tranquille dans le harem.

Depuis les récents et graves incendies de plu-

sieurs de nos théâtres d'Europe, Sczecheny-Pacha s'est même occupé des théâtres et des cafés-concerts de Péra, qui tous n'ont qu'une sortie étroite sur la rue; un rapport a été adressé par lui au gouvernement, et les établissements qui ne présenteront pas assez de sécurité pour le public seront impitoyablement fermés.

J'ai insisté sur ce service des incendies, étonné que j'ai été de voir une réforme se poursuivre en Turquie, celle de la coiffure ayant été la seule bien continuée jusqu'ici.

Je reviens aux maisons turques.

L'intérieur de ces maisons ne présente absolument rien de remarquable : je parle naturellement du *Sèlamlik,* habitation des hommes, l'entrée de celle des femmes étant absolument interdite. Leur ameublement est très-simple; le meuble principal est un divan très-large et très-bas, encombré de coussins, et très-commode pour la sieste; de petites tables, en bois incrusté de nacre, une ou deux étagères en bois doré supportant la plupart du temps un narghilé, des nattes ou des tapis, un grand coffre pour serrer les hardes, et c'est tout; quelques-uns y ajoutent deux ou trois bibelots européens sans valeur. Le lit est inutile; on couche à terre sur des tapis ou des matelas.

Dans les administrations ottomanes, le bureau

est inconnu : les employés écrivent sur leurs genoux et entassent, comme nous le verrons plus tard, les pièces administratives dans des sacs ou dans des coffres. Tout le matériel du bureau tient dans leur ceinture ou dans leurs poches : ce matériel est composé d'un cachet et d'un long tube de cuivre, dans lequel on range les bouts de bois et le canif (les Turcs écrivent avec de longues allumettes taillées); au bout du tube est scellé un encrier également en cuivre.

On voit donc qu'en cas d'incendie, un pareil mobilier est facilement transportable; on charge sur les épaules d'un hammal son coffre et son matelas, on prend son chibouck et son narghilé, et tout est sauvé.

Un Turc en voyant nos buffets de salle à manger, surchargés de vaisselle, de verreries, de compotiers, de réchauds et notre argenterie aux usages si divers serait plongé dans le plus profond étonnement. Quelques plats de cuivre, des cuillers en écaille pour la soupe et de minuscules petites tasses à café lui suffisent ; la fourchette lui est inconnue; il mange avec les doigts. C'est à peine si depuis quelque temps le sultan et les grands personnages ont adopté la table et le service européens.

A l'heure du repas, les serviteurs apportent là

où le maître se trouve, des plateaux chargés des mets, qu'ils placent sur les petites tables, dont j'ai déjà parlé. La nappe se place sous la table afin de pouvoir recueillir les miettes.

Puisque j'en suis aux salles à manger, je dirai quelques mots des mets qu'on y sert. J'avouerai tout d'abord que je n'ai jamais pu y goûter, et que j'aurais été dans un grand embarras s'il m'avait fallu faire un dîner turc, malgré mon amour de la couleur locale.

Je parlerai d'abord du *pilaf*, plat national des Turcs, qui est pour eux ce que le macaroni est pour les Italiens, la choucroûte, pour les Allemands, le rosbif pour les Anglais et l'olla podrida pour les Espagnols.

Pour faire un bon *pilaf*, désossez un poulet, faites-le revenir avec du beurre, de la graisse ou de l'huile dans une casserole en cuivre ou en terre, ajoutez-y des échalottes ou des oignons, des épices et un demi-verre d'eau, ainsi que le bouillon obtenu avec les os de votre poulet. Passez ensuite au tamis la chair du poulet, et avec le jus obtenu, arrosez une ou deux livres de riz, légèrement cuit à la manière orientale, c'est-à-dire que le riz doit être retiré du feu, dès qu'il aura absorbé le liquide. Ceci fait, dressez votre riz dans un grand plat, et mêlez-y la chair du poulet coupée menu, et arrosée de jus, et

servez chaud : on remplace souvent la volaille par un morceau de mouton. C'est le seul plat turc mangeable.

Dieu nous garde des autres: des têtes de mouton rôties, des pâtes frites, des hâchis, du *kébab* (morceaux de mouton rissolés), des sauces de lait caillé, etc. Usez largement des melons, des fruits, et surtout de ces admirables confitures sèches, dont la renommée est à Syra, et qu'on vend en boîtes.

Je ne connais rien de plus atroce que la cuisine turque, pas même la cuisine grecque, qui n'est pas mal non plus dans son genre.

Les classes populaires sont généralement très-sobres: un fruit, un melon, un plat de riz, une tête de mouton les jours de fête, suffisent à leur alimentation journalière; l'eau est leur unique boisson; le café compte dans leurs jours d'orgie.

La viande de mouton est la seule en usage ; celle de bœuf est rare, chère et mauvaise, comme dans tous les pays méridionaux. Quant à la viande de porc, on sait que le Koran l'interdit. Le porc est même considéré comme un animal tellement impur, qu'il ne peut être introduit vivant dans Stamboul ; on le tue dans les faubourgs extérieurs.

Mahomet est venu trop tard : la seule boisson spiritueuse connue de son temps était le vin, et il l'a sagement proscrit aux croyants. Mais, avec le

progrès, d'autres boissons sont venues s'ajouter à celle qui mit Noé dans un si triste état, et ne pouvant boire de vin, les musulmans se sont rabattus sur le *raki* et le *mastic*. Interdites par le sultan dans les établissements publics de Stamboul, ces deux liqueurs n'en figurent pas moins sur certaines tables à côté du café, seule boisson permise. M. de Mouy, ambassadeur de France en Grèce, dans ses *Lettres du Bosphore,* cite même le cas d'un pacha, tellement habitué au *raki,* que son médecin l'avait mis en demeure de choisir entre la mort ou le sacrifice de sa boisson favorite; le pacha avait opté pour le *raki,* et était mort six mois après.

Le café à la turque est pourtant une délicieuse boisson; sa préparation, quoique très-simple, exige malheureusement une longue pratique; en outre, le moulin à café turc, long cylindre de cuivre, est nécessaire pour moudre le café très-fin.

Puisque je me suis lancé dans les recettes culinaires, je donnerai aussi celle du café turc. On vend, à Constantinople, pour préparer le café, de petites casseroles en cuivre très-mince, d'une contenance variant de une à six tasses. Vous mettez dans une de ces casseroles le café et le sucre, avec l'eau mesurée par tasse, et vous faites chauffer. Dès que l'eau commence à bouillir, vous retirez la casserole, ajoutez une ou deux gouttes d'eau et

remettez sur le feu jusqu'au second bouillon; vous faites chauffer ensuite une troisième fois et servez dès que le mélange recommence à bouillir.

Cela semble d'une extrême simplicité, mais nécessite une longue habitude : je n'ai, pour mon compte personnel, jamais réussi chez moi à faire faire un bon café turc, quoiqu'ayant rapporté et les casseroles et le moulin dont on se sert à Constantinople.

Les cafés turcs ont donc un choix très-restreint de consommations à offrir à leurs clients : de l'eau, du café, de la limonade, des confitures sèches. Ils exercent aussi, il est vrai, la profession de barbier et louent des narghilés aux fumeurs.

L'ornementation de ces cafés est tout à fait sommaire : une petite glace, où le client va voir si le barbier ne l'a pas trop écorché, des plats à barbe en cuivre, deux ou trois tables, et des tabourets de paille; dans le fond, une planche où sont rangés les tasses et les narghilés et un fourneau pour préparer le café. Lorsque le temps le permet, les tabourets sont placés dans la rue, je ne dirai pas sur le trottoir : les cafés turcs ont ainsi leur terrasse comme nos cafés des boulevards. Pendant qu'un client se fait raser la tête à l'intérieur, les autres attendent patiemment leur tour dehors en fumant le *narghilé.*

Tout le monde sait que le narghilé se compose d'une carafe remplie d'eau, dans laquelle plonge une tige creuse, surmontée d'un fourneau de pipe; à la tige est relié un long tuyau de caoutchouc par où s'échappe la fumée. La préparation du narghilé emploie à elle seule un garçon supplémentaire: les riches turcs ont même un domestique spécial pour préparer leurs narghilés et leurs chiboucks. Fumer un narghilé nécessite une foule de préliminaires et une longue habitude.

Bien qu'en connaissant parfaitement l'usage, nous ne pouvons guère nous offrir cette fantaisie en France. Il faut, pour cette pipe, un tabac particulier, le *tombaki*, et son nettoyage est fort minutieux et difficile. Le *tombaki* nécessite aussi une longue préparation; il est formé de feuilles de tabac fortement pressées, en forme de galette, que l'on coupe suivant ses besoins. Avant d'être fumé, comme il est très-fort et contient énormément de nicotine, il doit être lavé à grande eau et pressé dans un linge. On l'allume au moyen d'un charbon de bois.

Le narghilé, quand on n'y est pas encore habitué, fatigue énormément la poitrine et cause de violentes quintes de toux; il se fume en effet, par aspiration des poumons et l'on garde presque toute la fumée.

Le *chibouck* a été un peu délaissé depuis que

l'usage de la cigarette est devenu presque général en Orient.

Un grand nombre de cafés turcs sont situés sur le Bosphore dans des sites admirables, ou dans les environs de Constantinople, perdus sous les ombrages.

Que de fois n'y suis-je pas resté pendant de longues heures, m'oubliant dans de vagues rêveries, écoutant l'eau chanter dans la carafe des narghilés, et isolé au milieu de vieux Turcs immobiles, qui promenaient au loin leur tranquille regard, et portaient à leurs lèvres d'un geste majestueux et lent le flexible tuyau annelé de fils de cuivre.

XI

BOUTIQUES ET BAZARS DE STAMBOUL.

Les curiosités orientales. — Les contrefaçons. — Dans le bazar et le Bézestein. — Conseils aux acheteurs. — Les marchands turcs. — Les courtiers. — Les marchands juifs et arméniens. — Les boutiques. — Autour du bazar. — Les Khans. — Les bains turcs et le *Hammam*.

Un assez long séjour en Algérie m'avait déjà initié aux marchandises et aux produits orientaux, qui, dans certaines boutiques des galeries de la rue de Rivoli et des boulevards, éblouissent les passants. Ces objets sont cotés à Paris à des prix fabuleux, et l'acheteur naïf serait indigné si on lui disait qu'ils proviennent de certaines fabriques de curiosités orientales, perdues dans un coin de Montmartre ou des Batignolles. D'un autre côté les magasins du *Louvre* et du *Bon-Marché* vendent à des prix relativement peu élevés, des tapis d'Orient, de Smyrne et de Perse.

L'amateur, qui veut se meubler un fumoir ou un boudoir oriental, est complétement dérouté. Ce mot: *Bazar de Constantinople*, lui fait ouvrir de grands

yeux : il se figure un amoncellement d'étoffes rares et précieuses, un fouillis d'armes et de kandjhars, au manche incrusté de pierreries, des lames de Damas, où sont gravés en or et en argent des versets du Koran, et ces mille riens qui constituent les curiosités orientales. Tout cela, selon lui, doit lui être vendu pour rien : il ferait au besoin un voyage à Constantinople pour en rapporter des caisses entières.

Hélas! je sais ce que coûte un salon oriental, d'où la *camelotte* est proscrite. Certes, rien ne vaut ces larges divans, couverts d'étoffes aux couleurs vives et semés de coussins, où s'entremêlent en broderies d'or des lettres arabes ; ces tapis de prière, qui cachent la nudité des murs ; ces petites tables incrustées de nacre, ces étagères en bois doré, sur lesquelles le narghilé enroule son tuyau autour de la carafe de cristal ; ces lampes de mosquée, en cuivre ouvragé, qui, par leurs trous multiples, tigrent le plafond d'un pailletis de lumière, et enfin ces armes, dont les crosses et les poignées d'argent reluisent dans une demi-obscurité. Mais que de recherches longues et patientes, que de visites inutiles au bazar de Stamboul ne faut-il pas, pour réunir pièce par pièce ces objets qui sont contrefaits ou fabriqués en Europe, à raison de 90 pour 100 ! Que de diplomatie ne doit-on pas dé-

ployer pour se les faire montrer seulement par le marchand ! Que de fois ne revient-on pas chez lui pour se les faire céder à un prix raisonnable !

Depuis que j'ai vu à Smyrne, à Brousse, et dans d'autres villes, des fabriques anglaises tisser à la mécanique ces étoffes et ces fameux tapis, je me suis senti toujours en méfiance contre tous les produits de l'art oriental.

Le lecteur ainsi bien prévenu, j'entre avec lui dans le bazar de Stamboul.

Figurez-vous tous les passages de Paris, réunis et formant comme une sorte de ville couverte ; non ces passages, magnifiquement dallés et dont les coupoles vitrées laissent passer la lumière à flots, mais des ruelles étroites, sales, où le pied porte à faux à chaque instant sur les pavés boueux et disjoints, des boyaux où tombe à travers les carreaux poussiéreux de petits dômes un jour louche et terne: bordez ces ruelles de renfoncements sombres, où un marchand est accroupi au milieu d'objets de toute sorte que vous distinguez à peine, jetez-y une foule d'individus aux costumes disparates, des Turcs au turban sale, des Juifs, le chef couvert d'un fez crasseux, cachant sous une jaquette usée leur absence de chemise, des femmes turques, enveloppées dans leur féredjé et passant comme des fantômes, des portefaix chargés comme des mulets et

qui vous heurtent à chaque pas, et vous aurez une idée de ce fameux bazar.

Encore plein des descriptions lumineuses de ce grand charmeur, Théophile Gautier, j'y entrai tout ému, et fus vite désappointé. Un de mes amis, Pérote qui parle admirablement le turc, avait insisté pour m'y accompagner et me mettre en garde contre les séductions et les Juifs qui ne manquent pas de harceler l'étranger, qu'ils voient pour la première fois dans le bazar. La cohorte des fils d'Israël, de garde àl 'entrée, selon son habitude, se précipita sur moi pour m'entraîner l'un chez tel marchand, l'autre à telle boutique, mais quelques mots de mon compagnon calmèrent leur ardeur, et je pus continuer tranquillement ma visite.

Au milieu du bazar, sous une vaste rotonde, à laquelle aboutissent les principales rues, se trouve le *Bézestein*, bazar particulier, où sont principalement les boutiques des marchands musulmans. C'est là qu'on trouve les armes, les bijoux, les colliers, les tables de nacre, les lampes de mosquée, etc. Le Bézestein est fermé le vendredi, et n'est ouvert les autres jours que jusqu'à trois heures. Les étalages sont placés sur une estrade,où le marchand est accroupi. Depuis plusieurs années, je crois, les Juifs ont obtenu le privilège d'y avoir des succursales de leurs boutiques situées dans les autres rues du bazar.

C'est au Bézestein que le voyageur, désireux de rapporter un souvenir curieux de Constantinople, doit venir de préférence. S'il est accompagné de quelqu'un connaissant bien les marchands turcs, leurs usages et leur langue, je lui conseillerais de s'adresser à ceux-ci plutôt qu'aux marchands juifs, trop habitués à *mettre dedans*, comme on dit, les acheteurs.

Au contraire des marchands juifs et arméniens, qui, dès votre entrée dans le bazar, viennent vous assaillir de leurs offres, le marchand turc dédaigne les sollicitations. Il reste tranquillement assis dans sa boutique, ne regardant même pas l'acheteur arrêté devant son étalage, lui répondant à peine s'il lui demande le prix d'un objet. Mais gardez-vous bien de paraître désirer quelque chose, il vous le cotera immédiatement à un prix formidable, un prix *à la turque*, comme disent les Juifs, et huit jours après, en vous revoyant devant sa boutique, il se rappellera que vous lui avez déjà marchandé tel objet.

J'employais avec eux le moyen suivant qui m'a souvent réussi : je passais indifférent, jetant sur l'étalage un regard distrait, et si un bibelot me faisait envie, je l'examinais à la dérobée et envoyais un de mes amis en donner tel prix. Le marchand se hâtait de décupler la somme offerte : je revenais

offrir la moitié du prix fait par mon ami, le Turc baissait le sien et finalement, je renvoyais un autre ami qui l'obtenait avec un rabais variant de 120 à 150 pour 100.

Le prix fixe est inconnu à Constantinople; le marchand, qui souvent a besoin d'argent, vous vendra s'il le faut sa marchandise à perte, comme il vous la surfera, si sa caisse est pleine. Les moments favorables pour acheter aux petits marchands sont surtout la veille des fêtes. Le Ramazan et le Courban-Beïram contribuent beaucoup à faire baisser les prix.

Si vous allez seul au bazar, gardez-vous bien des guides juifs ou autres, qui vous offriront leurs services; moyennant de forts bénéfices, ils servent de courtiers aux marchands. Gardez-vous encore plus des officieux, qui, vous voyant marchander un objet, viennent vous donner des conseils, offrent pour vous tel prix, exhortent le marchand et lui donnent tort au besoin. Ces courtiers et ces officieux fourmillent dans le bazar.

Les marchands juifs et arméniens agissent de toute autre façon que les Turcs. Ils ne vous invitent plus, il est vrai, à dîner dans leur maison de campagne de Kadi-Keuï, comme il y a quarante ans, mais ils n'en sont pas moins d'une politesse obséquieuse, et vous prient volontiers de prendre le café dans

leur arrière-boutique, même si vous n'avez rien acheté chez eux. Ils sentent en vous une proie sûre, qui tôt ou tard ne leur échappera pas. Ceux-là n'ont guère besoin de courtiers; ils sont la plupart du temps deux ou trois associés, qui vont à tour de rôle à la chasse des étrangers dans le bazar et les rues avoisinantes. C'est de la boutique de ces marchands que sortent les fausses armes, les faux cuivres anciens, les étoffes provenant de fabrique européenne, etc... Quelquefois cependant à force de fouiller dans leurs boutiques étroites on arrive à mettre la main sur une rareté, mais ces trouvailles ne se renouvellent pas souvent.

Le grand bonheur des marchands du bazar est de vous voir faire chez eux un *bazarlik* (marché), c'est-à-dire acheter tout un lot d'objets. Pour vous exciter à faire ce *bazarlik* ils diminueront au besoin et très-sensiblement leurs prix.

J'agissais ordinairement avec eux comme il suit: après deux ou trois visites dans leur arrière-boutique, sans rien leur acheter, je finissais toujours par apercevoir trois ou quatre bibelots qui me plaisaient. Chaque fois que je revenais au bazar, ils venaient me supplier de retourner chez eux; je me faisais longtemps tirer l'oreille, puis enfin j'acceptais le café qu'ils m'offraient. Le café pris, la cigarette fumée, je mettais machinalement sur la table

les objets remarqués et j'en donnais approximativement la moitié de leur valeur : le marchand se récriait, me disait que ses prix étaient faits *à la franque,* non *à la turque,* et je partais gravement. Après une dizaine de pas dans la rue, je le voyais courir après moi et m'offrir de nouveau une tasse de café. Je commençais par refuser, puis je cédais : dans sa boutique il diminuait son prix, je maintenais le mien, et il me laissait repartir, pour recourir encore après moi au détour de la rue. Enfin, après m'avoir laissé partir et avoir couru souvent quatre à cinq fois à mes trousses, ii me donnait mon *bazarlik* pour un prix très-raisonnable.

Malheureusement je ne faisais pas à chaque visite au bazar d'aussi bonnes affaires. On se laisse toujours tenter par quelque chose, surtout dans le Bézestein. Que l'Européen qui a visité le bazar et à qui cela n'est pas arrivé me jette la première pierre ! Ensuite, l'achat d'un objet vous conduit fatalement à l'achat d'un autre ; un casque circassien m'a fait acheter l'armure complète ; un bonnet albanais brodé d'or m'a donné l'idée de me procurer le costume entier.

Le bazar est le grand piége tendu dans Stamboul aux étrangers ; on y laisse toujours quelques plumes.

Parmi les objets les plus intéressants et dont la

contrefaçon est difficile, je citerai les tapis de prière, faits de morceaux d'étoffes de différentes couleurs, découpés et cousus de façon à former des fleurs ; de petites tables turques, semblables à des tabourets, en bois incrusté de nacre; des porte-prières en forme d'X, des miroirs à main et des coffrets en nacre, des étagères anciennes en bois doré, des berceaux d'enfant très-recherchés, etc., etc.

Les armes anciennes et modernes, les kandjhars, les yatagans, les fusils et les pistolets, les armures ne manquent pas non plus, mais tout cela est contrefait et commun ; à peine par-ci, par-là, trouve-t-on une arme qui ne dépare pas une panoplie.

Très-peu connaisseur en pierreries, j'ai peu visité les boutiques des joailliers, et malgré leur réputation, je n'en parlerai pas.

Le bazar des étoffes et des habillements m'a beaucoup intéressé ; c'est là qu'à côté des draps anglais et des indiennes de Mulhouse, vous voyez étinceler les vestes brodées d'or et d'argent de l'Albanais et du Grec ; les pelisses fourrées des vieux Turcs s'étalent pêle-mêle avec les féredjés et les nouveaux dolmans bleus des officiers de cavalerie. C'est une étude très-intéressante à faire que celle de tous ces costumes turcs, grecs, albanais, monténégrins, bulgares et circassiens. L'Albanais

et le Grec surtout sont magnifiques, avec leurs vestes brodées d'or et aux manches pendantes, les fustanelles blanches et bien empesées, et les guêtres ou les jambières également dorées.

Je suis passé vite dans le bazar des drogues *(masri tcharché)*, très-vanté pourtant par certains voyageurs, sans doute parce que c'est là que se vendent le *henné*, pour jaunir les ongles et le creux de la main des dames turques, le *kôhl* pour agrandir les yeux, l'opium et le *hachich*, qui vous donnent des visions célestes ou un violent mal de tête. Ces boutiques de droguistes, avec leurs sacs de poudre et toutes leurs préparations plus ou moins inconnues, m'ont laissé très-froid.

J'aimais mieux fouiller les petites boutiques des alentours, pleines de ferrailles et de choses innommables, où souvent on trouve des médailles, qui feraient la joie d'un numismate, et parfois bien rarement, hélas! certaines antiquités qui sentent leur origine byzantine.

Autour des bazars, sont installés les *khans* ou caravansérails, dans lesquels descendent les caravanes venues de Perse, avec des chargements de tapis et d'étoffes précieuses. Les salles de ces khans sont transformées en vastes magasins, qui méritent une visite, lorsque l'on revient du bazar. Les khans ne sont pas précisément des auberges;

on n'y donne que la chambre nue : le locataire doit se munir de son lit ou de sa natte et aller chercher ailleurs sa nourriture.

Les rues qui du bazar descendent à la Corne d'Or sont bordées de boutiques, et pleines, surtout dans les environs de la mosquée d'Yéni-Djami, de marchands ambulants, d'écrivains publics et de boutiques en plein air.

Dans ces rues se trouvent principalement les fabricants de chibouques, dont les énormes bouts d'ambre sont soigneusement enfermés dans une petite vitrine ; les marchands de tasses à café, de fourneaux de chibouque en terre rouge, couverte d'arabesques d'or ; les chaudronniers et les marchands juifs qui n'ont pu trouver place dans le bazar.

Je décrirais bien les bains de Stamboul, mais si le lecteur veut aller rue Neuve-des-Mathurins, à Paris, il trouvera dans un établissement, le *Hammam*, outre des bains turcs, la propreté et le confortable qu'on ne trouve pas à Constantinople.

XII

ZAPTIÉS, VOLEURS ET BRIGANDS.

La gendarmerie turque et la police. — Exactions des agents de police de Constantinople. — Un journaliste anglais arrêté comme espion à Andrinople. — Les Grecs. — Le brigandage en Thessalie. — M. Sutter. — Une évasion de forçats à Mersine. — A Smyrne. — Une vengeance de brigands en Thessalie.

Le brigandage est un des maux qui, en ce moment même, affligent de la plus incroyable façon la malheureuse Turquie. Les journaux de Constantinople, de Smyrne et de Salonique surtout, sont tous les jours pleins de détails navrants. Et, devant ce débordement de crimes, il faut bien le constater, la police non-seulement se déclare impuissante, mais tracasse encore à plaisir, sous prétexte de les protéger, ceux qu'elle est chargée de défendre.

La gendarmerie turque est organisée militairement comme la nôtre, et se divise en gendarmes ou *zaptiés à cheval* et *zaptiés à pied*. Elle est régie par un ministère spécial, celui de la police ; le ministre de la police a le grade de maréchal ; c'est

S. E. Bahri-Pacha qui occupe actuellement cette fonction.

Les bataillons ou escadrons de zaptiés sont répartis dans les *vilayets* ou gouvernements généraux, selon l'importance de la population. Le vilayet de Constantinople en compte 10,000, et celui de Syrie 12,000. Dans les vilayets de l'Asie-Mineure, des escadrons, appelés *escadrons errants,* parcourent les campagnes pour le maintien de l'ordre.

L'effectif des bataillons est de 960 hommes, celui des escadrons de 144 : on compte 105 bataillons et 116 escadrons, formant un effectif total d'environ 120,000 hommes.

Ce chiffre énorme de 120,000 gendarmes est cependant impuissant pour assurer la sécurité de l'empire. Il est vrai qu'à Constantinople et dans les grandes villes, les zaptiés font aussi l'office de sergents de ville, sous la conduite d'inspecteurs de police.

A Constantinople, des postes sont installés dans chaque quartier; des guérites, où veille jour et nuit un zaptié, sont placées au coin des principales rues ; malheureusement j'ai vu ces guérites souvent vides.

Le costume des zaptiés est le même que celui des autres troupes ; leur solde est un peu plus élevée. On les recrute par voie d'*engagement volontataire ;*

admis dans le corps, s'il ne peut présenter neuf garants de sa probité et de sa bonne conduite.

Outre les patrouilles de zaptiés, qui, toutes les nuits, parcourent les rues des grandes villes, chaque quartier possède un certain nombre de *begtchis*, armés d'un long bâton ferré, qui se promènent dans les rues en faisant résonner le pavé, pour indiquer que tout est tranquille ; ces begtchis doivent en outre veiller aux incendies. Ils remplissent en quelque sorte les fonctions de nos anciens *veilleurs de nuit*.

Le ministère de la police, surtout à Constantinople, a donné à ses agents et aux zaptiés des ordres très-sévères, que ceux-ci prennent trop à la lettre. Tout individu errant la nuit leur est suspect, et souvent d'honnêtes habitants de Péra, rentrant de soirée, sont appréhendés au corps et conduits au poste comme de vulgaires malfaiteurs. Les journaux de Constantinople sont remplis journellement de leurs doléances. Il faut dire aussi que, privés souvent de solde, les zaptiés arrêtent, de préférence aux malfaiteurs, les passants honnêtes, parce que ceux-ci dans la crainte d'un scandale, vite colporté dans ce petit faubourg très-bavard de Péra, donnent un fort batchich pour être relâchés.

Quelques agents font même mieux ; ivres du *raki*, versé par les cabaretiers toujours complai-

sants pour la police, ils s'acharnent après de pauvres diables qu'ils rouent de coups en les conduisant au poste. On criera à l'exagération ; mais j'ai moi-même été témoin de faits semblables ; ils sont écrits en toutes lettres dans les journaux de Constantinople.

A Péra, qui est éclairé au gaz, des agents de police ont arrêté pendant la nuit des passants qui n'avaient pas de lanterne ; d'autres ont été fouillés pour voir s'ils ne portaient pas d'armes, chose bien nécessaire pourtant dans une ville, où la police est si mal faite. Mes amis et moi ne sortions jamais le soir sans un revolver ; l'un de nous-mêmes, qui demeurait à Top-Hané, nous confiait souvent en nous quittant sa montre et son porte-monnaie.

Je lisais dernièrement dans le *Stamboul*, qu'un honnête bourgeois de Péra, qui se récriait parce que les agents le fouillaient dans la rue et lui prenaient son revolver, s'était attiré la réponse suivante : « *Ghiaourlar ilan er zaman boylé yapadjaïs,nitchi ner ghiaour kherses dir.* » (Nous agirons toujours ainsi avec les *giaours*, parceque tous les *giaours* sont des voleurs.)

Un autre, arrêté dans Péra, s'est vu imposer comme *garant* un cabaretier, chez lequel les agents l'ont conduit, et là il a été forcé de leur payer à boire.

Les arrestations arbitraires se comptent par centaines; les réclamations inquiètent peu le ministère, qui n'y voit qu'une preuve du zèle de ses agents.

Un dernier exemple pour finir.

Un Anglais, correspondant d'un journal de Londres, et qui était venu avec moi de Bucarest à Constantinople, avait l'habitude en voyageant d'avoir toujours à la main un crayon et un carnet, sur lequel il prenait ses notes. Nous l'avions même souvent plaisanté sur sa manie, sans nous douter qu'elle allait lui jouer un si mauvais tour.

Un jour donc, mon Anglais se rendait en chemin de fer à Andrinople, son inévitable carnet à la main. A peine arrivé à la porte de la gare, il se met à prendre ses notes comme à l'habitude, sans remarquer que plusieurs zaptiés le surveillaient. Il avait à peine refermé son carnet, qu'il se vit saisi au collet et conduit au poste voisin; ne connaissant ni le turc, ni le grec, ni le français, il ne pût s'expliquer. Après vingt-quatre heures passées dans ce peu agréable séjour, on le reconduisit entre deux zaptiés à Constantinople, où il dût se faire réclamer par son ambassade.

On l'avait pris pour un espion ! et le malheureux en fut, malgré ses réclamations, pour ses frais de voyage de Constantinople à Andrinople, et ses vingt-quatre heures de prison préventive.

Je borne là ces exemples des exactions policières, les autres m'entraîneraient trop loin.

Les écumeurs nocturnes de Péra et de Galata se recrutent principalement parmi les Grecs, les Bulgares et les Maltais. Les Grecs surtout se distinguent par leur amour du vol et du brigandage. Grec (la langue francaise a consacré ce mot) est bien synonyme de filou.

Nous avons en France l'habitude d'être tellement exploités et de chérir les exploiteurs, que je ne m'étonne plus de l'amour que nous portons, même dans les sphères gouvernementales, à cette nation, qui veut étendre ses frontières, sans doute pour donner à ses brigands un plus vaste champ d'opérations.

En attendant le jour heureux, où leurs revendications seront écoutées, les Grecs, Hellènes ou Ottomans, s'exercent dans la capitale et les grandes villes de l'empire ottoman.

Des pages entières ne suffiraient pas pour donner un résumé de leurs exploits.

L'un vole la montre et la chaîne d'un médecin qu'il est venu consulter, un autre le porte-cigarettes en argent de son avocat ! un troisième les bijoux d'une fille publique. Ce ne sont là que de petits exploits. Je ne parle pas des boutiques pillées et des passants dévalisés ; ces faits se passent toutes les nuits.

Des Grecs ont même déterré des cadavres pour leur voler leurs vêtements : ceci s'est passé à Rodosto.

L'insouciance de l'autorité semble encourager les voleurs. A San Stefano, village important et commercial des environs de Constantinople, plusieurs négociants s'étant plaints à l'officier de zaptiés, celui-ci leur répondit qu'il ne pouvait absolument rien faire, parce qu'il n'y avait que deux hommes chargés de la police du village.

A Andrinople, on a remarqué rôdant dans les rues des individus relativement bien mis, lesquels stationnaient pendant quelques minutes devant toutes les fenêtres ouvertes des étages inférieurs.

La police avertie a fait une enquête et a constaté l'introduction, dans plusieurs maisons, de matières explosibles et de linges imbibés de pétrole.

Ces incendiaires étaient des brigands projetant de mettre le feu, pour piller plus à leur aise les habitations, ou enlever quelque riche israélite grassement rançonnable.

Les soldats errants se joignent souvent aux voleurs nocturnes pour dévaliser les passants.

Des sous-officiers, ivres il est vrai, ont même poussé l'audace jusqu'à arrêter un soir, au Taxim, la voiture de l'ambassadeur d'Allemagne, M. le

comte de Hatzfeldt, qui s'en est tiré à grand'peine avec l'aide de son *cawas* et de son cocher.

Cependant Constantinople et ses environs sont des asiles sûrs, à côté de la Thessalie et de la frontière grecque. A Salonique et à Volo, les exploits légendaires des bandits de la campagne romaine et du royaume de Naples sont dépassés. Les protégés de Monte-Christo ne sont que des enfants à côté des brigands thessaliens. Les romanciers de l'école de Ponson du Terrail feraient bien d'y aller séjourner quelque temps ; ils en rapporteraient de volumineux romans, dont les héros auraient bientôt éclipsé Rocambole ; on frémirait dans les loges de portières et dans les arrière-boutiques.

On n'a pas oublié l'aventure de ce M. Sutter, racontée tout au long dans la plupart des journaux anglais du mois de mai dernier. Les brigands des environs de Salonique ne l'ont rendu à sa famille que moyennant une rançon de cinquante mille livres turques, plus d'un million !

Le *Standard* a raconté longuement la captivité du malheureux Anglais. Les brigands qui l'avaient capturé étaient des Grecs ottomans, des Hellènes et des Albanais chrétiens. J'emprunte au journal anglais quelques détails sur la captivité de son compatriote :

« M. Sutter et les brigands couchaient par terre

« sur des feuilles. Lorsqu'il a été délivré, il était « couvert de plaies et de vermine.

« Presque toutes les journées se passaient à « danser, à boire et à chanter, sauf les occasions « où les bandits faisaient des expéditions d'appro- « visionnements.

« Une partie du temps ils jouaient aux cartes et « racontaient leurs exploits de vol et de meurtre. « Leur langage était ordinairement très-grossier et « émaillé de jurons; mais ils étaient superstitieux « et très-stricts dans leurs pratiques religieuses. « Pendant tout le carême, ils ont fait jeûne; et ils « ont célébré le jour de Pâques avec beaucoup de « solennité, s'embrassant entre eux et embrassant « aussi leur captif. Ils faisaient toujours le signe « de la croix avant et après leurs repas. »

. . . .

« Durant la captivité de M. Sutter, les brigands « avaient toujours des sentinelles postées dans des « positions avantageuses. Elles portaient des ca- « potes pour cacher leurs armes. Tous les bri- « gands étaient de bons tireurs et bien armés, « quelques-uns de martinis, modèle turc, d'autres « de chassepots avec la marque « *Messageries* « *Impériales* ».

« Les brigands n'éprouvaient aucune difficulté « à se procurer des munitions. Ce qui les préoccu-

« pait était la crainte d'être empoisonnés. Les « paysans qui apportaient des vivres étaient obli- « gés d'en goûter.

« Les brigands étaient bien au courant de tout « ce qui se passait à Salonique et dans toute la « Macédoine. Ils recevaient régulièrement les jour- « naux grecs, et ils prenaient un vif intérêt aux « négociations relatives à la rectification de la fron- « tière hellénique. »

On voit que les brigands grecs s'intéressent vivement à la question turco-hellénique. Le roi Georges aura en eux de fidèles alliés, sur lesquels il peut compter.

A Janina, au moins de juin dernier, de véritables combats ont été livrés par les brigands aux zaptiés. Une bande de brigands dans ce pays béni compte quelquefois jusqu'à deux cents hommes, la plupart Grecs et Albanais chrétiens. Les noms des chefs sont connus; les plus fameux de ces Mandrins modernes sont les frères Davelis, Grecs d'origine. Ils exigent des prisonniers des rançons variant de dix à vingt mille livres turques (la livre turque est de 23 fr.) ! On ne peut à Janina s'éloigner de plus d'un kilomètre de la ville.

Et cependant, tous les jours sous cette rubrique : *Le Brigandage*, les journaux turcs ne se lassent pas d'annoncer que les zaptiés ont mis les brigands en

déroute, et leur ont tué une vingtaine d'hommes. Mais s'ils savent si bien tuer les brigands, ils les gardent bien mal, quand ils tombent vivants entre leurs mains.

J'ai assisté, à bord d'un bateau russe de la compagnie d'Odessa qui me transportait de Smyrne à Beyrouth, à l'évasion suivante, dont nous avons bien ri, le capitaine et moi.

Ce bateau allait en quinze jours de Constantinople à Alexandrie, faisant escale aux Dardanelles, à Smyrne, à Chio, à Mersine, à Alexandrette, à Latakié, à Tripoli d'Asie, à Beyrouth, à Jaffa, et enfin à Port-Saïd. Il était chargé de soldats turcs, qu'il débarquait au fur et à mesure dans chacun de ces ports, où il prenait aussi des marchandises et des passagers.

Le soir de notre escale à Mersine, dont le navire était éloigné d'un kilomètre environ, au moment où nous allions lever l'ancre, nous vîmes accoster une barque, chargée d'un officier de police, de cinq zaptiés et de neuf forçats grecs et bulgares enchaînés, à destination de Tripoli d'Asie.

Après avoir pris connaissance de la feuille de route de cet intéressant chargement, le capitaine déclara à l'agent qu'il l'acceptait volontiers, mais que les règlements de sa compagnie lui défendaient de recevoir à son bord, où tout le monde était con-

sidéré comme libre et passager, des hommes enchaînés. L'agent se récria, mais finit par céder, et ordonna aux zaptiés restés dans la barque d'enlever les menottes aux prisonniers. Les gendarmes obéirent, et trois d'entre vinrent se porter le long de l'échelle du bord pour surveiller l'embarquement des forçats.

Il faisait presque nuit; on distinguait à peine des ombres dans la barque; j'étais sur la passerelle, observant curieusement ce qui se passait.

Tout à coup, j'entendis un grand cri et le bruit de corps qui tombaient à l'eau; la barque disparut des flancs du bateau, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, je la vis reparaître vingt mètres plus loin; trois détonations retentirent sur le pont, et elle se perdit dans la nuit.

Voici ce qui s'était passé, et ce que racontèrent le batelier et les deux pauvres diables de zaptiés laissés dans la chaloupe au moment de l'embarquement.

A peine avaient-ils fini d'enlever les chaînes aux prisonniers, que ceux-ci se précipitèrent sur eux et les jetèrent à l'eau. Ils voulurent se raccrocher à l'embarcation, mais les forçats avaient saisi les rames, et, en quelques coups vigoureux, s'étaient éloignés. Leurs camarades avaient tiré au hasard dans l'obscurité et n'avaient probablement pas atteint les fugitifs.

L'agent de police, furieux et désespéré, voulut intimer l'ordre au capitaine de se mettre à leur poursuite, mais celui-ci répondit qu'il était déja en retard d'une heure, et que la poursuite des brigands turcs ne regardait pas le capitaine d'un navire russe. Quant aux foudres du gouverneur de Tripoli, dont le menaçait l'agent, cela lui était parfaitement égal.

Pendant ce temps, les fugitifs se dirigeaient sans doute vers Chypre, où ils étaient sûrs de recevoir une hospitalité toute britannique.

Arrivé à Tripoli, le capitaine fut honoré de la visite du gouverneur qui se contenta de dresser un rapport. Ce rapport dort peut-être encore dans un des coffres de ses bureaux.

A Smyrne et dans les environs, le brigandage est aussi florissant qu'en Thessalie; les essais de répression de cet homme intelligent, Midhat-Pacha, qu'une camarilla de pachas jaloux a réussi à faire passer pour l'inspirateur de l'assassinat d'Aldul-Aziz, n'ont abouti à rien.

Passé dix heures du soir s'aventurer dans les rues de Smyrne est s'exposer à ne pas rentrer chez soi ou à y revenir fort allégé. Des zaptiés manquent tous les jours à l'appel; on pourrait aisément retrouver nombre de ces malheureux dans les eaux du port. Parfois, le paisible Smyrniote est réveillé

par des coups de revolver ; il se garde bien d'ouvrir sa fenêtre pour voir ce qui se passe dans la rue, et se rendort tranquillement : c'est une habitude à prendre.

. . . .

Au moment où je termine ce chapitre, le *Courrier d'Orient*, journal français de Constantinople m'arrive, et je trouve dans ses colonnes l'histoire suivante, que je m'empresse de livrer au lecteur. Elle lui donnera une idée de ce qui se passe en Thessalie, et il verra à quels points d'audace en sont arrivés les bandits et quelle insouciance garde l'autorité lorsqu'elle apprend leurs exploits.

On écrit de Siatista, district d'Anassalitza, province de Monastir :

« J'ai à vous rapporter un nouvel exploit des « bandits qui, ainsi que je vous l'ai annoncé, « tiennent ici le haut du pavé.

« On se rappelle le chef de bande Kara-Mitsos, « brigand moins sauvage que la plupart de ses con- « frères et qui ne rançonnait que les riches. Il y a « dix-sept mois environ, Kara-Mitsos, dont la « bande s'était dispersée pendant l'hiver, se rendit « en Thessalie, et alla demander l'hospitalité à un « berger valaque, nommé Zikos Grodouli, natif, « comme lui, du village de Koustansko, et qui

« passait la mauvaise saison en Thessalie avec ses « troupeaux. Zikos fit d'abord un assez bon accueil « à Kara-Mitsos, qu'il hébergea pendant plusieurs « semaines dans sa hutte ; mais ayant appris que le « bandit avait sur lui une somme de quatre-vingts « livres, il l'assassina un jour traîtreusement « pendant son sommeil et le dépouilla de cet « argent. Les autorités de Larisse eurent connais- « sance du fait ; mais la victime étant un bandit, « elles ne molestèrent pas l'assassin qui revint bientôt « après à Koustansko, village situé à sept heures « au nord de Siatista, et où demeuraient sa femme « et ses enfants.

« Un soir, six bandits parmi lesquels se trouvait « le frère de Zikos, vinrent frapper à la porte de la « maison de ce dernier. Zikos alla ouvrir et, après « avoir installé la petite bande dans sa meilleure « chambre, il reçut du chef qui se nommait Atha- « nassios Brouphos, l'ordre de leur servir du mastic. « En buvant, Brouphos demanda s'il y avait des « soldats à Koustansko, et sur la réponse négative « de Zikos, il fit observer qu'il en était content, car « lui et ses palicares, qui étaient venus pour assister « à la noce de la fille du *papas* Eftymios (le curé du « village), pourraient se divertir à leur aise. Après « avoir fini la bouteille de mastic, Brouphos et sa « bande, accompagnés de Zikos, se rendirent en

« effet à la maison du prêtre Eftymios où avait lieu
« en ce moment le repas de famille que les parents
« de la mariée ont l'habitude de donner la veille
« du mariage. L'arrivée des palicares armés causa
« naturellement une certaine surprise, mais les
« villageois durent faire bonne mine aux *antartès*
« qui prirent largement part au festin et accom-
« pagnèrent ensuite les convives, précédés d'une
« musique rustique, au Messochori (place du
« village) où les danses ne tardèrent pas à com-
« mencer.

« Après la première ronde, Brouphos appela
« Zikos et lui demanda si ce n'était pas lui qui
« avait tué le chef de bande Kara-Mitsos. L'inculpé
« nia d'abord, mais le bandit lui ayant fait observer
« que ses dénégations étaient inutiles, attendu que
« le fait était notoire, il fit des aveux complets en
« ajoutant qu'il avait tué Kara-Mitsos pour s'em-
« parer des quatre-vingts livres qu'il avait sur lui.

« A ce dernier aveu, Brouphos se tournant
« vers son premier lieutenant, lui cria: « Eh bien !
« Qu'attends-tu encore, n'en a-t-il pas dit assez ? »
« Immédiatement le palicare saisit son revolver et
« fit feu sur Zikos qu'il atteignit mortellement. Au
« même instant Brouphos tirant son yatagan, se rua
« sur la victime et la coupa littéralement en mor-
« ceaux.

« Les assistants, surtout les femmes, frappés « d'effroi, poussaient des cris perçants; mais le « chef les rassura en disant qu'ils n'avaient rien à « craindre et qu'il n'était venu que pour punir un « traître. Puis il ordonna à la musique de jouer et « il dansa avec ses camarades une espèce de ronde « infernale autour du cadavre mutilé de la « victime.

« Cette exécution sommaire a produit un vif « émoi dans tout notre district. Zikos Grodouli « laisse une femme et quatre enfants, dont deux « filles et deux garçons. On croit généralement « que c'est le frère de Kara-Mitsos qui exerçait à « Constantinople le métier de maçon et qui était re- « venu depuis quelque temps dans son pays avec « l'intention de venger la mort de son frère, qui a « contribué à la découverte et au supplice de « l'assassin. »

XIII

LE SULTAN.

Mourad V — Sa folie. — Abdul-Hamid II khan (1). — Son portrait. — Son fanatisme. — Aristarki-bey. — Yildiz-Kiosk. — Les enfants du sultan. — Le sultan à la mosquée le vendredi. — Les familiers d'Abdul-Hamid. — Sa table. — Les lutteurs du sultan au Café-Concert de Péra. — La liste civile.

Abdul-Aziz laissait quatre fils, dont l'aîné avait environ vingt-deux ans à la mort de son père et deux filles. Mais on sait qu'en Turquie, la succession au trône n'est pas réglée par ordre de primogéniture. C'est le membre le plus âgé de la dynastie qui hérite du trône : c'est ainsi qu'en 1861, Abdul-Aziz avait succédé à son frère Abdul-Medjid, qui avait quatorze enfants. Abdul-Aziz ayant été détrôné, l'empire revenait donc au fils aîné d'Aldul-

(1) Ce titre de *khan* est un mot d'origine tartare qui s'ajoute ordinairement au nom du sultan et signifie « haut et puissant seigneur ».

Le titre de *padichâh* qu'on donne aussi aux empereurs ottomans vient des deux mots persans *pad (grand)* et *châh (roi)*.

Sultan correspond au mot « prince ».

Medjid, Mourad, plus âgé que le fils d'Abdul-Aziz, et pour qui du reste la révolution avait été faite.

Mourad V, sur qui la jeune Turquie fondait tant d'espoir, est un assez beau garçon, aux traits mous et efféminés ; le visage est gras et presque imberbe ; une légère moustache estompe à peine les lèvres ; l'œil est vague et cerné ; le menton est fuyant, comme chez les filles de Géorgie, dont était sa mère.

Sans force de caractère, et devant tout à Midhat, il n'aurait été dans les mains du pacha, qu'un instrument que celui-ci aurait pu manier à son aise. Avec les idées réformatrices bien connues de Midhat, cette espèce de tutelle n'aurait pu que profiter à la Turquie. Malheureusement le ministre de Mourad comptait sans la maladie du malheureux sultan. On a dit que Mourad était épuisé par des excès de harem; le harem des sultans a bon dos : c'est presque à lui que, depuis le fils de Soliman, Sélim II l'Ivrogne, qui avait peuplé d'esclaves étrangères son palais de Scutari et qui mourût d'une chûte qu'il fit en buvant une bouteille de vin de Chypre, que les moralistes attribuent la décadence de la Turquie. Les hommes sérieux donnent d'autres causes à la folie de Mourad ; l'émotion causée par des événements précipités et inattendus et par la

mort tragique de son oncle, suffisait pour déranger complétement un cerveau déjà faible.

Mourad, toujours fou, est enfermé aujourd'hui, je crois, dans la palais de Dolma-Bagtché; on en parle bien bas à Constantinople, où l'on n'a que très-peu de détails sur l'existence du sultan détrôné.

Abdul-Hamid remplaça son frère le 31 août 1876.

C'est une chose étrange de voir que le premier empereur constitutionnel des Ottomans est le sultan le plus fanatique, et le plus hostile aux idées modernes, de ceux qui depuis Mahmoud occupent le trône.

Abdul-Hamid a aujourd'hui trente-neuf ans; maigre et pâle avec sa barbe noire et taillée en pointe, l'œil brillant, le geste brusque et saccadé, il représente bien l'illuminé. D'une nature mystique, inquiète et rêveuse, il croit voir des conspirateurs partout. La mort d'Abdul-Aziz se présentant sans cesse à sa pensée, il dort le jour pour ne pas être surpris la nuit par des assassins.

Ses domestiques sont choisis parmi les chrétiens et les étrangers, qu'il préfère aux Turcs, dont il ne se sert que pour les services exigeant la qualité du musulman.

Les pachas et les hauts fonctionnaires, afin

de conserver leur influence, gardent jalousement le sultan et l'entretiennent dans un état de crainte continuelle, en multipliant des conspirations imaginaires, qu'ils organisent eux-mêmes, et à la tête desquelles ils mettent des personnages sacrifiés à l'avance. L'histoire d'Aristarki-bey en est l'exemple.

Ce Grec, frère du grand logothète du patriarche grec, avait parmi ses co-religionnaires la plus détestable réputation ; on l'avait même accusé de la mort d'un de ses frères. Très-ambitieux, et n'ayant pu, malgré toutes ses intrigues, parvenir à aucune fonction dans sa communauté, il imagina le moyen suivant pour sortir du rang infime, où ses vices et sa mauvaise conduite l'avaient placé.

Après avoir longtemps fréquenté les ulémas et les softas, il conçut le projet de se faire musulman. Le sultan ayant entendu parler de ce Grec d'importante famille, qui voulait embrasser l'islamisme, le fit venir à Yildiz, et eut avec lui un long entretien au sortir duquel, Aristarki déclara hautement son apostasie. Dans l'entourage du sultan, on cria au miracle ; on dit que le commandeur des croyants n'avait eu qu'à parler, pour toucher de la grâce un infidèle, et l'on fit si bien qu'Abdul-Hamid très-flatté de son nouveau néophite le nomma bey, le couvrit de présents et lui accorda la place de chef de la municipalité d'Orta-Keuï.

Mais les pachas ne tardèrent pas à être jaloux du nouveau converti, comblé sitôt de tant d'honneurs. L'occasion de s'en débarrasser ne tarda pas à naître.

On découvrit dans une des maisons d'Orta-Keuï un dépôt de poudre et de dynamite, et le propriétaire de l'immeuble, à qui un pacha avait promis sans doute la vie sauve, déclara devant le juge d'instruction que ces matières explosives lui avaient été confiées par Aristarki. De son côté celui-ci, estimant que son abjuration lui avait rapporté fort peu, avait, en plusieurs circonstances, laissé échapper des paroles compromettantes. Celles-ci, habilement mises en relief par ses ennemis, auraient suffi pour le condamner. Le malheureux ne tarda pas à être arrêté, jugé et condamné à mort. Mais le sultan avait, malgré tout, conservé un reste de pitié pour celui qu'il avait converti, et il commua sa peine en celle d'un exil perpétuel en Asie-Mineure.

Sultan, Abdul-Hamid pousse la religion jusqu'au fanatisme et à la superstition ; on le voit à chaque instant s'absorber dans des méditations très-longues et prier avec ferveur. Il croit aux songes et se les fait expliquer par les ulémas et les astrologues, qu'il appelle à tout moment près de lui.

Quoique très-avare, il fait d'assez larges aumônes aux prêtres musulmans ; dernièrement encore il a

payé les dettes de tous les habitants de la Mecque, résidant à Constantinople.

Yildiz-Kiosk (kiosque des étoiles), où le sultan habite, n'est qu'une ancienne dépendance du palais de Dolma-Bagtché, située sur une petite colline au milieu d'un parc grandiose. L'habitation du sultan ne répond pas à son extérieur splendide, au milieu de ces jardins luxuriants, avec de magnifiques échappées sur le Bosphore ; les appartements en sont très simples, et meublés plutôt à l'européenne qu'à l'orientale.

Dans le parc, sont éparpillés une foule de petites habitations et de petits kiosques, où résident les fonctionnaires et les employés de la maison impériale, qui, malgré les économies introduites par le sultan dans les dépenses du sérail (1), sont encore fort nombreux. Les principaux de ces fonctionnaires se nomment *aghas de l'intérieur, (mabeïndji)*, par opposition aux *aghas de l'extérieur*, qui n'habitent pas dans le sérail, et n'y restent que pendant le temps nécessaire à leur service. Les principaux aghas de l'intérieur sont le chef des eunuques noirs

(1) On confond souvent en France *sérail* avec *harem* quoique les deux mots aient une signification tout à fait différente. *Sérail* signifie le palais du sultan, *harem* l'habitation des femmes. Tous les Turcs peuvent avoir un harem ; aucun ne possède de sérail.

(kislar agaci, agha des filles), le trésorier, le chef des pages, le grand chambellan, le premier médecin du palais, etc. ; ceux de l'extérieur sont le chef de la maison militaire du sultan, le grand aumônier, etc.

Dans une visite que j'ai pu faire dans le parc d'Yildiz, par un moyen qu'il m'est impossible d'indiquer ici, j'ai fait une rencontre singulière, dont je garderai toujours le souvenir. En traversant une allée, je vis venir un petit garçon de dix à onze ans, et une petite fille, d'environ huit ans ; les deux enfants étaient accompagnés d'un immense eunuque noir, aux formes athlétiques, qui les suivait respectueusement ; un noir, qui nous précédait, se prosterna par terre à leur passage. C'étaient les enfants du sultan. Je les regardai curieusement : le garçon portait l'uniforme de pacha (1) : sa physionomie pâle et chétive faisait peine à voir ; il ressemblait extraordinairement à son père, et portait comme lui le stigmate d'une race dégénérescente. Sa sœur au contraire avait l'air charmant ; son visage était animé par la course, sa bouche fine et souriante ; elle parlait avec volubilité à son frère, dont le regard restait noyé dans le vague, comme celui de son père.

(1) En Turquie, un grand nombre d'enfants de fonctionnaires ou d'officiers portent l'uniforme de leur père.

En passant devant les enfants, mon compagnon et moi ôtèrent respectueusement nos chapeaux. A la vue de ce salut à l'européenne, auquel elle n'était pas habituée, la petite fille éclata de rire, et battit des mains. Elle adressa ensuite quelques mots à l'eunuque, qui lui expliqua sans doute notre salut, car il lui fit d'abord le salut à la turque, puis ôta grotesquement son fez. Elle se retourna vers nous d'un air étonné, et nous suivit longtemps des yeux en riant toujours. Pendant toute cette scène, son frère était resté sérieux, et marchait gravement devant l'eunuque, sans doute pour s'habituer au rôle de padichâh.

Caché la plupart du temps à Yildiz, dont il vient de renforcer la garde en créant un escadron de Circassiens dévoués, attachés spécialement à sa personne, sultan Abdul-Hamid n'en sort guère que forcément le vendredi, pour aller faire sa prière à la petite mosquée d'Yildiz, située à vingt mètres de la porte du parc.

On sait qu'une loi oblige le sultan à se rendre tous les vendredis, dans une des mosquées de Constantinople, pour y faire sa prière. Les prédécesseurs d'Aldul-Hamid, et Abdul-Aziz principalement, allaient en grande pompe à cheval ou en caïque, tantôt dans une mosquée, tantôt dans une

autre, au grand contentement des prêtres de la mosquée, qui chaque fois recevaient une large rémunération.

Abdul-Hamid au contraire a une peur extrême de se montrer en public ; la mosquée d'Yildiz est la seule qu'il visite, excepté dans les circonstances forcées, comme les grandes fêtes par exemple, où il doit se rendre à Sainte-Sophie, à l'Ahmédieh ou à une autre mosquée de Stamboul. Encore a-t-il soin chaque fois qu'il sort, de se faire entourer d'un cordon de troupes considérable.

Je l'ai vu souvent le vendredi, à la mosquée d'Yildiz.

Des détachements de tous les corps de troupe, en garnison à Constantinople, forment un large carré, depuis la porte du parc jusqu'à l'autre bout de la place de la mosquée. On ne laisse passer personne, et c'est à peine si, à pied, on peut apercevoir le cortège.

Le sultan paraît sur un cheval blanc, au milieu des pachas et des principaux fonctionnaires, à pied, et marchant un par un, sur deux files. Les troupes présentent les armes et poussent un *hurrah,* la musique joue l'air national turc, et le sultan descend au bas des marches de la mosquée, recouvertes d'un riche tapis, et qu'il monte rapidement. A la porte, il se retourne, rend brusquement aux

troupes le salut turc, qui se fait en portant la main droite à la poitrine, puis aux lèvres et au front, et entre dans la mosquée, dont il sort vingt minutes après pour retourner à son palais avec le même cérémonial.

Les femmes des pachas assistent souvent dans leurs voitures à la visite du sultan à la mosquée; c'est là que souvent j'ai pu les voir, dans des landaus magnifiques, revêtues de costumes européens extravagants, à demi cachés, sous le férédié et le yachmack.

Les familiers les plus intimes du sultan Abdul-Hamid et ceux avec lesquels il préfère s'entretenir, sont deux anciens officiers français : l'un, le colonel Dreyssé, ancien capitaine du génie, est son aide de camp et a été déjà attaché à sa personne sous le règne d'Abdul-Aziz; l'autre, M. Vitalis, ancien chef de bataillon, retraité à Constantinople, où il est né, est général de brigade au service de la Turquie.

Malgré son fanatisme et son amour de la solitude, le sultan reçoit souvent à sa table les ambassadeurs, les consuls, et leurs attachés. Le service est fait à l'européenne. Abdul-Hamid mange peu ; il ne boit jamais de vin, et ne permet à son entourage d'en faire usage, que s'il a des ambassadeurs ou de grands personnages européens à sa table : on sert alors du vin rouge pour ces derniers et du vin blanc aux

dignitaires musulmans, le vin rouge, par sa couleur offusquant probablement le sultan et le vin blanc pouvant être pris pour de l'eau.

S'il boit et mange peu, le sultan fume énormément, et permet qu'on fume autour de lui, ce que l'étiquette défendait expressément autrefois ; après ses repas, il se fait apporter des cigarettes et en offre à ses invités.

Très-avare, comme je l'ai déjà dit, il surveille lui-même les dépenses de sa maison, où règne la plus stricte économie : cela nous change d'Abdul-Aziz et pourra donner un peu d'espoir aux porteurs de rente ottomane.

Comme ses prédécesseurs, Abdul-Hamid a la passion des lutteurs; j'espère qu'ils ne lui joueront pas le mauvais tour de lui ouvrir les veines, comme un de leurs collègues a fait à Abdul-Aziz.

Les lutteurs du sultan sont la coqueluche des musulmans de Stamboul, ainsi que le prouve le fait suivant, dont j'ai été témoin dans un des cafés-concerts de Péra.

Jaloux du succès d'un lutteur français, dont les représentations attiraient chaque soir une foule considérable, les lutteurs du sultan lui offrirent le caleçon. Le Français ayant accepté, la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre dans Stamboul, et le soir, une foule de musulmans jeunes et

vieux, en turban et en fez, assiégeaient la porte du café-concert, où se donnaient les représentations du lutteur français, marié à une ravissante femme-canon, qui avait aussi beaucoup de succès. C'est à peine si avec quelques jeunes Pérotes et mes amis, nous pûmes trouver une loge.

Les chanteuses, la femme-canon, la femme-poisson, tout cela laissa les Turcs indifférents ; cela pouvait amuser les giaours ; ils n'étaient venus que pour voir les lutteurs musulmans faire tomber le lutteur franc.

Quand celui-ci, petit, trapu et bien découplé, parût, on aurait entendu une mouche voler dans la salle. Un des lutteurs musulmans entra aussitôt en scène, et un interprète vint lui expliquer les conditions de la lutte. On devait lutter à la française, c'est-à-dire sans crocs-en-jambe et sans s'empoigner au-dessous de la ceinture. Le musulman se récria, et voulut lutter à la turque: la lutte turque permet tout : on se prend où l'on peut et les crocs-en-jambe sont permis.

Le Français ayant refusé, des clameurs furieuses retentirent dans la salle : tous les musulmans étaient debout réclamant leur argent et insultant le lutteur giaour. On parvint à faire évacuer la salle, mais le directeur fût forcé de rendre l'argent au contrôle. Cette nuit-là, on fut très-agité et on dormit mal

dans Stamboul, et, le lendemain, le sultan gratifia sans doute ses courageux lutteurs d'une forte récompense.

La liste civile du sultan se montait en 1876 à 267,551 bourses (la bourse est de 115 francs), soit près de 31 millions de francs, avec lesquels il était censé payer les pensions de la famille impériale, qui comptait à cette époque vingt-deux membres, et les officiers et le personnel de sa maison.

Le chiffre de la liste civile est très-élastique. D'après l'*Économiste français*, Abdul-Aziz, pour l'entretien du palais impérial, dépensait annuellement 41 millions de francs. La construction de ses palais a coûté en quatorze ans 180 millions. Dans ce chiffre, ne sont pas comptés les achats d'esclaves, de chevaux, de tableaux, de curiosités européennes sans valeur et achetées très-cher, de diamants, de bijoux, etc., etc.

La somme que s'est imposée Abdul-Hamid pour son entretien, celui de sa famille et celui d'Yildiz-Kiosk et de ses dépendances ne peut être aujourd'hui très-bien fixée. Le trésor, étant la plupart du temps à sec, le traitement de ses officiers et de ses domestiques est absolument fictif, et ceux-ci doivent s'estimer très-heureux d'être nourris.

Le sultan, étant, comme on l'a vu plus haut, très-avare, ne doit pas être trop prodigue des deniers de l'État. Puisse-t-il donc un jour, toutes les dettes de la Turquie payées, avoir encore assez d'or pour relever l'éclat de sa maison, et bâtir à côté de Dolma-Bagtché et de Tchéragan, un autre palais qui rappellera aux populations futures, le nom du successeur des fastueux Mahmoud et Abdul-Aziz et la splendeur de son règne!

XIV

PACHAS (1) ET FONCTIONNAIRES.

Le sultan gardé par ses pachas. — Histoire d'une concession de mine. — Les batchichs. — Les bureaux des ministères. — L'impôt cadastral. — Les pachas. — Les condamnés du procès d'Yildiz. — L'épouse de Mahmoud-pacha. — Nombre énorme de fonctionnaires. — Les ministres et les administrations.

On comprendra facilement la réserve qui m'est imposée dans ce chapitre. La censure fonctionne en ce moment de la manière la plus active à Constantinople; les journaux locaux n'ont pas même osé interpréter franchement la sentence rendue contre Midhat-Pacha et ses prétendus complices, et le gouvernement ottoman, furieux de voir la façon dont plusieurs journaux français parlaient de ses agissements en Tripolitaine vient de les interdire sur son territoire.

Ce n'est pas pour sauver ce livre des rigueurs

(1) *Pacha* est le plus haut titre de la noblesse turque ; le fils du pacha est *Bey*, et le fils du bey *Efendi*. Le fils de l'efendi rentre dans la catégorie des simples citoyens.

Ces titres se portent après le nom.

de la censure ottomane que je m'abstiens de raconter tout ce qu'un grand nombre savent déjà sur les pachas, mais bien pour ne pas compromettre quelques rares fonctionnaires qui font intelligemment leur devoir, et sont plutôt imbus des doctrines de l'Occident que de celles de l'Orient.

J'ai déjà montré dans le chapitre précédent, comment les pachas arrivés au pouvoir gardaient soigneusement leur maître, et lui persuadaient que sa présence répétée dans Stamboul pouvait, à tout instant, faire éclater une catastrophe. Non contents d'inquiéter ainsi le cerveau maladif du sultan, ils se surveillent encore entre eux, prêts à se réunir pour faire tomber celui qui recevrait du maître des faveurs trop marquées. Aussi, les favoris du sultan se tiennent-ils habilement sur leurs gardes, évitant toute démarche et toute relation qui pourraient, à un moment donné, les faire englober dans une conspiration fomentée par leurs adversaires. Pour se maintenir dans les bonnes grâces du padichâh, ils ne négligeront aucun moyen, combleront de présent les médecins qui ont un pied dans le harem, cajoleront les eunuques, et ramperont au besoin devant les domestiques familiers du sultan. Chose triste à dire, on a vu des Européens, dont je ne veux dénoncer ni le nom ni

la nationalité, mais qui sont bien connus à Péra, employer les mêmes subterfuges et les mêmes moyens que les pachas turcs, que leur éducation et leur habitude de l'esclavage rendent au besoin excusables.

Dans ce malheureux pays, depuis le haut jusqu'en bas, depuis le grand vizir jusqu'au plus humble fonctionnaire, la corruption est à l'ordre du jour. C'est comme une longue échelle sur chaque degré de laquelle un homme tendant la main serait installé. Le ministre, aussi bien que le dernier des douaniers vous demandera, si vous avez affaire à lui, son batchich ; la somme seule différera, voilà tout.

Je vais en donner un exemple, fort commenté dans ces derniers temps, par la société européenne de Péra.

Un ingénieur français, M. X..., avait découvert dans une carrière appartenant à un Russe, son associé, une mine de boracite. Il obtint un firman, qui lui en concédait pour quatre-vingt-dix ans, le monopole d'exploitation dans un rayon de plusieurs lieues, aux environs d'une des grandes villes de l'Asie-Mineure. Les Anglais que cette découverte avait obligé à réduire considérablement le prix du borax, dont jusqu'alors ils avaient été seuls à approvisionner l'Europe, s'empres-

sèrent de faire acheter par des prête-noms italiens, un lot de terrain à côté de la mine de M. X... Après bien des recherches vaines dans la direction du filon exploité par notre ingénieur, ils finirent par le découvrir, et sans plus de vergogne, à en expédier tonnes sur tonnes en Angleterre. M. X... et son associé qui, pour améliorer les environs de leur concession, et en même temps, pour faciliter le transport de leur minerai à la mer, avaient fait depuis trois ans de grands travaux de drainage et de canalisation dans les marais qui constituent la presque totalité de cette région, s'étaient gagnés ainsi l'amitié du gouverneur du vilayet qui, par hasard, était un homme éclairé et toujours aux aguets d'entreprises utiles et sérieuses.

Avec la protection d'un aussi puissant personnage, et se basant sur le firman déjà accordé, M. X... ne douta pas d'arrêter des Anglais dans l'espèce de vol qu'ils commettaient sur sa mine. Mais ceux-ci connaissaient bien les Turcs et leur administration. La commission, nommée, sur la proposition du gouverneur du vilayet, par le Conseil d'État et par le Conseil des mines, avait donné gain de cause à M. X..., mais celui-ci comptait sans un ministre acheté à un prix exorbitant par les Anglais. Les pièces, qui approuvaient les réclamations de l'ingénieur, disparurent tout à

coup des coffres du ministère, où elles étaient enfouies. Après de longs pourparlers, elles furent enfin rendues aux intéressés et l'affaire allait se terminer, lorsque l'ambassade anglaise la prit en main.

Un second firman du sultan devint nécessaire pour sanctionner le premier ; M. X... et le Russe, son associé, à qui les Anglais avaient montré le chemin, résolurent, cette fois, de mettre tout en œuvre pour obtenir de l'autorité une sanction définitive. Ils offrirent de reconstruire à leurs frais le palais de la Sublime-Porte (1); cela leur coûtait la bagatelle de 600,000 francs. La Compagnie anglaise mit immédiatement une surenchère et poussa jusqu'au million. Dans cette lutte à coups de sacs de piastres, la Compagnie française ne se tint pas pour battue. Abdul-Hamid voulait absolument établir une filature de coton dans Stamboul ou dans les environs ; M. X... s'offrit pour en faire les frais. Les Anglais ayant encore surenchéri, il promit de restaurer les principaux monuments de la capitale du vilayet, où se trouvaient les mines. L'affaire en était là, quand j'ai quitté Constantinople. Inutile de dire, qu'à chaque surenchère,

(1) La Sublime-Porte (*Vizir-capoussi* « porte du vizir ») est la démeure du grand-vizir; elle est censée représenter le siège du gouvernement.

les ministres et leurs employés n'étaient pas oubliés par les deux parties.

Je pourrais citer ainsi cent exemples de concessions accordées à ceux qui avaient rempli davantage la poche des ministres.

M... pacha, le futur créateur des quais de Constantinople, malgré les 500,000 francs qu'il a dû donner aux ministres et aux pachas influents, pour les décider à appuyer sa demande de firman, est encore à attendre le règlement définitif d'embarras nouveaux que l'on a fait surgir de tous côtés pour obtenir un nouveau batchich de même force. Il s'agit pourtant d'une œuvre d'utilité publique. Dans cette affaire, on a même fait intervenir les cadines et déclaré que celles-ci exigeaient de superbes bijoux, sous peine de combattre le projet dans l'esprit du sultan.

Le batchich est devenu une sorte d'institution à laquelle les Turcs eux-mêmes se soumettent volontairement ou plutôt passivement, pour leurs moindres différends, pour la moindre faveur. C'est lui qui joue le principal rôle dans la jurisprudence compliquée, fruit de la réforme de Mahmoud, continuée par Abdul-Medjid.

Ministres, magistrats, juges, gendarmes, tous tendent la main aux parties adverses, et celui qui sait mieux leur graisser la patte est sûr de gagner

son procès, ou même de ne pas être arrêté s'il a volé l'autre.

C'est en province surtout, et principalement en Asie-Mineure qu'on en voit les effets les plus désastreux. Les vilayets asiatiques, si riches de toutes les façons, se vident peu à peu; les paysans, voyant qu'il leur est impossible de rien soustraire à l'avidité des gouverneurs et de leurs agents, émigrent on ne sait où, ou se joignent aux bandes de voleurs et d'écumeurs des villes.

Une visite sommaire dans les bureaux des ministères peut donner à l'étranger une idée de l'administration de ce pays béni d'Allah.

L'entrée des ministères est permise à tous ; les mendiants eux-mêmes viennent s'y chauffer l'hiver, et parfois vont soulever la portière du cabinet du ministre, pour lui demander, ainsi qu'à ceux avec qui il est en affaires, quelques paras. On y rencontre des solliciteurs qui viennent là, depuis cinq ou six ans quelquefois, demander une suite à une affaire. Malheureusement la plupart ne possèdent pas la clef d'or nécessaire pour ouvrir les coffres, où dorment dans la poussière leurs pièces et leurs papiers. Comme le ministre et les gros bonnets du ministère, le plus mince employé veut son batchich pour fouiller dans ses paperasses.

La façon dont sont rangés les pièces et les dossiers mérite aussi d'être rapportée. Quand un bureau est trop encombré, on fourre tout pêle-mêle dans un coffre, qui va parfois à Yildiz à la signature, et revient souvent sans avoir été ouvert. *Ce qui doit arriver arrivera!* fait dire Gœthe à Valentin dans son *Faust :* le sultan, ses ministres et ses employés en sont convaincus. Les affaires les plus simples, même celles qui regardent des étrangers fortement appuyés par leur ambassade, traînent quelquefois huit ou dix ans.

Si les affaires des particuliers sont négligées, les affaires de l'État par compensation, ne le sont pas moins.

Voici ce qu'écrivaient les journaux de Constantinople en juin dernier :

« D'après une nouvelle mesure prise par le « gouvernement pour s'assurer la perception de « l'impôt cadastral, aucun permis de voyage « (teskéré), ni délivrance de titres d'achats et « ventes de propriétés, ni permis de réparation, « ne seront accordés aux personnes n'ayant pas sa- « tisfait entièrement à cet impôt.

« Quant aux contribuables qui ne voudront pas « l'acquitter, leurs meubles et immeubles pourront « être saisis et vendus.

« Les trois quarts de l'impôt cadastral sont « encore en souffrance de perception. »

Cela n'est pas fait pour rassurer ceux qui conservent l'espoir de voir la Turquie payer ses dettes. Tous les projets de réforme financière de Musurus-Pacha et des Turcs éclairés, qui veulent tirer leur malheureux pays de l'ornière, se heurteront toujours à l'incurie, à l'insouciance et à la négligence de cette administration, encrassée dans sa paresse. De plus, comment tirer quelque chose des propriétaires de terres ou de ceux qui les exploitent? Il y a longtemps que ces malheureux, à force d'être pressés comme des fruits mûrs par les gouverneurs et leurs agents, ont sué tout ce qu'on pouvait espérer d'eux. Le gouvernement sait bien ce qu'il fait quand, pour les empêcher d'émigrer, il leur refuse le teskéré.

Les contributions indirectes ne rapportent pas plus que l'impôt foncier. Un medjidié donné à un douanier permet de passer en fraude des ballots de marchandises prohibées. Et ceci n'est pas une exagération, je l'ai vu et bien vu : à Constantinople même, il est facile de s'en assurer.

Je serais désolé d'enlever encore une espérance à ceux qui conservent précieusement des obligations ottomanes, mais je me demande comment pourra s'acquitter, avec un pareil système, un gouvernement si endetté, qu'il est obligé de s'adresser à des usuriers, quand il n'a plus de pain à donner à ses troupes.

Les petits fonctionnaires, jusqu'à un certain point, sont excusables : sans les batchichs qu'ils récoltent par ci, par là, ils mourraient certainement de faim. Les grands eux-mêmes leur donnent l'exemple.

Aussi ne saurais-je mieux montrer l'état actuel de la Turquie, qu'en la comparant à une immense charogne, dévorée par les vers qu'elle-même a engendrés, et sur laquelle d'autres parasites étrangers viennent encore s'acharner.

C'est en vain qu'un petit nombre de Turcs intelligents et dévoués à leur pays ont essayé à plusieurs reprises de le sauver ou, tout au moins, de retarder sa ruine. Des projets de réforme politique et économique ont surgi de tous côtés. Lequel a abouti? On a vu ce qu'a duré la Chambre des Députés. On voit encore ce que le gouvernement a fait de Midhat, un des seuls hommes peut-être, qui aurait pu rendre quelques services à la Turquie. Que sont devenus ses hommes d'État et ses généraux qui avaient mérité l'attention de l'Europe? Ceux qui ne sont pas morts, comme Reschid-Pacha, Méhémet-Ali-Pacha, Fuad-Pacha, Ruchdi-Pacha, et Charles Détroit, cet autre Méhémet-Ali-Pacha, qui, sans les rivalités des autres généraux aurait peut-être su défendre

les Balkans, et qui fut mystérieusement assassiné, il y a deux ans, à Yankovan, sont disgrâciés ou exilés.

Sadyk-Pacha (Czaykowski) est retourné en Russie; Khereddin, l'ancien ministre du bey de Tunis, et qu'un de ses secrétaires, le fameux Mustapha, a remplacé si malheureusement, médite solitaire, dans son konak du Bosphore, sur ses splendeurs passées ; Musurus, à Londres, s'épuise sur le projet de réforme financière, et ne peut voir ce qui se passe à Yildiz ; Midhat enfin et Nouri-Pacha, qui avait réformé la marine avec Hobart-Pacha, sont condamnés à mort ! Osman-Pacha (el-Ghazi), le vainqueur de Plewna, reste seul au pouvoir au Séraskiérat.

Parmi les grands fonctionnaires, on cherche en vain ceux qui sortent de l'ordinaire : à peine, sans compter les ambassadeurs, en trouve-t-on trois ou quatre, parmi lesquels il faut citer R...-Pacha, qui a suivi les cours de Saint-Cyr, a su profiter de ce qu'il y avaitappris, et qui, à ses heures perdues, lit Voltaire et Pascal, A... V.... Efendi, vali (gouverneur) d'une des provincesdel'Asie-Mineure, homme très-libéral et très-entendu aux affaires.

Le reste ne compte pas. Plats valets du sultan, gangrénés jusqu'à la moelle, ils ne reculeront devant rien pour être agréables au maître, et leurs

administrés n'ont aucune justice à attendre d'eux. A ceux-là vient se joindre autour du sultan une cour d'aventuriers étrangers, d'ulémas fanatiques, d'astrologues et de lutteurs.

Leurs haines aujourd'hui sont à peu près satisfaites; je dis à peu près, car bien des rugissements de colère ont dû être poussés en voyant la peine de Midhat, de Mahmoud et de Nouri commuée en celle d'un exil perpétuel à Taif, près de la Mecque. Ne pouvant les mettre à mort on a voulu les déshonorer. Les journaux officieux turcs ont écrit que la peine des deux beaux-frères du sultan n'avait été commuée que parce qu'ils s'étaient déclarés coupables du meurtre d'Abd-ul-Aziz : ils n'ont cependant pas impliqué Midhat dans cet aveu. On a frappé ces malheureux dans leurs plus chères affections. Le sultan a fait prononcer leur divorce avec ses deux sœurs, Djémilé sultane, et Fathma sultane, veuve déjà d'Ali-Ghalib-Pacha, fils du grand Rechid-Pacha. Mais l'une de ces princesses a déçu dans leur attente les ennemis de son mari : Djémilé sultane a refusé d'abandonner dans le malheur le père de ses enants et n'a pas consenti au divorce.

C'est un exemple courageux et indépendant que l'épouse de Mahmoud-Pacha donne aux princesses turques, mariées à des pachas, qui ne sont la plu-

part du temps que leur premier esclave, et qui jusque dans le lit conjugal, s'inclinent devant la volonté de celle qui est issue du même sang que leur maître. Ces maris, dont la femme porte culottes, paient souvent bien cher leur élévation et leur parenté impériale, lorsqu'est passé l'éblouissement des fêtes nuptiales, et quand à genoux à la porte de la chambre de l'époux, ils attendent humblement et patiemment ses faveurs et sa bonne volonté.

On pourrait dire de la Turquie ce qu'on dit parfois de la France : sur deux Turcs, on compte un fonctionnaire ou un salarié du gouvernement. En Turquie, plus qu'en France, avec les communautés non musulmanes, qui ont eux aussi leurs fonctionnaires, cet abus se fait encore sentir davantage.

Outre le grand-vizir, Saïd-Pacha, chef de la Sublime-Porte, et le grand *mufti* ou *cheikh-ul-islam* « ancien de l'Islam », Achmet-Essad-Efendi, chargé de l'interprétation de la loi, et dont le *fetva* est nécessaire pour valider les ordonnances du sultan, on ne compte pas moins de douze ministres :

Le *séraskier* ou ministre de la guerre, Ghazi Osman-Pacha ;

Le *mustechâr* (conseiller du grand-vizir), ministre de l'intérieur, Mahmoud Hedim Pacha.

Le ministre de la marine (ancien *capitan-pacha*) ;

Le ministre des affaires étrangères (ancien *reiss-efendi*), Assim-Pacha ;

Le ministre de la justice, créé en 1857 et dont le titulaire est Djevdet-Pacha ;

Le ministre de l'instruction publique, créé en 1857 et qui est actuellement Munif-Pacha ;

Le ministre des finances, créé en 1838 ; ce poste difficile est occupé par Kiamil-Pacha ;

Le ministre du commerce, Raïf-Efendi ;

Le ministre des travaux publics, Hassan Fehmi Efendi ;

Le ministre de la police, Bahri Pacha ;

Le ministre des cultes et des domaines religieux (*vacoufs*) (1), Subhi Pacha ;

(1) On appelle « vacoufs » les biens qui jadis avaient été soustraits au droit de nue-propriété de l'Etat par une donation à une mosquée. Le possesseur ne gardait la terre que comme tenancier, et son fils seul pouvait en hériter ; s'il mourait sans enfants, le bien revenait à la mosquée. En 1875, une loi prononça la sécularisation partielle des vacoufs, moyennant un droit fixe de transmission et un impôt annuel établi sur le fonds.

Les terrains où s'élevaient autrefois des mosquées sont encore considérés comme saints ; on ne peut y bâtir des maisons de plus d'un étage.

Le ministre de la liste civile, Agolb Efendi.

Au Conseil des ministres, assistent encore le président, le vice-président et un membre du Conseil d'État ; trois autres membres des onze conseils spéciaux ; le directeur des contributions indirectes, le directeur des archives et le préfet de Constantinople ; en tout, vingt-trois membres.

Tous ces fonctionnaires touchent, ou plutôt devraient toucher des appointements formidables : le grand-vizir et le cheikh-ul-islam ont chacun un traitement d'environ 300,000 francs par an.

La bureaucratie ottomane compte une foule de fonctionnaires de tout ordre, qui encombrent les bureaux des ministères et des grandes administrations.

Les vilayets des provinces, à la tête desquels est un *vali* ou gouverneur, espèce de vice-roi, sont divisés comme nos départements, en *livâs* (arrondissements), subdivisés eux-mêmes en *cazas* (cantons) et *nahièhs* (communes). Un nombre incalculable de fonctionnaires sont répartis dans toutes ces administrations, tirant chacun de son côté, et se payant sur les administrés des appointements que l'État ne peut leur servir.

Il en est de même pour les tribunaux, qui avec la double organisation judiciaire de la Turquie sont divisés en tribunaux du *cheri*, ou musul-

mans, et en tribunaux, *dits réglementaires*, communs aux musulmans et aux non musulmans.

Avec une pareille organisation, compliquée encore d'une législation embrouillée et de lois interprétées par un chef spirituel (le cheikh-ul-islam), on est en droit de se demander comment un État endetté, sans crédit et sans système financier, pourra se tirer du bourbier où l'ont mis trente ans d'incurie, de dépenses folles et d'emprunts répétés et toujours impayés.

C'est en vain qu'on accumulera pour éblouir l'Europe, qui sait aujourd'hui à quoi s'en tenir, projets de réforme sur projets de réforme ; ce qu'il faudrait réformer avant tout, c'est le gouvernement tout entier et la queue de fonctionnaires pillards et corrompus qu'il traîne après lui.

XV

LES TURCS ET LEURS FEMMES.

Les Turcs. — Leur éducation. — Karagheuz. — A propos des infanticides. — Turcs et Arabes. — Indifférence des Turcs en matière financière et politique. — Les femmes. — Les eunuques. — L'esclavage. — Une vente de femme. — Giaours et femmes musulmanes. — La toilette des femmes. — Sévérité du Cheikh-ul-Islam. — La prostitution. — Le vice des harems.

La corruption des hautes classes ne s'est point encore étendue à tout le peuple turc.

C'est dans les classes les plus pauvres, parmi les hammals et les ben-abacks qu'on trouve le plus d'honnêteté et de sobriété. Acharnés à des travaux souvent ingrats, le peu de profit qu'ils en retirent ne les rebute pas ; soldats, on a vu pendant la dernière guerre ce qu'ils auraient pu faire, s'ils avaient eu à leur tête des officiers intelligents et braves comme eux. Ce sont eux qui donnent le moins de besogne aux tribunaux ; les communautés non musulmanes se chargent de remplir les audiences. Si un reste d'énergie restait au gouver-

nement ottoman, l'étendard vert du Prophète largement déployé, entraînerait derrière le calife des califes, tout ce peuple turc qu'on s'est tant plu à abaisser, et qui courrait sus à l'infidèle, comme en 1792 nos soldats déguenillés et raillés par Brunswick marchaient à l'étranger.

Malheureusement à mesure qu'on s'élève d'un degré dans l'échelle sociale, le vice augmente. La gangrène du gouvernement gagne peu à peu toute la nation et finira par atteindre le peuple tout entier. Elle s'est déjà répandue dans les classes moyennes, qui fournissent cette tourbe de fonctionnaires et d'officiers, honte du gouvernement ottoman. Est-il possible de l'arrêter? J'en doute.

Ce qu'il faudrait réformer avant tout, c'est l'éducation de l'enfant.

Allaité par sa mère, il grandit dans le harem, où il passe presque tout son temps, soigné chez les riches par des servantes dépravées par un long séjour au harem, dans les classes moyennes par sa mère, qui avec ses compagnes, s'inquiète peu de sa présence. Les premières phrases qu'il apprend, sont le plus souvent des obscénités; aussi, à l'âge de cinq à six ans quand son père le conduit au théâtre de Karagheuz (1) toutes les plaisanteries épicées du

(1) Le lecteur sait sans doute qu'on appelle ainsi le personnage qui en Turquie correspond à notre Polichinelle.

polichinelle turc excitent son enthousiasme. J'en ai été frappé en assistant à l'une de ces représentations : les premiers bancs étaient occupés par des enfants au babil enfantin et aux petites manières empreintes d'une vivacité et d'une étourderie charmantes ; on aurait dit de nos bébés aux Guignols des Champs-Élysées. Mais la gaieté des moutards ottomans n'éclatait, des rires et des trépignements de joie ne se faisaient entendre qu'aux passages grossiers et obscènes.

Quand vers sept ou huit ans, l'enfant quitte le harem, *rien de ce qui est humain ne lui est étranger,* selon la parole du poète latin. A l'école, comme on le verra dans la suite de ce livre, l'enfant est circoncis (1), et apprend peut-être un peu à lire, rarement à écrire. Il en sort vers quatorze ou quinze ans pour se marier ; s'il n'a pu conquérir une place dans le gouvernement, on le voit vieillir dans la paresse et dans l'oisiveté, pas-

Dans son théâtre semblable à nos Guignols, Karagheuz joue des scènes licencieuses et grossières, remplies de sous entendus indécents, qui font pâmer les vieux Turcs et jusqu'aux enfants, habitués déjà dans les harems à des scènes pareilles.

(1) L'opération de la circoncision se fait maintenant si rapidement que dernièrement un spécialiste. Elhadz Mehmed Efendi, rapporte un journal de Constantinople, a circoncis *en une heure cent élèves* de l'École des arts et métiers.

sant des journées entières dans le harem et s'y abrutissant peu à peu.

Avant de continuer ce portrait des Turcs modernes, il me faut démentir l'assertion de beaucoup de voyageurs qui ont prétendu que l'infanticide était fort répandu chez les Turcs. Après de sérieuses informations, je puis assurer qu'au contraire, l'infanticide très-commun chez les raïas, les Grecs, les Arméniens, etc., est relativement rare chez les Turcs. Ils sont au contraire très-fiers de leur paternité ; la sévérité à laquelle leurs femmes sont soumises, prouve quelle importance a pour eux la question de filiation, et leur est en même temps une garantie qui leur fait chérir davantage leurs enfants.

Des écrivains favorables aux Turcs et leur excusant tout, ont trouvé un moyen ingénieux de les défendre. Ils prétendent que c'est en essayant de copier les Européens que les Turcs en ont pris tous les défauts ; mais si nos défauts sont grands, nous avons aussi certaines qualités que les Ottomans n'ont pas cherché à imiter.

D'autres font un parallèle entre l'état présent de l'empire ottoman, constitué en Europe seulement depuis quatre cents ans, et l'état où était la France et les autres États européens quatre siècles après

leurs premiers rois. La Turquie, après ce laps de temps écoulé depuis sa constitution, disent-ils, est moins barbare que l'étaient les autres nations. D'accord ; mais n'en est-il pas moins vrai, que depuis les grandes réformes de Mahmoud, l'empire des sultans, au lieu de profiter de la civilisation, dont l'Europe lui montre le chemin, s'en éloigne journellement. Les principautés danubiennes, qui à leur émancipation, n'étaient pas plus avancées que leur ancienne conquérante, ont dû, malgré les défauts inhérents à des États nouveaux, lui donner l'exemple.

Rien n'empêchait les jeunes Turcs de suivre servilement les préceptes du Koran, tout en s'initiant à nos réformes politiques et financières, à nos pro grès dans l'industrie et dans les arts, au lieu de copier seulement nos inutiles, en courant les cafés-concerts de Péra, en s'enivrant dans les cafés, en gaspillant leur argent, et en s'imaginant être très-civilisés parce qu'ils connaissent Paris, Londres ou Vienne, et se moquent de Mahomet.

Quant aux vieux Turcs avec leur fanatisme farouche et leur mépris des giaours, il n'y avait rien à en faire ; on aurait pu les laisser tranquillement dans Stamboul, attirer sur les faubourgs européens d'en face les foudres d'Allah.

Le Turc, malgré les désastres qu'il a essuyés

avec les nations européennes, ses voisines, aurait dû pourtant voir, même à cause de ce voisinage si pernicieux pour son territoire, les avantages qu'il pouvait avoir en se frottant à l'Europe. Le Koran ne le lui défendait pas, et ses anciens sultans en s'alliant à la France, comme Soliman, Sélim et Abdul-Medjid n'y ont pas perdu, au contraire.

L'Arabe qui, farouche et voulant continuer les traditions violentes de Mahomet et de ses successeurs, imposait à la Syrie, à la Palestine, à l'Égypte et aux États barbaresques sa domination brutale, doit lui donner un exemple. Quand il n'a pas été dompté par une poignée de Janissaires osmanlis, il est, malgré ses révoltes et son insoumission continuelles, devenu la proie des Européens, après les avoir terrifiés. L'Espagne s'est vengée sur les Maures, la France sur les Algériens : où en sont Tunis et l'Égypte aujourd'hui ? Je ne voudrais pas cependant mettre en comparaison le Turc et l'Arabe. Braves, ils le sont tous les deux ; mais autant l'Arabe est voleur, menteur, pillard et intolérant, autant le Turc est probe, véridique, juste et complaisant, quoique toujours fanatique, pour les cultes de ses vaincus. Le Turc traite doucement ses esclaves, l'Arabe les frappe et les terrorise ; le Turc est discipliné et sait

mourir dans le rang ; la bataille rangée répugne à l'Arabe ; il se rue au hasard sur l'ennemi ; on ne peut même bien se servir de nos turcos que pour la charge en tirailleurs. Enfin pour terminer ce parallèle entre l'Arabe et le Turc : le premier rampe au besoin, le second est toujour fier.

En matière financière, le Turc a une excuse ; notre système financier, nos tripotages de Bourse lui sont inconnus. Jamais on ne lui fera croire qu'il ne doit pas enfouir son or et ses pierreries dans un coffre, où ils ne lui rapportent rien, mais les faire fructifier en les échangeant contre des actions ou des obligations. Le gouvernement est là du reste, pour lui montrer que la Turquie n'entendra jamais rien au système financier actuel.

Quant à la politique, les véritables Turcs y sont plus indifférents que nos bourgeois, qui croient que la France serait perdue, s'ils n'allaient pas déposer dans l'urne électorale leur bulletin de vote. Le sérail est un lieu sacré, et le sultan, qu'il soit Mourad ou Abdul-Hamid, est toujours pour eux le commandeur des croyants. Peu mêlés aux intrigues des pachas, qui n'ont pas besoin du peuple pour renverser le sultan, ils assistent insouciants aux chutes successives des padichâhs, moins ébranlés peut-être par elles que les Européens, pour cette bonne raison, que les révolutions ne

se font pas comme chez nous dans la rue, mais au palais. Et quand le jeune sultan va triomphant, à la mosquée d'Eyoub, ceindre le sabre d'Othman, ils s'inclinent devant lui, sans remarquer ce nouveau visage, sur le fez duquel rayonnent les diamants de l'aigrette impériale.

J'ai trop parlé des hommes; je quitte le Selamlik, et vais essayer de pénétrer les mystères du harem, où le lecteur comme moi, sera obligé de rester à la porte.

Les femmes sont le grand mystère de l'Orient. Le nombre de romans que les Orientales ont fait éclore depuis depuis deux cents ans, est innombrable; la littérature du dix-huitième siècle en est remplie; on ne voit que sultanes enlevées par de faux mendiants et vengeances terribles du Maître; les eaux du Bosphore ne roulent que des femmes infidèles renfermées dans un sac, et les naïfs cherchent encore aujourd'hui autour des murs du Vieux-Sérail, l'endroit où les sultanes pécheresses étaient jetées dans les flots bleus.

Les sceptiques riaient bien de la grosseur et des mines ridicules des eunuques baroques et cuisant dans leur graisse, mais ces serviteurs amoindris des sultans et des pachas, couchés nonchalam-

ment à la porte du harem, apparaissaient à ceux qui s'attendrissaient sur le sort des odalisques, comme des êtres terribles.

Depuis longtemps déjà les eunuques blancs ont complètement disparu ; il n'y a plus aujourd'hui que des eunuques noirs, qui n'en sont pas moins pour cela d'une arrogance et d'une fatuité extraordinaires. La plupart viennent de Nubie, d'où ils sont expédiés tout fabriqués, à l'âge de sept à huit ans. L'opération qu'ils subissent n'est pas sans danger ; les deux tiers meurent avant d'arriver à destination.

On se figure naïvement en France qu'aujourd'hui, excepté à Cuba, l'esclavage est complétement aboli et sévèrement réprimé ; mais d'où tire rait-on dans les provinces turques et barbaresques les eunuques, les noirs et les femmes ? Quel serait le commerce des caravanes qui après avoir traversé le centre de l'Afrique, remontent le Nil ? On croit que la justice du khédive punit sévèrement les marchands d'esclaves, et que ses soldats et ses vaisseaux poursuivent leurs caravanes avec acharnement. Comment se fait-il alors que l'esclavage, prohibé « nominalement » dans le Soudan, soit consacré par la légalité au Caire et à Constantinople ? Dans cette dernière ville, les marchands d'esclaves, et de Circassiennes surtout, pullulent

autour des mosquées, où ils se tiennent à la disposition des acheteurs.

Les reconnaître et leur parler est difficile, sinon impossible, pour un Européen. Un musulman seul peut entrer en pourparlers avec eux, et se faire conduire à l'endroit où leur « marchandise » est cachée. Les filles musulmanes du reste, d'après la loi religieuse et civile, ne peuvent être vendues qu'à un musulman.

L'histoire suivante racontée par le *Stamboul,* et qui s'est passée au mois de juin dernier, montrera suffisamment et sans qu'il soit besoin d'en dire davantage, le point où en est encore aujourd'hui l'esclavage :

« Omer-Bey, Circassien, propriétaire de plu-
« sieurs maisons dans la capitale, s'était servi d'un
« de ses compatriotes comme courtier pour vendre
« une jeune esclave de quinze ans, belle à ravir, à
« une nommée Ressimi Hanoum, moyennant la
« somme de soixante livres (1380 francs) (1).

« La beauté exceptionnelle de la nouvelle acqui-
« sition attira l'attention d'une marchande d'es-
« claves, mégère habitant rue Ketzé Mahalessi, à
« Scutari, et bien connue sous le nom de Iagdji
« Kizi Aïcha.

(1) Ce n'était relativement pas cher ; une belle Circassienne se vendant 8 ou 10,000 francs.

« Celle-ci demanda à acheter la jeune fille, ce à « quoi il fut consenti, moyennant un large écart « entre le prix de cession et celui d'achat pri- « mitif.

« La somme une fois payée, Aïcha emmena son « emplette dans son « konak », car telle est l'ex- « pression dont on peut se servir pour désigner la « belle et spacieuse habitation que possède la né- « gociante.

« La suite fut que, peu après, Aïcha entrait en « bazarlik avec un de ses clients, grand person- « nage, désireux de prendre la jeune fille comme « odalisque.

« Aussitôt la trafiquante, dans le but de faire « valoir les avantages dont la nature avait gratifié « l'objet de son commerce, faisait faire à la jeune « fille des vêtements à la franque, qui devaient « achever l'enthousiasme de l'acquéreur.

« Le malheur voulut que la jeune fille, allant au « bazar faire quelques emplettes d'articles de toi- « lette, fut reconnue par un indiscret, et signalée « à la police comme une orpheline fille d'émigré, « et non comme Circassienne, laquelle, se trouvant « au service d'Omer-Bey, se laissa persuader par « celui-ci de passer pour esclave, moyennant pro- « messes d'avantages que le Circassien sut faire « admettre.

« La police a aussitôt arrêté le bey trafiquant.
« La future odalisque fut confiée aux soins d'une « honorable famille ; quant à Aïcha, elle trouva « moyen de rester en liberté sous caution.

« L'affaire est venue avant-hier, 16 juin, devant « le tribunal de police de Scutari.

« Omer-Bey et son complice ont été condamnés « à six mois de prison chacun, *pour avoir vendu* « *comme esclave une personne libre.*

« En outre, ils devront rembourser à Ressimé « Hanoum les soixante livres payées à l'origine du « trafic, et Ressimé Hanoum devra restituer à « Aïcha la somme que celle-ci a déboursée.

« La jeune fille restera sous la tutelle de l'auto- « rité jusqu'à son mariage.

« Voilà l'arrêt en toute sa substance.

« Dans le cas où il aurait été question d'une « Circassienne, ou d'une esclave, aucune pénalité « n'aurait été prononcée. »

Les Juifs qui exercent le soir dans la grand' rue de Péra le même métier que nos Alphonses dans la rue du faubourg Montmartre, proposent souvent à l'étranger arrivé depuis peu, de le conduire auprès d'une femme turque. Si, poussé par la curiosité, celui-ci accepte ; le fils d'Israël le remettra entre les mains d'une vieille entremetteuse, qui, avec toutes sortes de précautions l'introduira dans

une chambre obscure, où, sur un divan est couchée une femme habillée à la turque. En sortant, enchanté de sa bonne fortune, il ira la raconter à ses amis, et se fâchera tout rouge quand ceux-ci lui diront que la femme qu'il vient de quitter n'est qu'une vulgaire femme grecque ou arménienne, et que le Juif et la vieille se sont moqués de lui.

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, le giaour qui prétend avoir eu des relations avec une femme turque, s'est laissé duper de la même façon.

La femme turque méprise trop l'Européen infidèle et craint trop de transgresser la loi de Mahomet pour se livrer à un giaour. Le sourire et le geste engageant qu'elles lui adressent parfois ne sont qu'une moquerie ou une perfide provocation, car s'il avait le malheur d'y répondre, le dernier des *ben-abacks* se précipiterait sur lui, et ameuterait la foule. Combien de fois n'ai-je pas été insulté par de vieilles servantes qui trouvaient que je regardais trop longtemps leurs maîtresses.

Celles-ci ne se gênent pas pour attirer les regards des giaours; leur yachmak est fait maintenant en gaze si légère qu'on l'aperçoit à peine sur la figure; les yeux allongés par le khol ressortent noirs et lumineux; le feredjé est laissé à demi-ouvert, afin de laisser voir en dessous la robe à l'européenne, et la bottine a remplacé l'affreuse sandale jaune,

que l'on ne voit plus qu'aux pieds des vieilles.

Emu des progrès que faisait la toilette européenne dans Stamboul, le Cheikh-ul-Islam, en juin dernier, a prié le ministre de la police de publier la communication suivante, qui a paru dans tous les journaux turcs :

« La loi du Chéri faisant un devoir absolu aux « dames musulmanes de se voiler, il a été constaté « cependant qu'elles portaient, dans leurs prome- « nades, tant aux bazars que dans d'autres endroits « publics, des accoutrements incompatibles avec « les usages, la modestie, et la pudeur musulmanes. « Ce fait qui les rend laides aux yeux du monde « honnête et vertueux n'attire sur elles que des « regards de dégoût.

« Cette mise indécente est contraire aux pres- « criptions du Chériat, ainsi qu'aux ordres et aux « désirs de S. M. I. le Sultan, notre souverain « maître, protecteur de la religion et du Chériat, « régénérateur de l'honneur et de la confiance. « Aussi, bien qu'on ne puisse rien dire aux dames « qui désireraient se promener, cependant on se « verrait obligé de sévir contre celles qui appor- « teraient le moindre écart à leur voile, prescrit « par le Chériat et la pudeur musulmane, et qui, « fréquentant certains endroits, donneraient lieu à « la poursuite d'hommes animés d'intentions las-

« cives ; ceux parmi ces derniers, qui se livre-
« raient à de telles recherches galantes, incompa-
« tibles avec le Chériat et les usages, ainsi qu'avec
« la décence, seront également punis. A ces deux
« genres de délinquants, on appliquera les lois
« et règlements, conformément à une communica-
« tion du Cheikh-ul-Islamat, communication mo-
« tivée par un décret de S. M. I. le Sultan.

« En nous soumettant à cet ordre impérial, nous
« déclarons donc que les dames se trouvant dans
« l'accoutrement signalé, ainsi que les hommes, sans
« exception, qui poursuivront des dames dans des
« conditions contraires à la décence, seront punis
« sans hésitation.

« Des ordres en conséquence ont été donnés aux
« agents de police, et la présente notification sera
« portée à la connaissance du public pour qu'il n'y
« ait pas lieu ensuite à hésitations. »

A la suite de cette communication, le ministre nomma des agents spéciaux, lesquels, âgés de plus de trente-cinq ans, reçurent pour instructions de s'abstenir de toute conduite agressive, de n'exercer leurs fonctions qu'avec la plus grande affabilité et de ne jamais donner lieu à aucun scandale.

Cette ordonnance montre à quel point le sultan est désireux d'arrêter le relâchement des anciens usages, qui s'était introduit peu à peu chez les

femmes turques. Ses ordres seront exécutés fidèlement par les femmes de moyenne et de basse condition, mais il n'en sera pas de même dans les hautes classes, où les femmes se sont trop habituées aux modes européennes. On dit même tout bas que certaines princesses, surtout les parentes du chef d'un grand gouvernement musulman, non contentes d'adopter nos modes, veulent encore suivre tous nos usages sans exception. Je ne veux pas m'étendre là-dessus, et aime mieux croire que ce sont des médisances.

On rencontre, même par les temps où son emploi n'est pas nécessaire, la plupart des dames turques avec une ombrelle. Cette ombrelle leur sert à se cacher le visage, si elles sont trop longtemps regardées.

Dans les bateaux à vapeur et dans les wagons de chemin de fer, des banquettes voilées par des rideaux leur sont aussi réservées.

En général, malgré la permission du Koran, les Turcs n'ont qu'une femme ; en avoir plusieurs nécessite une fortune très-considérable, et les grandes fortunes se comptent maintenant en Turquie. Le Turc qui a plusieurs femmes doit mener le même train qu'un homme qui a en France plusieurs maîtresses. Cela coûte aussi cher à Constantinople qu'à Paris.

Si leur état de fortune ne leur permet d'avoir qu'une seule femme, les Turcs ont l'avantage de pouvoir facilement la changer. Le divorce est en Turquie d'une extrême facilité, et les maris ne se gênent pas pour en profiter.

J'ai dit plus haut, en parlant des maisons de Galata, que la prostitution était inconnue chez les femmes turques. Je me suis trop avancé; des agents de police ont arrêté dernièrement dans Stamboul, des femmes musulmanes qui raccolaient les passants; mais ces cas sont excessivement rares, et réprimés immédiatement de la façon la plus rigoureuse.

Les femmes resteront donc encore longtemps, je le répète, le mystère de l'Orient, et l'Européen désireux de faire avec les musulmanes une ample connaissance sera forcé de se borner aux Algériennes, et d'errer à Alger dans les rues qui, de la cathédrale, montent à la Kashah.

Dans les harems nombreux du sultan et des grands personnages, règne un vice ignoble. Les traditions des prêtresses de Lesbos y sont continuées: l'anémie, qui y fait ses ravages, la pâleur et l'affaiblissement graduel des femmes, leurs yeux souvent cernés outre mesure, suffiraient pour éclairer l'étranger à ce sujet. Les *Mademoiselle Giraud* et les *Mademoiselle de Maupin,* sont plus nombreuses en Turquie que chez nous.

J'aurais pu sur le récit que m'ont fait des dames européennes, admises à visiter un harem, m'étendre encore sur ce séjour, où les houris terrestres avant de faire, au paradis de Mahomet, les délices des croyants, s'ennuient mortellement, mais c'est un sujet dont on a tant abusé, que je crois bien faire en finissant ici mon chapitre sur les Turcs et leurs femmes.

XVI

GRECS, ARMÉNIENS, JUIFS ET PERSANS.

Dans le Phanar. — Les patriarches. — Souvenirs sanglants. — Troubles aux élections. — Les Grecs. — Leur aptitude en matière commerciale et financière. — Leurs mœurs. — Les hommes d'États grecs. — Les Arméniens. — Les Juifs. — Les Persans. — Leur fanatisme.

LES GRECS.

C'est dans le Phanar, vieux et triste faubourg de Stamboul, que les Grecs pleurent Byzance, loin de cette église, dont les mosaïques d'or sont voilées, et où, il y a quatre cent vingt-huit ans, leurs prêtres chantaient encore, dans la langue d'Homère, des louanges à « la Sagesse divine ». Pas un bruit ne vient les réveiller et troubler leurs rêves, pleins de regrets et d'espérances. Le vieux faubourg est situé au fond de la Corne d'Or; les vagues battent doucement les escaliers des quais, où rarement viennent atterrir les caïques; dans les maisons, pas une voix, pas un écho, et tandis que, là-bas, à Galata, à Péra et dans Stamboul, la foule se presse dans les rues étroites, et sur les ponts

tremblants de la Corne d'Or, les vieilles demeures du peuple conquis, avec leurs fenêtres fermées, semblent sommeiller dans le calme des rues désertes. Parfois un profil vague et pâle de vieille femme se détache, derrière un carreau, sur le fond sombre d'appartements, qu'on devine très-vastes; on dirait d'une sorcière hantant les ruines et les tombeaux.

Malgré leur abaissement, les Phanariotes semblent former encore un petit État, tributaire du conquérant, sous la direction d'un patriarche (1), élu par leur Assemblée générale et nommé à vie.

Ce patriarche, à son entrée en fonctions, prête serment de fidélité et d'obéissance au sultan. Comme un chef d'État, il traite avec la Porte par l'entremise de son ministre des affaires étrangères, le *Grand Logothète*. Le gouvernement ottoman lui fournit sa liste civile (environ 120,000 francs par an); en outre, il a des revenus qui montent environ à un demi-million. Chef d'État constitutionnel, il a son Sénat, le *Saint-Synode*, composé de douze évêques, renouvelables chaque année par moitié, et sa Chambre des députés, *Ethnicon Symboulion,* sorte d'assemblée délibérante et judiciaire, où douze membres laïques l'assistent dans le gouvernement civil de la nation.

(1) Le patriarche actuel est Mgr Joachim.

Toutefois, il ne peut, ainsi que les patriarches des autres communautés, faire bâtir ou réparer une église qu'avec la permission du sultan.

Ses tribunaux, tant ecclésiastiques que civils, ont le droit de requérir la force armée turque pour faire exécuter leurs sentences.

Malheureusement, depuis une vingtaine d'années, des dissensions continuelles se sont produites dans presque toutes les communautés musulmanes. Les laïques moins favorisés que les prêtres, et jaloux de voir le pouvoir entre leurs mains, ont, par leurs réclamations continuelles à la Porte, renversé l'ancien état de choses établi depuis la conquête, et les anciennes institutions n'ont été remplacées que par un provisoire, sujet continuel de troubles, et qui menace de durer longtemps.

Cela n'a pas été pour les sultans la moindre difficulté de conserver leur autorité sur les peuples conquis, surtout sur ce territoire de la Turquie d'Europe, fait de pièces et de morceaux, où tous les peuples, de nationalité et de religion si diverses, sont restés pendant des siècles entiers pliés sous le joug ottoman. En effet, en 1876, avant la guerre turco-russe, la population non musulmane de la Turquie d'Europe s'élevait à 5,739,082 âmes, tandis que la population musulmane n'en comptait que 4,620,944.

Dans ces six millions de sujets non musulmans, le gouvernement du sultan avait à réunir sous ses lois des Albanais, des Slaves, des Bulgares, des Grecs et des Arméniens, races dissidentes et souvent ennemies. Sa tolérance pour la religion des vaincus contribua beaucoup à les maintenir sous le joug.

La condition des sujets non musulmans a même été sensiblement améliorée. Depuis 1856, les mots et les appellations grossières, inhérentes à la langue turque, et dont on se servait même dans les actes administratifs pour désigner les sujets non musulmans, ont été supprimés et défendus sévèrement. Dans ces actes, les mots *porc, cochon, pourriture, puante et impure carcasse, riaïa, damné,* revenaient à tout moment, sans avoir pourtant plus n'importance pour les intéressés que le mot *giaour* dont se servent encore les vieux Turcs pour désigner les Européens.

On a vu au commencement de ce chapitre, que les Grecs, dans Stamboul même, ont conservé, comme une espèce de gouvernement, à la tête duquel est un patriarche, à la fois chef spirituel et temporel.

Comme dans les mauvais jours de la papauté, les candidats au patriarcat de Constantinople emploient tous les moyens pour assurer leur élec-

tion: intrigues, cadeaux aux pachas, agissements de toute sorte, tout leur est bon pour coiffer la tiare, enrichie d'émeraudes et sur laquelle brille encore l'aigle de Constantin, tenant un globe dans ses serres. On a vu, et l'on voit encore la petite église du Phanar être le théâtre de scènes sanglantes, le jour de l'élection du patriarche, scènes, auxquelles vient mettre ordre la garde turque, renforcée pour la circonstance.

Les soldats turcs de faction à la porte des églises chrétiennes de l'empire ottoman, sont du reste habitués à ces scènes entre chrétiens dissidents. C'est ainsi, que tous les ans à Jérusalem, pendant les fêtes de Pâques, ce sont les soldats musulmans eux-mêmes qui sont forcés de venir mettre d'accord les Grecs et les catholiques qui s'y disputent les places et en viennent souvent aux mains. Mais revenons au patriarche de Constantinople.

Dans l'histoire des évêques nombreux qui se sont succédés au Phanar, les pages sanglantes se retrouvent à chaque instant : l'un a le nez coupé pour simonie, l'autre accusé de s'être fait circoncire par les Turcs est assassiné dans son église, un troisième est jeté à la mer ; en 1580, le patriarche Jérémie, accusé d'avoir fait endosser le froc à des janissaires et d'avoir converti des filles musulmanes, est exilé à Rhodes après un long

emprisonnement au château des Sept–Tours.

De nos jours ces conversions mutuelles entre Grecs et musulmans ne sont pas rares : c'est ainsi que le sultan Abdul-Hamid voulant sans doute faire concurrence aux anciens patriarches grecs, a converti à l'islamisme, Aristarki-Bey, dont on a lu plus haut l'histoire.

Comme son patriarche, ses évêques et ses prêtres, les Grecs ottomans sont passés maîtres en intrigues. Beaucoup, et ce ne sont pas, il faut le dire, les plus mauvais des fonctionnaires ottomans, occupent en ce moment les premières places de l'État. Cela n'est pas étonnant, si l'on compare les élèves sortant des écoles turques, avec ceux sortant des écoles grecques. C'est l'école grecque de commerce de Khalki (îles des Princes) qui fournit les financiers qui tiennent le haut du pavé à la Bourse de Galata.

Malheureusement, leur probité et leurs mœurs ne sont pas à la hauteur de leur sagacité et de leur aptitude en affaires. Du premier de leurs défauts, le gouvernement turc doit en savoir quelque chose; quant à leurs mœurs, les établissements interlopes de Galata et de Péra pourraient raconter de très-longues et de très-drôlatiques histoires. Un de mes amis a même vu deux anciens ministres, un médecin du palais et un autre grand

fonctionnaire, tous les quatre Grecs, traités de *pézaveni* (mot qui désigne à Constantinople ces aimables jeunes gens à accroche-cœur qui ne font pas précisément l'orgueil de nos boulevards) par une femme de la haute cocotterie de Galata, dont ces messieurs voulaient sans doute trop abuser, pendant que dans la rue la foule se demandait ce qui se passait dans la maison.

On a pu voir, dans le chapitre consacré au brigandage, à quel point les Grecs ottomans se livrent au vol et au meurtre. Ils sont la plaie des quartiers européens de Constantinople et des grandes villes, et, parmi les sujets ottomans, ce sont ceux qui fournissent le plus de besogne aux tribunaux.

Du reste, les Grecs ottomans ne peuvent vivre que dans les villes. Dans la foule qui se presse dans les grands centres de la Turquie d'Europe et de la Turquie d'Asie, ils se sentent bien chez eux; ce peuple qui fourmille dans les ruelles étroites leur offre un vaste champ d'exploitation, et les étrangers y ont les poches bien garnies.

On a constaté bien longtemps avant moi cette horreur des Grecs pour les campagnes de l'intérieur, et leur préférence bien marquée pour les villes du littoral. Excepté en Thessalie, en Epire,

dans la presqu'île turco-hellénique (1) et dans les îles, où tout le monde parle le grec, même les Turcs, on rencontre rarement un Grec, à plus de six lieues des côtes, à moins que ce ne soit dans les grandes villes de l'intérieur, comme Andrinople, Alep, Damas, etc.

A côté de leurs défauts, et peut-être à cause d'eux, les Grecs ont de grandes qualités : presque tout le commerce de la Turquie est aujourd'hui entre leurs mains ; ils possèdent une habileté financière et commerciale hors ligne. Pendant qu'en France notre marine marchande, malgré les nombreux projets de loi émis à son sujet, languit

(1) Par suite des récentes rectifications de la frontière turco-hellénique, la moitié de la presqu'île chalcidique a été annexée en juillet dernier au royaume de Grèce, et a été divisée en 5 départements :

« 1° Département d'Athamanie contenant 59 villages,
« chef-lieu Arta.

« 2° Département d'Estiéotide, chef-lieu Triccala. Epar-
« chies de Tricca avec 123 villages et chef-lieu Triccala et
« de Stagon avec 58 villages et chef-lieu Calabaca.

« 3° Département de Thessaliotide, chef-lieu Carditza,
« contenant 226 villages et se subdivisant en deux éparchies :
« de Carditza, avec chef-lieu Carditza, et celle de Pharsale,
« avec chef-lieu du même nom.

« 4° Département de Pelasgiotide, chef-lieu Larissa, con-
« tenant 191 villages et deux éparchies : de Larissa, chef-lieu
« du même nom, et celle de Tyrnavo, chef-lieu Tyrnavo.

« 5° Département de Magnésie, chef-lieu Volo, contenant
« 105 villages et deux éparchies : celles de Volo et d'Almyro
« avec chefs-lieux des mêmes noms. »

d'une façon déplorable, celle du petit royaume de Grèce est dans l'état le plus florissant. Des écoles et des bibliothèques grecques ont été créées partout ; des journaux grecs paraissent dans toutes les villes; Constantinople possédait, même il y a plus de deux siècles, une imprimerie grecque. Les Grecs établis à l'étranger et dont la plupart sont arrivés à de hautes situations financières ou commerciales consacrent de fortes sommes à l'entretien et à la fondation d'écoles, tant dans le royaume hellénique que dans les grandes villes de l'empire ottoman.

Dans les administrations, les tribunaux, les ambassades, etc., partout les Grecs sont à côté des musulmans, dont ils réparent souvent les bévues.

C'est du Phanar ou des provinces grecques qu'est sortie cette pleïade d'hommes d'État, dont peut s'honorer la Turquie et que les sultans aimaient à consulter, les Mavrocordato, les Cantacuzène, les Ypsilanti et tant d'autres. Un des meilleurs diplomates de la Turquie, celui qui en ce moment même prépare le projet de sa réorganisation financière, Musurus-Pacha, ambassadeur de la Porte à Londres, est un Grec, natif de Candie; on sait l'aventure de son fils, Musurus-Bey, dont le mariage avec une jeune fille d'une des premières

familles de la noblesse française vient d'être dernièrement cassé.

Les principaux banquiers de Constantinople sont presque tous Grecs ; l'un d'eux, M. Z...., vient à chaque instant au secours du gouvernement embarrassé.

Le temps n'est plus pour les Grecs des vaines disputes des conciles de Byzance : le Phanar est bien encore le lieu sacré où réside leur patriarche et où, dans la pauvre église tolérée par les sultans, les prêtres endeuillés d'un long voile noir, errent comme des ombres, mais leurs regards sont tournés ailleurs. Au sud, ils ont vu grandir le royaume de leurs frères, les Hellènes ; à Constantinople, ils voient partout leur flot monter et leurs caisses se gonfler, et ils attendent.

LES ARMÉNIENS.

Je ne veux parler qu'en général des Arméniens unis ou non unis, catholiques ou dissidents, eutychéens, nestoriens ou jacobites ; ceux qui résident dans Constantinople et les grandes villes turques intéressent principalement le lecteur ; quant à ceux qui habitent l'Arménie proprement dite, dont les Russes, aux dépens de la Turquie et de la Perse, ont annexé à leur territoire la plus grande partie,

je laisse aux voyageurs qui ont cru intéressant de s'y aventurer le droit d'en parler.

Le nombre des Arméniens de l'empire ottoman ne dépasse guère deux millions. Ils forment comme les Grecs une nation à part, avec sa constitution spéciale, reconnue en 1863 par le sultan. Ils ont, comme eux, un patriarche, un logothète, un conseil civil de notables et des diocèses gouvernés par des archevêques et des évêques. Leurs nombreuses communions les divisent beaucoup plus que les Grecs, et la Porte est à chaque instant assaillie des réclamations venant tantôt des nestoriens, tantôt des jacobites, qui, tout en restant liés aux Arméniens proprement dits, malgré leur avant-dernier patriarche, Mgr Bedros, mort en 1875, ont néanmoins des dogmes différents, se rapportant toutefois aux doctrines de l'hérésiarque Eutychès.

Parler du caractère des arméniens serait répéter ce que j'ai déjà dit pour les Grecs : souples et insinuants, ils semblent, nés pour le commerce et l'intrigue ; les Grecs ont en eux de redoutables concurrents ; les emplois de la Porte leur sont ouverts, et un grand nombre sont au service de la Turquie.

Plus religieux pourtant que les Grecs, il n'en ont pas les vices nombreux, et les tribunaux ont à juger peu d'Arméniens.

Très-fiers de l'antiquité de leur race, qu'ils font remonter à un petit-fils de Noé, toujours conquis, toujours vaincus, depuis Sémiramis, les Assyriens, les Macédoniens, etc., jusqu'aux Grecs et aux Turcs, ils ont conservé, malgré leurs oppresseurs, et leur langue et leurs traditions, et jusqu'à leur littérature, célèbre déjà en 387 avec Moïse de Khorène, leur historien.

Ils ont à Constantinople, et dans l'Asie-Mineure de nombreuses écoles. Les jeunes Arméniens de la classe aisée, instruits pour la plupart en Europe, tout en conservant les traditions des ancêtres, n'en ont pas moins suivi avec ardeur le mouvement moderne, et les journaux, les romans, les poëmes, les drames arméniens de la nouvelle école encombrent à Constantinople les presses de leurs imprimeries.

L'Arménien et le Grec forment donc la partie la plus intelligente des races mêlées, dont se compose l'empire des sultans.

Noé, si son ombre erre souvent sur les hauteurs du mont Ararat, doit, comme le colonel de la chanson, être content, en contemplant le peuple de son petit-fils, qui, malgré ses nombreuses vicissitudes, s'est conservé intact et homogène, comme la race juive, au milieu des conquérants.

LES JUIFS.

Environ 150,000 Juifs, dont 50,000 en Turquie d'Europe, 100,000 en Turquie d'Asie, et 40,000 en Palestine, suivent les lois de Moïse dans l'empire des sultans ; ceux de la Tripolitaine dépendent du grand rabbinat du Caire et ne sont pas comptés dans l'Annuaire impérial. Aussi favorisée que les autres communautés musulmanes, depuis que l'élément clérical s'est séparé de l'élément laïque, la nation juive est régie par un *Khakham-bachi*, qui représente officiellement à la Sublime-Porte la nation israélite. La communauté juive a plus souffert que les autres de la lutte sourde qui, depuis vingt ans, s'est manifestée entre les prêtres et les laïques, et tellement, qu'aujourd'hui le poste de chef de la communauté est vacant depuis huit ans, et que c'est un simple rabbin qui y est provisoirement installé.

Les juifs forment en Orient et dans les principautés danubiennes une vaste association, qui fonctionne au grand jour, sous le nom : *d'alliance israélite universelle*. Plus heureux avec les Turcs qu'avec les Roumains, les Russes et les Grecs, ils vivent à part, libres et jamais inquiétés, à l'ombre du trône du padichâh, auquel ils ne paient plus

actuellement qu'un seul impôt sur les principaux objets de consommation. Cet asile, ouvert par la Turquie aux populations juives fuyant la persécution des Russes et des Hellènes, est un honneur pour le gouvernement du sultan. La Turquie, malgré le fanatisme musulman, se montrant plus tolérante et plus hospitalière que des nations chrétiennes, donne ainsi une leçon de tolérance à l'Europe, dont les gouvernements ont parfois le tort de vouloir fouiller dans la conscience de leurs administrés.

En outre, le gouvernement ottoman, non content d'accorder aux Israélites nationaux toutes les libertés que peut donner le pouvoir autoritaire du sultan, ouvre tout grand l'empire aux Israélites étrangers qui s'y organisent en communautés indépendantes, suivant le pays d'où ils viennent, et ont leurs synagogues à Galata.

Les Juifs ottomans sont même d'origine espagnole; ils parlent entre eux une langue moitié espagnole, moitié turque, mais se servent néanmoins pour l'écriture des caractères hébraïques. Ils descendent en général des Juifs expulsés d'Espagne par l'inquisition, sous le règne de Philippe II.

Les écoles israélites, comme les écoles grecques et arméniennes, comptent beaucoup d'élèves sans

toutefois avoir un programme d'instruction aussi étendu que les premières, programme même qui, dans les écoles primaires, se borne à l'étude du Talmud.

La prospérité des Juifs en Turquie est due surtout à cette espèce d'association maçonnique, qui s'intitule « alliance israélite universelle », et qui reçoit des fonds des Juifs des autres nations d'Europe.

Malgré cet état de prospérité, prospérité financière surtout, les Juifs, dans beaucoup de contrées ottomanes, n'en sont pas moins très-méprisés et très-haïs par les musulmans, les grecs et les catholiques. A Jérusalem, où l'élément chrétien est plus nombreux qu'ailleurs, ils ont à supporter des vexations continuelles, et sont parfois la risée des étrangers, quand, pendant certains jours de l'année par exemple, ils s'assemblent pour pleurer, autour des murs de leur vieille cité, leurs splendeurs passées.

Ils ont pourtant en Turquie, comme dans certaines nations d'Europe, pris un peu des habitudes et des usages des musulmans. Pendant que les Juifs allemands et slaves continuent à porter de longues redingotes crasseuses et des cheveux en tire-bouchons, pareils aux repentirs de certaines de nos vieilles femmes, les Juifs de Constantinople

et des grandes villes ont adopté le fez, sans être pour cela blâmés par leurs rabbins. Un grand nombre d'entre eux, semblables aux lazzaroni napolitains, harcèlent sans cesse l'étranger pour lui servir de guide soit dans la ville, soit dans les bazars. Ils ne dédaignent aucune des petites industries souvent méprisées par les Ottomans, et malgré la pauvreté de leurs quartiers de Galata et de Kass-Keuï, malgré la misère générale, qui règne dans les classes pauvres des grandes villes musulmanes, ils trouvent moyen de vivre et d'amasser, chose qui surtout leur est chère. Humbles, soumis et rampants, en lutte au mépris des étrangers qui néanmoins sont souvent obligés de se servir d'eux, ils forment une des parties plus utiles de la population.

En Palestine, ces malheureux parias des chrétiens, abrités sous l'étendard vert du prophète, en songeant aux grandeurs et aux prospérités d'autrefois, doivent souvent lever vers Jéhovah leurs mains indignées. Ils ont vu dans la cité sainte grandir et prospérer les disciples de Celui que leur prêtres ont crucifié, et la croix briller au-dessus de l'endroit, où Salomon, comme un monument de la puissance du peuple de Dieu, avait bâti son temple, dont nulle pierre ne reste, pour permettre à un Jérémie de pleurer sur les ruines de Sion.

LES PERSANS.

La plupart des Persans que l'on voit à Constantinople, n'y sont qu'en passage ; les uns sont venus avec les caravanes, les autres errent dans les rues pour vendre leurs tapis, généralement cotés très-chers. Jaunes, maigres et nerveux, l'œil brillant, la main sèche, ils représentent presque le type arabe, à côté des Turcs, gros et poussifs à un certain âge. Leurs khans sont situés aux alentours du Bazar.

Beaucoup plus fanatiques encore que les Turcs, les Persans suivent rigoureusement la loi d'Ali, cousin et gendre du Prophète. Ils appartiennent à la secte des chyites ou sectateurs d'Ali, ennemis acharnés des sunnites, autre secte musulmane habitant l'Égypte et les États Barbaresques. Ali est pour les chyites le véritable successeur de Mahomet, tandis que les sunnites ne le placent qu'au quatrième rang, après les califes Aboubekr, Omar et Othman.

Tous les ans, Constantinople assiste à une de leurs fêtes étranges, instituée pour perpétuer la mémoire d'Hussein et de Hassan, fils d'Ali et de Fatime, fille de Mahomet, assassinés en 669 dans les

plaines de Damas par Yezid, fils de Moaviah, autre cousin du Prophète.

Cet Yezid est considéré comme le fondateur des Yezidis, tribu kurde, soumise depuis 1847 au sultan ; cette tribu, détestée des Persans et des Arabes, à cause de la mort d'Ali, est perpétuellement en lutte avec eux. Quelques-uns prétendent que la doctrine religieuse des Yezidis est empruntée au culte de Zoroastre.

La fête des Persans attire à leur khan tous les étrangers de Péra, que les derviches hurleurs (1) n'ont pu satisfaire. Les derviches de Scutari ne se livrent en effet à côté d'eux qu'à des jeux d'enfants.

C'est le soir, dans les khans et dans les rues avoisinantes, qu'a lieu la procession des Persans.

Le souvenir de la mort d'Ali leur fait d'abord pousser des gémissements et de longs sanglots ; mais les larmes sont bien vite séchées, et font place à des vociférations et à des rugissements. Enfants, jeunes

(1) J'ai omis à dessein de parler des derviches hurleurs de Scutari. Je n'aurais pu que répéter tout ce que les précédents voyageurs ont déjà dit sur eux. Le lecteur sait sans doute que ces moines musulmans, deux fois par semaine, dans leur couvent de Scutari, se réunissent pour hurler en chœur des cantiques, à la fin desquels ils sont dans un tel état d'exaspération qu'ils se portent des coups terribles sur la poitrine et vont même jusqu'à se percer les joues avec des pointes de fer. Les Européens sont admis, comme chez les derviches tourneurs, à leurs cérémonies.

gens et vieillards se précipitent et s'allongent dans une procession infernale ; on se frappe avec des chaînes de fer, on se bouscule avec rage ; des coups de bâton retentissent sur les têtes rasées ; les lames de sabre étincellent à la clarté des torches et bientôt le sang rougit les robes blanches des fanatiques. La police essaie en vain de mettre un frein à leur fureur ; lorsque cette procession d'épileptiques est passée, on en remarque un grand nombre, le crâne plus ou moins fendu et les membres tailladés. Cependant, la plupart du temps les blessures sont légères ; plus adroits que les fakirs de l'Inde, les Persans savent ce qu'ils font et ne tiennent pas à aller rejoindre trop tôt Ali dans le paradis de son cousin.

XVII

L'ARMÉE.

Essais de réforme de Sélim III. — L'armée sous Mahmoud et Abdul-Medjid. — L'armée actuelle. — Du service des sujets non musulmans. — Les *nizams* et les *rédifs*. — Effectifs. — Uniformes. — Armement. — L'arsenal de Top-Hané. — L'artillerie turque. — Généraux et officiers. — Les écoles. — Les officiers subalternes. — Leur misère. — Ils sont payés en rations de fourrages. — La marine et les cuirassés.

Depuis Abdul-Hamid Ier qui, à son avènement en 1774, supprima les libéralités que ses prédécesseurs, en montant sur le trône, faisaient aux janissaires, tous les sultans ont essayé plus ou moins de se débarrasser de ces prétoriens gênants. En 1801, Sélim III, pour contrebalancer leur influence, créa un corps nouveau *(nizamgeddid)*, armé et équipé à l'européenne. Malheureusement Mustapha IV ayant détrôné Sélim, en 1807, les troupes régulières au nombre de 30,000, étant restées fidèles à l'ancien sultan, furent massacrées.

Mustapha, après un règne de plusieurs mois, fut renversé par Mahmoud II, qui commença à introduire dans l'armée turque la tactique européenne.

Les réformes de Mahmoud ayant irrité les janissaires, ceux-ci se révoltèrent et furent massacrés sans pitié par le sultan réformateur.

Après l'anéantissement de cette milice turbulente, Mahmoud commença à organiser l'armée, et en 1839, à sa mort, l'armée régulière, disciplinée à l'européenne, comptait 85,000 hommes, et la milice nationale, fondée en 1834 sur le modèle de la landwehr prussienne, en pouvait mettre 130,000 sous les armes. De plus, une École militaire pour officiers avait été fondée à Galata-Séraï.

Le fils et successeur de Mahmoud, Abdul-Medjid, continua les réformes militaires de son père : M. de Moltke, alors capitaine en mission à Constantinople, organisa son artillerie à la prussienne; l'infanterie, la cavalerie et le génie furent formés à la française.

Mais ce ne fut qu'en 1869, sous le règne d'Abdul-Aziz, que l'armée turque fut complétement réorganisée (1).

Malgré les désastres essuyés par la Turquie, sa réorganisation ne se poursuit pas moins à outrance depuis la guerre, et le nombre d'hommes qu'elle peut mettre en ligne n'est pas à dédaigner.

(1) Je dois une partie des détails techniques qui suivent à l'excellent livre d'un officier belge en mission à Constantinople, M. Zboinski, qui a étudié à fond l'organisation de l'armée ottomane.

L'armée se recrute par la voie du tirage au sort et au moyen d'enrôlements volontaires. Chaque individu, né musulman, doit au pays quatre ans de service dans l'armée active *(nizamiè)* et deux ans dans la réserve *(ichtyat)*.

Leurs six ans d'armée active terminés, les hommes passent dans les *rédifs*, divisés en deux bans de trois années chacun. Ces *rédifs* correspondent à notre armée territoriale.

Enfin pour être libéré complétement, l'homme, en sortant des *rédifs*, est immatriculé dans l'armée sédentaire, ou *mustahfiz*, où il reste huit ans.

Le Khatt-i-chérif de 1839 déclarait que, comme les musulmans, les raïas (1) devraient payer l'impôt de sang, au lieu du *kharâdj* ou impôt personnel, qui pesait sur eux. L'application de cette loi présente tant de difficultés qu'elle n'a encore pu être appliquée, malgré l'abolition du *kharâdj*, qui a seulement changé de nom et continue à être perçu sous celui de « Bedel-i-Askeriyèh » (taxe d'exonération). La principale difficulté vient des chrétiens eux-mêmes qui montraient une grande répugnance à servir dans l'armée et voulaient y former des corps séparés ; de plus, et en cela ils

(1) *Raïa*, plus exactement *Reaïa*, signfiait autrefois le peuple en général ; on en a fait depuis une expression méprisante pour désigner les sujets non musulmans.

avaient bien raison, ils voulaient l'égalité dans la collation des grades. L'incorporation des chrétiens dans l'armée turque est donc aujourd'hui tombée dans l'eau, comme tant d'autres projets. Un seul essai en a été fait quelque temps avant la guerre de Crimée, où les marins grecs furent enrôlés pour le service de la flotte.

Le Khatt-i-humaïoun (1) de 1856 a voulu régler aussi la condition d'admission des élèves-officiers chrétiens ou juifs dans les écoles militaires. Le nombre des officiers non musulmans admis a été très-limité. Quant aux soldats, l'ordonnance impériale remettait à plus tard leur introduction dans l'armée.

En 1877, Midhat-Pacha a aussi essayé, sans pouvoir y réussir, à enrôler dans le corps des zaptiés, des sujets non musulmans.

L'armée active ottomane, sans compter les corps particuliers comme la garde circassienne du sultan, etc., se compose de 45 régiments de ligne, à chacun desquels est annexé un bataillon de chasseurs à pied, de 25 régiments de cavalerie à 6 escadrons, de 7 régiments d'artillerie commandés chacun par un général de brigade, et de 7 compa-

(1) *Khatt-i-humaïoun* « écriture auguste » et *Khatt-i-chérif* (écriture illustre) sont à peu près synonymes : ce sont des ordonnances qui portent le sceau et la signature du sultan.

gnies du génie : ces régiments sont répartis entre 7 corps d'armée.

L'armée *nizamié* ou active, mise sur pied de guerre, par l'appel de la réserve, peut compter sur les effectifs suivants :

Infanterie	153,494	hommes
Cavalerie	23,407	
Artillerie de campagne	20,335	
id. de forteresse	31,050	
Génie	8,789	
Total général	237,075	

CHEVAUX OU MULETS.

Infanterie	4,450	chevaux
Cavalerie	25,327	
Artillerie de campagne	21,658	
Artillerie de montagne	1,129	mulets
Total général	52,564	chevaux ou mulets

BOUCHES A FEU.

Pièces de campagne	794
Pièces de position	2532

Les deux bans de *rédifs* et l'armée sédentaire,

répartis dans les 7 corps d'armée, peuvent mettre en ligne 1,116,744 hommes.

Les *bachi-bouzouks* ou corps francs, dont on a tant parlé, ont été licenciés ou versés dans l'armée auxiliaire ou dans l'armée régulière. Il n'y a plus de corps francs en Turquie que dans quelques provinces asiatiques, bordant la frontière russe.

L'uniforme des officiers se compose d'une tunique bleu foncé à un rang de boutons, d'un pantalon bleu foncé, à l'européenne, à passe-poil rouge dans l'infanterie, à large bande rouge simple dans les autres corps. La coiffure est le fez au gland gros et court.

Les grades sont indiqués par des galons sur les manches comme pour nos officiers d'infanterie. Le colonel a quatre galons d'or, le chef de bataillon trois, le capitaine deux, le lieutenant un, et le sous-lieutenant un en argent.

Les officiers généraux ont des galons semblables à ceux de nos officiers de cavalerie légère.

Le général de brigade a deux galons d'or, celui de division trois, et le maréchal en a quatre.

Les officiers ont aussi des épaulettes, qu'ils ne portent qu'en grande tenue ; leurs grades, comme dans l'armée prussienne, y sont indiqués par des étoiles.

Toute la troupe porte la coiffure nationale rouge,

le fez, avec gland gros et court, pour le distinguer du fez civil, dont le gland est mince et long.

L'infanterie porte une veste et un gilet, en drap bleu foncé pareils à ceux de nos zouaves ; les passementeries seules diffèrent ; elles sont *jaunes* pour le premier régiment de chaque corps d'armée, *rouges* pour les autres régiments, et *vertes* pour les chasseurs à pied. Le pantalon également bleu foncé forme jupe jusqu'au dessus du mollet, où il se rétrécit pour former molletière, se boutonnant à l'intérieur de la jambe.

Les cavaliers et les artilleurs ont une tunique dolman, exactement semblable à celle de nos chasseurs à cheval : le pantalon est noir et à l'européenne.

Les caporaux et sous-officiers portent, comme marque distinctive, des galons de laine, ou des galons d'or et de laine, intercalés suivant le grade.

L'équipement des troupes est semblable au notre, peut-être plus complet même. On délivre aux hommes, suivant le climat du pays où ils se trouvent, des chaussettes en laine ou en coton, accessoire que négligent d'avoir la plupart de nos troupiers.

La Turquie, depuis cinq ans, n'a plus recours aux fournisseurs étrangers, et pour cause, pour les draps de la troupe. Elle n'emploie plus aujour-

d'hui que les draps des fabriques indigènes d'Ismidt et d'Eyoub.

L'infanterie est armée de fusils Martini et Snider avec baïonnette ; les fantassins turcs sont en général d'excellents tireurs. La cavalerie, outre le sabre, est armée de la carabine Winchester (arme à magasin renfermant 46 cartouches) et du révolver Lefaucheux : comme dans nos régiments de dragons de 1830, quatre escadrons de deux régiments sur quatre, sont armés de longues lances en bambou de plus de 3 mètres de longueur, au haut desquelles flotte un fanion rouge uni. Les servants d'artillerie sont armés du *coupe-choux* et du fusil Winchester ; les conducteurs ont le sabre et le revolver de cavalerie.

L'arsenal de Top-Hané dans la cour duquel sont rangés un peu au hasard une foule de canons de tous les modèles, peut donner une idée des longs tâtonnements du ministère de la guerre et de la grande maîtrise de l'artillerie (1), avant de s'arrêter à un système, et de la façon indigne dont il a été exploité par les fournisseurs étrangers, très-heureux de pouvoir écouler leurs *rossignols* à ce gouvernement gaspilleur et enfantin. C'est là qu'on trouve ces fameux canons-revolvers à douze coups

(1) Le Grand-Maître de l'artillerie est actuellement Ali-Saïb Pacha.

dont quelquefois un coup partait, des mitrailleuses invraisemblables, etc., etc. Cependant éclairé par des officiers étrangers sérieux, en mission à Constantinople, la Turquie,avant la guerre, avaitacheté à la maison Krupp un grand nombre de pièces de campagne et mille pièces de place, dont cinq cents de gros calibre, destinées aux forts du Bosphore, des Dardanelles, et de Varna. Bon nombre de ces pièces, hélas ! sont tombées au pouvoir des Russes et des Roumains , et il m'a été permis d'en voir plusieurs à Bucarest.

Le système actuel généralement adopté par l'artillerie turque est le système Krupp. Les affûts très-perfectionnés sont en tôle de fer. Les pièces lisses, ancien modèle, ont été reléguées dans les fortifications de peu d'importance.

J'ai insisté sur tous ces détails d'effectifs, d'organisation, d'équipement et d'armement pour montrer ce qu'un gouvernement sérieux pourrait faire avec une telle armée.

Malheureusement si les soldats sont sobres, bien disciplinés et durs à la fatigue, si le fanatisme musulman les pousse peut-être plus que ceux des autres pays à une défense acharnée du territoire, les cadres, surtout ceux des officiers généraux, sont déplorables, comme on a pu en juger pendant la dernière guerre.

Les généraux, sauf deux ou trois exceptions, sont au-dessous de tout : jaloux les uns des autres, ils hésiteront, au moment du danger, à agir de concert, et préféreront opérer isolément ; cela s'est vu dans les Balkans et à Kars.

Bien que formés longuement d'abord dans des lycées, et ensuite à l'École militaire, où ils passent deux ans pour l'infanterie et la cavalerie, trois ans pour l'artillerie et le génie, et quatre ans pour l'état-major, les officiers sont au-dessous de tout ce que l'on peut imaginer.

Le programme des cours de l'École militaire est pourtant très-étendu et très-varié : on y enseigne, outre la théorie, la géométrie descriptive, la topographie, la physique et la chimie militaire, tout ce qui a rapport à l'art militaire, aux fortifications et à l'artillerie. Ce programme comprend en plus la langue française, l'histoire de la Turquie, la géographie stratégique, l'hygiène militaire, le dessin, etc.

Il est vrai qu'on peut attribuer cette insouciance et cette ignorance des officiers, surtout des officiers subalternes à leur état de misère latent. Leur solde leur est plus qu'irrégulièrement payée ; c'est à peine si le gouvernement leur accorde, et cela comme gratification ! le jour du Courban-Beïram (1), un mois

(1) Pour faire face aux dépenses du Courban-Beïram de

de solde à toucher sur leurs arriérés. Il en est à qui l'on doit jusqu'à quinze mois de traitement !

Heureusement encore que le traitement se compose de deux parties : l'une en numéraire, l'autre en nature, et que l'État loge et nourrit dans les casernes, habille et arme à ses frais les officiers subalternes, jusqu'au grade de capitaine inclusivement.

L'écart de solde entre le grade de chef de bataillon et celui de capitaine est énorme. Un commandant a par mois 412 francs, et un capitaine 107 : différence 305 francs ! Il est vrai que le capitaine est logé et habillé, mais cela n'occasionne pas une grande différence, puisque ce logement et cet habillement ne coûtent à l'État mensuellement que 40 francs. Un sous-lieutenant d'infanterie et d'artillerie touche par mois 62 fr. 89 ; chose étrange, le sous-lieutenant de cavalerie est moins payé : il n'a que 61 fr. 08.

Dans les grades supérieurs, l'écart de solde est encore plus grand : le colonel touche annuelle-

l'année dernière et pour donner un mois d'appointements aux troupes et aux fonctionnaires, le gouvernement ottoman a dû emprunter 35,000 livres (805,000 francs) à la Banque impériale ottomane et 20,000 livres (46,000 fr.) aux banquiers constantinopolitains Zarifi et Zafiropoulo, sur le gage des recettes ordinaires du port de Galata.

(Journal *La Turquie*.)

ment 9, 884 fr., le général de brigade 18,128 fr., le général de division 32, 554 fr., et le maréchal 140,940 fr. !

Mais cela est si rarement payé, que les malheureux ne voient guère briller ce traitement énorme qu'en rêve !

Les officiers courraient donc risque de mourir de faim s'ils ne touchaient des rations de soldat, proportionnellement à leur grade ; la ration de soldat équivaut 0 fr. 57.

Depuis quelque temps même, ces rations de soldat coûtant sans doute trop cher ou le gouvernement ayant traité à meilleur marché avec d'autres fournisseurs, les officiers sont payés en rations de foin et d'orge ! J'ai connu un professeur de l'École navale et un officier supérieur de la marine, qui touchaient ainsi dix rations de chevaux par jour comme appointements, et même encore assez irrégulièrement. Les rations des fourrages sont vendues et servent à l'entretien du harem et de l'habillement.

Il n'est pas rare de voir jusqu'à des généraux de brigade, portant et cherchant à vendre des provisions enveloppées dans un mouchoir de batiste. Ces officiers du reste, ne sont pas très-fiers : on en rencontre souvent, mangeant des tranches de melon ou des pastèques en pleine rue.

Quant aux officiers européens qui commettent l'insigne folie de mettre leur épée au service de la Turquie, les appointements fabuleux qu'on leur a promis, leur sont payés, comme aux autres créanciers européens de la Sublime-Porte. Quelques-uns cependant, très-haut placés, surtout les Anglais, grâce à leurs ambassades, obtiennent de toucher presque intégralement la solde convenue dans leur contrat ; mais ces exceptions sont très-rares, et le sultan, dès qu'il le peut, se débarrasse de ces engagements onéreux. De plus, les bons sur le Trésor qui leur sont délivrés, sont souvent impayés, et il ne leur reste que la ressource de les céder aux Juifs pour le centième de leur valeur. (1)

Dans des conditions pareilles on se demandera ce qui retient les officiers turcs sous les drapeaux. Hélas ! c'est que là comme dans la vie civile, la misère les attend. Ils trouvent encore dans l'armée la pâture quotidienne qu'il n'auraient pas chez eux ; sans ambition, sans espoir, ils savent que l'épaulette leur vaut tant de rations, avec lesquelles ils peuvent nourrir leur famille.

Le fantassin a une solde mensuelle de 6 fr. 90,

(1) Les *havalés* ou traites tirées sur les trésors de provinces sont tombés en telle défaveur auprès des banquiers de Galata que l'on ne peut trouver par ce moyen aucune somme un peu considérable.

(Journal *La Turquie*.)

sur lesquels on lui retient les menues réparations de son équipement; le cavalier et l'artilleur ont 8 fr. 86. Comme pour les officiers, cela leur est payé peut-être une fois par an, et encore pas toujours.

Les soldats font deux repas par jour : le premier une heure après le lever du soleil, le second une heure avant son coucher. Le repas du matin se compose de soupe, avec viande et légumes; celui du soir de *pilaf* de mouton. La ration est augmentée pendant le carême musulman (ramazan), où les troupes ne mangent pas du lever au coucher du soleil; ils ont alors en plus un plat sucré, du fromage ou des œufs, comme nos soldats le jour du Vendredi-Saint. Les rations sont servies dans des gamelles de huit hommes. Les sous-officiers mangent à l'ordinaire du soldat, mais ont leur gamelle à part.

Malheureusement dans les provinces surtout, le soldat n'est pas toujours aussi bien nourri : souvent les fonds manquent, et les fournisseurs sont exigeants. Dernièrement encore, en Macédoine, les habitants d'Uskub, craignant sans doute les exactions de soldats, mourant de faim, sont venus en aide à Dervich-Pacha, très-embarrassé, et ont offert aux troupes un nombre considérable de moutons.

Les soldats turcs ne saluent pas leurs officiers dans la rue comme dans les autres pays. Les postes seuls, à leur passage, portent ou présentent les armes, suivant le grade. Dans les postes d'importance, comme celui du pont de Galata, qui a deux factionnaires, un caporal est de garde à côté des hommes, et commande le port des armes au passage des officiers. En outre, et cela m'a beaucoup frappé dans les chemins de fer et sur les bateaux, les officiers subalternes voyagent mêlés à la troupe.

Malgré cette promiscuité de la troupe avec les officiers subalternes, qui vivent en quelque sorte toujours avec les soldats, (ce qui doit, selon moi, leur enlever un peu du prestige que donneraient de plus rares apparitions dans les casernes), les troupes sont fort bien disciplinées et respectent leurs officiers.

L'armée turque a montré ce qu'elle pouvait pendant la dernière guerre; les Russes qui croyaient la retrouver telle qu'elle était en 1854, ont été fort désappointés et des *Te Deum* n'auraient peut-être pas été chantés à Pétersbourg, si les généraux et les officiers turcs avaient été à la hauteur des soldats?

Mal nourries, mal vêtues, ne touchant jamais leur solde, les troupes turques auraient mérité

d'être commandées par un Bonaparte, qui aurait pu leur adresser cette allocution célèbre :

« Soldats !

« Vous êtes nus, mal nourris ; le gouverne-
« ment vous doit beaucoup ; il ne peut rien vous
« donner. Votre courage est admirable, mais ne
« vous procure aucune gloire ; aucun éclat ne
« rejaillit sur vous...... »

En même temps qu'on poursuivait l'organisation de l'armée de terre, la marine n'était pas oubliée, et avait même reçu, avec Abdul-Aziz, un accroissement si considérable, que la Turquie était devenue la troisième puissance maritime de l'Europe : cela, il faut le dire, ne lui avait pas coûté bien cher, mais enfin, les résultats étaient obtenus, et les cuirassés bien qu'impayés, n'en faisaient pas moins un effet superbe dans la Corne d'Or.

La flotte turque compte actuellement 28 bâtiments cuirassés (frégates, corvette et canonnières), armés d'environ 150 pièces de canon, et pouvant être montés, en temps de guerre, par 6,500 marins.

Deux de ces cuirassés ont été coulés par les torpilles russes sur le Danube pendant la dernière guerre.

La flotte en bois compte 45 vaisseaux de tout

rang, armée de 560 canons et montés par environ 8,000 hommes. En outre, la Turquie dispose encore de 66 bateaux-transports, en y comprenant ceux de la Compagnie « *Mahsoussé* ».

Les officiers de la marine ne valent pas mieux que ceux de l'armée de terre; bien qu'élevés à l'École navale (1), très-bien réorganisée, ils ne sont pas dignes de monter les superbes cuirassés, orgueil de défunt Abdul-Aziz.

Les commandants des navires, même de ceux ancrés à la Corne d'Or font leur service de la façon la plus négligente.

Au 14 juillet dernier, jour de notre fête nationale et de la fête du sultan, il avait été convenu entre M. Roustan, commandant de notre aviso stationnaire le *Pétrel* et le ministère de la marine que les pavillons des deux nations seraient arborés en même temps et salués par plusieurs coups de canon. Un des commandants des cuirassés oublia, parait-il, de hisser le pavillon français et de tirer les coups de canon commandés. Aussitôt M. Roustan enleva des mâts du *Pétrel* le pavillon ottoman, et porta plainte à l'ambassade.

(1) Cette école navale; réorganisée en 1862 par Hobart-Pacha, est installée depuis trente ans à Khalki (iles des Princes): elle compte environ 200 élèves.

Le ministère de la marine répondit simplement que cet incident n'était dû qu'à la négligence d'un commandant de vaisseau et à des ordres mal compris ! et tout se dénoua diplomatiquement.

XVIII

LA PRESSE.

Le premier journal de Turquie imprimé en français. — Blacque. — La presse française de Constantinople. — Le *Courrier d'Orient* et la Bulgarie. — *Le Stamboul.* — Les publications étrangères et la poste. — La presse turque. Ses obscénités. — La presse grecque et arménienne. — La liberté de la presse en Turquie.

C'est à Smyrne, en 1825, que parut le *Spectateur de l'Orient*, premier journal imprimé en Turquie ; ce journal était écrit en français.

En 1831, son fondateur, un Français, nommé Blacque, fut appelé par le sultan Mahmoud à Constantinople pour y fonder un journal officiel en langue française, qui prit le nom de *Moniteur Ottoman*. L'année suivante, ce journal fut reproduit en turc avec ce titre *Takvim-i-Vekaï (la Table des Événements)*, et existe encore aujourd'hui, divisé en deux parties, l'une officielle, l'autre non officielle, paraissant deux fois par semaine.

Blacque, qui était mort à Malte, en 1836, dans des circonstances mystérieuses encore inexpliquées, n'avait pas tardé à avoir des imitateurs à Smyrne,

qui compta bientôt trois journaux français et quatre feuilles, en langues grecque, arménienne et hébraïque. Deux de ces journaux smyrniotes émigrèrent à Constantinople en 1846 et se réunirent en un seul pour former le *Journal de Constantinople*, qui devint en 1866 *la Turquie*, un des journaux français d'Orient des plus lus et des plus appréciés.

Constantinople, outre *La Turquie*, possède encore trois autres journaux français quotidiens, une revue médicale française et un journal quotidien anglo-français.

La presse française est la plus lue, la plus accréditée et la plus indépendante de Constantinople.

J'ai déjà cité parmi les feuilles françaises quotidiennes, *La Turquie*, qui est le plus ancien des journaux de Constantinople. Après elle, et datant déjà de trente-deux ans, vient le *Courrier d'Orient*, sous la direction de M. P..... qui, résidant depuis plus de vingt ans à Constantinople, connaît à fond les Turcs et toutes les questions qui se sont agitées et qui s'agitent encore le long du Bosphore. Son journal, malgré les menaces du gouvernement, a toujours su rester indépendant : c'est lui qui le premier fit connaître à l'Europe ce qui se passait en Bulgarie, et les Bulgares, s'il leur est possible d'en avoir, lui doivent une grande reconnaissance. Quelques méchantes langues prétendent que le

Courrier d'Orient est subventionné par le parti bulgare : je n'ai pas à approfondir la question, mais je tiens à constater encore une fois l'indépendance du journal de M. P...

Un autre journal français très-lu aussi, est le *Stamboul*, dirigé par le baron Hanly. Très-bien informé, mais toujours assez terne, tâchant de ménager la chèvre et le chou, dans ce pays où l'on ne sait jamais sur quel pied danser, il serait assez difficile, malgré ses polémiques avec les journaux turcs de bien définir son opinion. Je crois pourtant qu'il est avec le *Phare du Bosphore*, fondé en 1870, l'organe des intérêts grecs.

Le journal anglo-français, le *Constantinopel-messenger*, beaucoup moins vieux que les quatre journaux français déjà cités, a été supprimé en juin dernier.

Le gouvernement actuel est devenu très-sévère pour la presse : pas un journal n'a osé commenter librement le scandaleux procès des soi-disant assassins d'Abdul-Aziz. (1)

Bien plus, on attribue surtout la suppression

(1) Il y a quelque jours encore (août 1881) un communiqué d'Yildiz défendait aux journaux de parler des condamnés et de faire aucun commentaire sur la commutation de leur peine.

(Journal *le Temps*.)

des postes étrangères à la peur de voir introduire en Turquie des publications hostiles à la Sublime-Porte. Je citerai en effet à ce sujet un passage de la note relative à la suppression des bureaux de poste étrangers, note qui a été envoyée aux ambassades :

« Il résulte des rapports qui nous parviennent de « l'intérieur que les bureaux de poste étrangers « servent, involontairement sans doute, de canal « d'introduction à une foule de journaux et de pu- « blications destinés à propager dans le pays des « idées malsaines et subversives. Les effets perni- « cieux de cette propagande se manifestent sous « une forme chaque jour plus accentuée. Emues à « juste titre des proportions que le mal tend à « acquérir, les autorités locales réclament avec in- « sistance qu'il y soit remédié par la suppression « des dits bureaux placés en dehors de tout con- « trôle de l'autorité territoriale. »

Les Anglais n'ont qu'un organe à Constantinople : le *Levant Hérald*, journal politique quotidien, très-lu et très-goûté dans la colonie anglaise.

Quant aux Allemands qui, depuis les idées de M. de Bismark sur l'Orient, commencent à pulluler dans Constantinople et dans les provinces de l'Asie-Mineure, ils n'ont encore qu'une seule

feuille, portant ce titre souvent menteur, *Die Wahreit (la Vérité)*.

La presse turque non officielle compte une dizaine d'organes, paraissant la plupart tous les jours, excepté le vendredi, jour du repos hebdomadaire chez les musulmans. Le plus important des journaux turcs, est le *Vakit*, *(le Temps)* organe de la « jeune Turquie ». Les « jeunes Turcs » comptent encore quatre autres feuilles dévouées : l'*Istikbâl (l'avenir)*, le *Sadakat*, *(la Vérité)*, l'*Ibret* et le *Hakikat*.

Les « vieux Turcs» défendent leurs intérêts avec l'aide du journal quotidien le *Bassiret (le perspicace)*.

Il faut encore compter comme organe gouvernemental un journal politique et littéraire, datant de 1843, le *Djéridéh-I-Havâdis (le Registre des nouvelles)*.

La presse turque est souvent très-agressive ; les organes de la « vieille Turquie » mangent tous les jours du giaour et sont remplis de récriminations contre les puissances européennes. Les feuilles officielles défendent surtout l'état financier et, dernièrement, l'un d'eux disait encore que la Turquie se retirait le pain de la bouche pour payer ses créanciers. Les organes de la « jeune Turquie »

ne sont pas moins ardents : il y a à peine un mois, à l'occasion des troubles de Bulgarie, ils demandaient à grands cris l'occupation des Balkans par les troupes ottomanes (1).

Une gazette militaire paraissant deux fois par semaine et deux revues mensuelles, l'une médicale, l'autre littéraire, s'impriment également à Constantinople en langue turque. L'imprimerie impériale fait encore paraître deux autres journaux dévoués au gouvernement, l'un en arabe, l'autre en persan.

La presse étrangère de Constantinople reproche à la presse turque ses obscénités et ses articles remplis d'expressions qui seraient bien mieux placées dans la bouche du légendaire et peu pudibond *Karagheuz*.

Les rédacteurs de nos journaux pornographiques rougiraient eux-mêmes, s'ils pouvaient lire les journaux ottomans.

Je n'en donnerai que les deux exemples suivants rapportés, il y a quelques jours, par le *Stamboul* :

« La presse turque nous en raconte de belles !

(1) On n'a pas oublié que, par le traité de Berlin, la Sublime-Porte, avec la suzeraineté sur la Roumélie, a conservé le droit de tenir garnison dans les Balkans.

« Le *Hakikat* transcrit gravement dans ses co-
« lonnes une lettre que lui a adressée un fonc-
« tionnaire de Rodosto.

« Dans cette épître, décolletée jusqu'au bas de
« la ceinture, le correspondant de notre confrère
« raconte imperturbablement qu'une jeune fille
« mariée à quinze ans, dans le district de Malgara,
« est restée vierge dix ans au domicile conjugal!

« La lettre de Rodosto ne s'arrête pas là ; elle
« nous apprend qu'au bout de vingt ans le sexe
« de la femme s'est transformé et qu'il lui est
« poussé de quoi faire rougir son mari de son
« infériorité.

« Barbe et moustache ont poussé au nouveau
« venu dans l'espèce masculine.

« Mais avant, la mèche a été éventée par le
« fait de poursuites galantes, dont la transformée
« accablait ses anciennes congénères.

« C'est alors que la femme-homme fut expédiée
« à Rodosto et que le tribunal local, après con-
« seil pris des médecins, l'a classée parmi les
« hommes sous le nom d'Ibrahim.

« Ces lauriers érotico-littéraires du *Hakikat*
« ont, paraît-il, empêché le *Djéridé* de dormir.

« Il nous raconte qu'il y a quelques années un
« hermaphrodite, auquel on avait attribué le sexe
« masculin se vit, à l'âge de puberté, beaucoup

« plus porté vers des tendances opposées à son
« sexe officiel.

« Que fit-on? On l'appela Halil, et on le plaça
« dans un harem.

« A quelque temps de là, cette transformation
« étant trop goûtée, on exila notre Halil, qui fut
« ensuite retransformé en homme par jugement
« du tribunal du Chéri.

« Pendant la dernière guerre turco-russe, dit
« encore le *Djéridé,* un cadi était hermaphro-
« dite ; il voulut se réfugier à Constantinople,
« déguisé en femme, mais ne tarda pas à être
« découvert en wagon.

« Ils vont bien nos confrères, ajoute *le Stam-*
« *boul,* pour des puritains qui crient tous les jours
« contre la dépravation européenne. »

La censure ottomane s'exerce surtout depuis quelques temps sur les journaux grecs et bulgares. L'entrée de plusieurs journaux d'Athènes et de Sophia a été interdite sur le territoire ottoman. Il n'est pas rare non plus de voir tous les journaux venus d'Athènes saisis d'un seul coup.

Depuis les affaires de Tunis, les journaux français eux-mêmes n'ont pas été épargnés : c'est ainsi que le *Journal des Débats,* la *République française* et plusieurs autres journaux parisiens ont été saisis et interdits sur le territoire ottoman.

Le principal journal grec de Constantinople qui en compte neuf, est le *Néologos*, paru en 1863 et qui défend avec acharnement les intérêts helléniques : il a aussi souvent maille à partir avec l'autorité.

Trois journaux bulgares paraissent à Constantinople, ils sont hebdomadaires et de peu d'importance.

Les Arméniens ont aussi une huitaine d'organes et un journal officiel, ou plutôt national, intitulé *Mâcis* (*l'Ararat*) et âgé de trente ans.

Deux journaux hébreux défendent les intérêts des nombreux Juifs de Constantinople ; l'un d'eux est imprimé en espagnol-levantin.

Malgré les nombreux Italiens et les innombrables Maltais qui font résonner la langue du Dante sur les bords du Bosphore, aucun journal important et durable, écrit en italien, n'est encore paru à Constantinople.

Chaque vilayet possède une imprimerie pour l'impression d'un journal officiel écrit en deux langues, en turc et dans l'idiome de la majorité des habitants du vilayet. Ainsi, avant la guerre, un journal turco-bulgare paraissait à Routschouck, et un journal turco-serbe à Bosna-Séraï. Aujourd'hui en Asie-Mineure sont imprimés des journaux turco-arméniens, et en Syrie des journaux turco-arabes.

Il serait très-difficile de citer exactement les journaux paraissant dans les provinces ottomanes et même à Constantinople. Le seul contrôle possible ne peut se faire qu'avec l'aide de *l'Annuaire impérial* (*le Salnâmèh*), contrôle assez peu exact et difficile, étant donnée la durée éphémère d'un grand nombre de feuilles turques, arméniennes, bulgares et grecques.

Seuls, les quatre grands journaux français, le *Levant-Hérald* et quelques feuilles turques et grecques sérieuses se maintiennent et sont fidèlement servies aux abonnés. De nombreux crieurs les vendent journellement sur la voie publique, surtout dans les environs du pont de Galata.

Les journaux de France arrivent deux fois par semaine à Constantinople ; on les trouve facilement chez tous les libraires de Péra, et dans les deux principaux cercles, qui reçoivent en outre une foule de publications dans toutes les langues. Les cafés de Péra en sont aussi abondamment pourvus.

Les journaux paraissant en Turquie sont soumis au timbre.

En 1865, un bureau de la presse a été créé, à la Sublime-Porte, pour appliquer les dispositions de la loi sur la presse, parue la même année, et qui soumet les délits soit au grand-conseil, soit aux tribunaux de police.

Avant 1865, un journal ne pouvait exister qu'en vertu d'un firman, qui lui accordait en même temps une subvention! On conçoit aisément, avec ce système, le peu de liberté que pouvait avoir la presse.

Malheureusement la loi de 1865 ne tarda pas à être singulièrement modifiée. Deux ans s'étaient à peine écoulés, que le gouvernement se réservait le droit d'agir par voie administrative et de supprimer pour les motifs les plus futiles les journaux qui ne lui conviendraient pas.

Le sultan Abdul-Hamid, ce premier des empereurs ottomans constitutionnel, use aujourd'hui largement de cette modification de la loi de 1865. Le *Constantinopel-Messenger* en sait quelque chose. Aussi, comme je l'ai dit plus haut, il n'est pas un seul journal de Constantinople, ayant osé s'exprimer librement sur le procès et le jugement de Mahmoud-Pacha, et de ses deux co-accusés Nouri et Midhat. Cinq ou six jours avant ce procès les journaux ne savaient même pas le jour exact de l'ouverture des débats.

La presse est sans doute pour le fanatique commandeur des croyants un instrument maudit d'Allah et de Mahomet, son prophète.

XIX

ÉCOLES ET MÉDECINS.

Les écoles primaires. — Paresse et ignorance des enfants turcs. — Les écoles secondaires et supérieures.—Les médecins turcs et les médecins européens. — Le médecin du sultan M. B..... — Le docteur Mavrogeni-Efendi. — Le service médical d'Yildiz-Kiosk. — Les différentes écoles spéciales ottomanes et leurs examens.

Avec les trois millions environ que fournit l'État au ministère de l'instruction publique, avec les contributions additionnelles imposées pour son budget à la population, et enfin avec les legs particuliers très-nombreux, grossis encore par le prix de la pension dans les lycées, l'étranger, arrivé depuis peu en Turquie, se demande comment le degré d'instruction y est si peu élevé.

Le temps n'est plus cependant où l'éducation de l'enfant se faisait dans la mosquée avec ce seul livre, le Koran. Abdul-Medjid, continuant les réformes ébauchées par son père, sépara l'éducation religieuse de l'éducation laïque, et à côté des écoles des mosquées, créa les écoles de l'État. De plus, dans les écoles primaires, l'éducation fut gra-

tuite et obligatoire pour les enfants des deux sexes de six à onze ans. Seule l'école primaire supérieure, tout en continuant d'être gratuite, ne fût pas obligatoire; son programme d'enseignement fût de plus très-étendu et comprit pour les garçons la grammaire turque, arabe, persane et celle de la langue non musulmane de la localité, ainsi que tout ce qu'on enseigne en France dans nos écoles correspondantes. Aux filles on apprit, outre la grammaire et quelques notions de littérature, d'histoire et de géographie, l'arithmétique, l'économie domestique, les travaux à l'aiguille et la musique. Dans la Turquie d'Europe, ces écoles étaient très-fréquentées.

Et cependant avec de tels éléments, la quantité de jeunes Turcs, sachant à peine lire, est énorme.

Plusieurs Turcs distingués, avec qui j'en ai causé longuement, m'en ont donné plusieurs raisons, dont les principales étaient surtout l'éducation de l'enfant jusqu'à l'âge de sept ans, et les difficultés de la langue turque, qui pour être couramment lue et écrite, nécessite l'étude de l'arabe et du persan.

L'enfant, dès qu'il peut marcher, passe ses journées dans le harem, où il grandit dans la paresse et dans l'immoralité. Son esprit trop tôt mûr et devinant déjà à huit ans ce que nos jeunes gens de quinze ans ignorent souvent encore, s'é-

loigne insensiblement des études sérieuses, qui l'arrachent aux longs repos et aux éternelles récréations du harem. A douze ans, le répertoire de Karagheuz lui est beaucoup plus familier que le Koran et la grammaire turque.

Les fils des pachas, des beys, des fonctionnaires et des musulmans de classe aisée, au sortir de l'école primaire, n'en savent pas plus long que ceux de la classe pauvre. Ils entrent dans les lycées ou dans les écoles préparatoires avec la même ignorance et la même paresse invétérée ; cancres ils sont entrés, cancres ils en sortent. C'est une règle presque générale, dont les exceptions ne se font guère remarquer que parmi les fils de raïas et d'Arméniens, qui seuls font consciencieusement leurs classes jusqu'au bout et tiennent plus tard les emplois de l'État d'une façon assez satisfaisante.

Les établissements d'enseignement secondaire sont pourtant assez nombreux à Constantinople, où se trouvent ce magnifique lycée de Galata-Séraï, dirigé par des professeurs français, et plusieurs écoles préparatoires à la bureaucratie ottomane et aux emplois civils. Pour qui connaît la bureaucratie ottomane et la simplicité de ses procédés, les examens de ces écoles ne doivent pas être bien féroces.

Dans les lycées la langue et la littérature françaises sont obligatoires; la langue latine n'est enseignée qu'à ceux qui se destinent au barreau ou à la médecine, et encore ne leur en apprend-on que les éléments.

On comprendra aisément que les écoles supérieures, malgré la variété et l'étendue de leurs programmes, ne renferment pas plus que les lycées et les écoles primaires des élèves brillants.

J'ai déjà parlé des écoles militaires et navales, et on a vu ce qu'y apprenaient les officiers turcs. Cependant ces écoles sont encore à cent pieds au-dessus des autres comme élèves.

Je parlerai maintenant de l'école de médecine.

Une phrase de Midhat-Pacha, pendant son procès, suffit pour donner une idée des médecins turcs : « Pourquoi, a-t-il dit dans sa défense:
« n'appelle-t-on pas ici des médecins européens,
« *car ce n'est pas dans ceux du pays qu'on peut*
« *avoir confiance ?* »

Et cependant ces médecins européens, dont Midhat réclamait avec tant d'énergie le témoignage, ne sont la plupart du temps que des aventuriers de toute nationalité entrés, on ne sait comment dans le Sérail, et vivant aux dépens de la naïveté et de l'ignorance ottomanes. Le procès Midhat, dont tous les journaux ont donné un long

compte rendu, a suffisamment édifié le public sur leur valeur.

J'ai vu en Asie-Mineure des médecins militaires, bourrant de quinine, avant de les purger, des soldats atteints de fièvres gastriques fort répandues dans le pays. Sachant qu'ils avaient appris le français pendant dix ans au lycée et à l'École, je voulus leur parler et n'en pus tirer un seul mot. Des malades minés par la fièvre, qui les consultaient anxieusement n'en pouvaient tirer invariablement que ces mots *bir chey yok (il n'y a rien)*.

S'ils sont peu savants, les médecins turcs n'en sont pas moins fort nombreux. L'École impériale de médecine de Galata-Sérai compte actuellement 1500 élèves.

Ceci posé, on concevra facilement, malgré son fatalisme bien connu, la répugnance d'Abdul-Hamid, à recourir aux lumières des médecins ottomans.

Le service sanitaire de Yildiz-Kiosk et de ses dépendances (Palais de Dolma-Bagtché, Tcheragan, et Beylerbey, etc., et tous les harems de validés échelonnés le long du Bosphore : Arnaout-Keuï, Orta-Keuï, etc.), est assuré par plus de soixante médecins, parmi lesquels les Turcs sont en minorité : la plupart sont Grecs ou Arméniens ;

il y a aussi des Israélites, des Polonais, des Autrichiens, etc... Ces médecins, Turcs ou autres, ont fait leurs études non pas à Galata-Seraï, mais en France, en Angleterre, en Allemagne surtout; ces études n'ont été faites sérieusement nulle part.

Le médecin d'Abdul-Hamid est un Français, M. B..... ancien médecin des Messageries maritimes, qu'un contrat lie pour plusieurs années à Sa Hautesse. Il a un traitement de 25,000 francs par an, qui, chose étrange, lui sont payés; en outre, il a la table et le logement. M. B..... ne peut soigner que le sultan ou ceux que, par une marque de faveur, il veut bien lui permettre d'aller voir. Le malheureux docteur est soumis à une sujétion continuelle. Il doit être nuit et jour à la disposition de son illustre client, et ne peut s'éloigner d'Yildiz sans en avoir obtenu l'autorisation du sultan lui-même, auquel il est en outre obligé d'exposer les motifs de sa sortie et le temps qu'elle doit durer. En général, on ne lui accorde guère plus de trois heures, et il faut qu'il justifie d'obligations personnelles urgentes.

Le docteur B..... loge au milieu du parc d'Yildiz, dans un petit kiosque, semblable à ceux des marchands de jouets ou de gâteaux des Champs-Élysées, et divisé en trois pièces, par des cloisons donnant sur un corridor et ne montant

pas jusqu'au plafond, afin que le personnel nombreux qui renseigne le soupçonneux Abdul-Hamid sur les faits et gestes des habitants d'Yildiz, puisse voir ce que fait le médecin du sultan.

La situation des sujets français attachés au sultan vis-à-vis de l'ambassade, est très-difficile, et le malheureux M. B... n'était pas tout à fait dans les papiers de M. Fournier, notre ancien ambassadeur. J'ignore si M. Tissot le voit d'un meilleur œil.

Le séjour d'Yildiz ne doit pas être très-agréable à M. B..., et souvent il doit maudire M. Dreyssé, de l'avoir fait enfermer dans cette prison dorée, pour des motifs qu'on se dit tout bas à Constantinople.

Le prédécesseur du docteur B... était un Grec arménien de Thérapia, nommé Mavrogeni-Efendi. Il était déjà médecin du palais sous le règne d'Abdul-Aziz, et quoique M. B... l'ait supplanté, il n'en reste pas moins attaché au service médical d'Yildiz.

Deux années d'études à Paris avaient donné à ce personnage l'idée de revenir exercer la médecine dans son pays. Ce fut ce qu'on peut appeler une idée lumineuse, puisqu'arrivé, on ne sait comment médecin du palais, les honneurs commencèrent à pleuvoir sur lui drus comme grêle et qu'il

fut nommé successivement sénateur, conseiller d'État et premier médecin du sultan. Hélas ! *Quantum mutatus ab illo!* C'est à peine aujourd'hui si son traitement de 30,000 francs lui rapporte par-ci par-là quelques-unes de ces tabatières, plus ou moins enrichies de pierreries, et dont Abdul-Hamid est loin d'être si prodigue qu'Abdul-Aziz. Le malheureux courrait risque de mourir de faim, s'il n'avait pas les miettes de la table de son maître, assez maigre ration, qu'il trouve pourtant moyen de revendre en partie.

Le docteur Mavrogeni suffit pour donner une idée des autres. Comme lui, tous les échappés des facultés cosmopolites, d'où sortent les fruits secs, chargés de veiller à la santé du sultan, de ses parents et de ses cadines, sont nourris, absolument comme les domestiques, dans les cuisines d'Yildiz, et c'est le plus clair de leurs appointements. Tous les jours, on voit descendre des hauteurs de Béchiktach une longue file de domestiques, portant des plateaux de victuailles, enveloppés d'un voile noir ou violet, qui vont distribuer la nourriture aux fonctionnaires du palais. Malgré la maigreur de ces rations, ceux-ci trouvent souvent moyen de les revendre pour s'acheter une chemise ou une paire de bottines.

Un médecin reste tous les jours de garde au

palais pour aider M. B..., si par hasard le sultan est affligé d'une migraine ou d'une colique.

Les autres médecins ont pour service de se rendre chaque jour dans les harems de leur ressort, où ils sont l'objet des agaceries perpétuelles et sans conséquence des malheureuses hanoums ou odalisques qui s'y ennuient comme dans un vulgaire Saint-Lazare. Les eunuques noirs ou les vieilles négresses ont souvent fort à faire avec eux, surtout avec les Grecs, les Arméniens et les Européens, de mœurs plus légères que les Turcs.

Ces malheureux docteurs, outre les femmes, doivent encore soigner les enfants qui pullulent dans les harems impériaux, ainsi que tout le personnel domestique du palais. Vu leur traitement qui ne figure que sur les registres de la maison du sultan, mais jamais dans leurs poches, c'est une besogne souvent ingrate, et une clientèle que je ne souhaiterais pas à beaucoup de nos médecins.

Après l'École impériale de médecine vient l'École normale supérieure (Dâr-el-Mouallimin (1), où le cours des études est de trois années. Je ne parlerai pas des professeurs que fournit cette école ; on a dû les juger par leurs élèves.

(1) Demeure de ceux qui enseignent. (Expression arabe.)

La Faculté de droit n'a été formée que tout nouvellement (août 1874) ; c'est à peine si aujourd'hui elle est complétement organisée. Des fonds manquaient sans doute, puisque dernièrement encore une circulaire du ministre de la justice soumettait les avocats à une taxe variant de 30 à 70 francs, espèce de patente destinée à subvenir en partie aux frais de l'École de droit.

Outre les écoles dont j'ai déjà parlé, il faut citer encore l'*École des ingénieurs,* établie en 1874 à Gul-Khanèh, l'*École des arts et métiers,* l'*École télégraphique,* fondée en 1861, et l'*École des mines* et l'*École forestière* qui datent toutes deux de 1858.

La force des élèves de ces écoles, malgré les professeurs français et étrangers qui y sont attachés, est égale à celle de leurs camarades des écoles militaires et de médecine (1).

J'ai peut-être fait beaucoup rire dans ce cha-

(1) La lettre suivante, adressée au *Stamboul,* montrera combien sont peu sérieux les examens que l'on fait subir aux candidats pour les fonctions publiques :

« Monsieur le rédacteur,

« Les organes étrangers de la presse locale viennent d'an-
« noncer que les comptables, envoyés dans les provinces,
« sont soumis à un examen préalable, au ministère des
« finances, pour constater leurs capacités.

pitre des médecins, des professeurs, des ingénieurs, etc., qui sortent des écoles du gouvernement ottoman, mais il ne faut pas oublier que ces écoles sont fondées depuis peu et qu'elles n'ont pu encore donner des résultats satisfaisants. Cependant malgré son déplorable état financier, la Sublime-Porte n'a rien négligé pour les mettre à la hauteur des établissements du même genre des autres gouvernements. D'éminents professeurs français, anglais et allemands y ont été appelés à grands frais, et seuls, parmi les fonctionnaires turcs, sont peut-être payés régulièrement. La faute

« Malheureusement les personnes chargées de procéder à
« ces examens n'ont pas compris la portée de l'arrêté minis-
« tériel. Elles s'imaginent, probablement, que connaître les
« quatre règles de l'arithmétique suffit pour faire un comp-
« table parfait et qu'il n'y a plus à demander au candidat
« que de remplir, par des chiffres imaginaires, chaque cha-
« pitre de revenu, préparé sur un tableau imprimé (Mah
« Djedvili).

« Il n'est venu, en aucune façon, à l'esprit de MM. les
« examinateurs qu'on pourrait procéder par concours et
« demander aux aspirants-comptables de justifier de la con-
« naissance des lois et règlements financiers en vigueur, de
« leur application, et d'une certaine aptitude à la correspon-
« dance.

« Rien de tout cela n'existe ; *aussi venons-nous de voir un*
« *candidat renvoyé à plusieurs reprises, pour incapacité, de*
« *divers vilayets, admis aux nouvelles fonctions de comptable*
« *provincial.* »

« Agréez, etc....

« N. B. »

n'en est donc pas à eux, mais plutôt à la détestable éducation que reçoit l'enfant, d'abord dans le harem, puis à l'école primaire.

Cet état de choses pourra-t-il s'améliorer ? Hélas ! J'en doute fort, étant donnés le fanatisme et la routine des Ottomans, que n'ont pu éclairer leur décadence et leurs échecs successifs.

La loi de Mahomet, bonne encore il y a cent ans, devait falalement, dans cette époque de civilisation à outrance mener les pays musulmans à leur ruine. C'est ce que nous voyons arriver aujourd'hui.

XX

DE CONSTANTINOPLE A BEYROUTH.

Sur l'*Odessa*. — Les Dardanelles. — La Troade. — Lesbos. — Smyrne. Midhat-pacha à Smyrne. — Le pont des caravanes, le mont Pagus et le bazar. — Les tremblements de terre et les Sauterelles. — Chio. — Les fièvres. — Alexandrette. — L'incident d'Alexandrette. — Latakié. — Tripoli d'Asie.

C'était le soir; il pleuvait depuis deux jours, et les minarets de Stamboul se perdaient dans un ciel sale et gris; sur la Corne d'Or, les navires, dont les cordages et les voiles, trempées de pluie, pendaient lugubrement, avaient des airs lamentables; les caïques dorés ne volaient plus sur les eaux tourmentées et blanches d'écume, les cyprès de la pointe du sérail, sous les ondées successives, avaient pris des teintes noires; Constantinople, sans le soleil et sans le ciel bleu, sous lequel j'avais pris l'habitude de le voir, semblait en deuil.

Debout sur la passerelle du vapeur russe, l'*Odessa*, qui devait me conduire à Beyrouth, je considérais tristement Stamboul, que j'allais quitter sans vouloir lui dire adieu. De l'autre côté sur la

colline, Péra s'allumait lentement, mouchetant de pointes de lumière la brume qui s'étendait peu à peu.

Les amis venaient de me quitter; on avait bu le dernier verre de champagne à la santé de celui qui allait partir, on s'était fixé des rendez-vous à Paris, en Égypte, partout, et, j'étais resté seul sur ce bateau étranger, qui n'avait avec moi pour passagers, qu'un vieil Iman avec tout son harem en première classe, et dans la cale et sur le pont, une foule grouillante de soldats, couchés pêle-mêle avec leurs officiers, et parqués à côté de moutons et de bœufs, qui mugissaient à l'avant du bâtiment. Le capitaine ne parlait que l'allemand et le russe, les garçons le grec et l'italien, l'iman, vieillard très-doux et très-affable, chose rare chez ses pareils, me répétait à tout moment : *moi pas savoir français ;* il faisait en outre un temps effroyable ; en résumé, la traversée ne s'annonçait pas comme devant être très-gaie. Je n'avais qu'une chose à faire pour chasser les idées noires qui m'assaillaient en foule : me coucher. Je jetai un dernier regard au vieux Stamboul, adressai un adieu ému à Péra, et descendis dans ma cabine. Par compensation, celle-ci était assez vaste, bien aérée, et munie d'un excellent lit de fer, luxe qui ne se voit pas souvent sur les bateaux de la compagnie russe d'Odessa.

La traversée de la Marmara nous prit toute la nuit, et le lendemain nous mouillions devant le village des Dardanelles *(Khanak-Kalessi)*, dont les fameux châteaux et les batteries rasantes ont fait le passage du monde le plus difficile à forcer.

La flotte anglaise en 1807, après avoir réussi à y pénétrer, ne le repassa pas à si bon compte; les boulets de marbre des batteries turques, commandées par des officiers français, lui causèrent de graves avaries, et lui tuèrent, selon M. Thiers, plus de 200 hommes.

Aujourd'hui les batteries sont armées d'une façon formidable. En outre, en prévision d'une guerre avec la Grèce, une dizaine de torpilles en barrent l'entrée du détroit depuis le mois de janvier. De plus, un avis officiel du mois de juin dernier informe les navigateurs qu'il est interdit de franchir la ligne des forts, commandant le passage des Dardanelles, la nuit, à partir du coucher du soleil jusqu'à son lever. En cas d'oubli de cette prescription, il ne serait plus tiré « à blanc » comme par le passé sur les contrevenants par l'artillerie des forts, mais « à boulet », quelles que soient les circonstances de l'entrée du navire au détroit. On voit que les Turcs tiennent à bien garder la *clef de la mer Noire*, comme l'indique le nom d'un des châteaux des Dardanelles *(Kélid-ul-Bahar)*.

Rien n'avait l'air plus riant pourtant, malgré sa formidable position, que ce petit village des Dardanelles, avec ses maisons blanches et les pavillons des consuls qui flottaient dans l'air. Le soleil était reparu ; le ciel avait repris sa teinte bleue : le vieil Hellespont était radieux comme le Bosphore. Les formalités pour le passage terminées, nous levâmes l'ancre, et une heure après nous débouchions sur la mer Egée.

A notre gauche, s'étendait une terre, mamelonnée par quelques monticules ; à droite une petite île élevait au-dessus de la mer un ravissant coteau, où s'adossait un petit village aux maisons blanches, enfermé dans de vieilles fortifications. La terre était la Troade; l'île, Ténédos.

Mes professeurs (la jeunesse est si ingrate!) n'ont jamais eu le talent de me faire goûter Homère ; l'Odyssée qui m'a laissé très-froid depuis ma quatrième jusqu'à ma rhétorique, dort maintenant poudreux et oublié dans un coin de ma bibliothèque. C'est un livre que, comme Virgile, on a voulu me faire lire trop tôt, car si quelques bouts de vers du poëte latin me reviennent encore à la mémoire, c'est que je l'ai longtemps et honteusement plagié pour arrondir les vers latins que m'inspirait mon *Thesaurus poeticus*.

Cependant, à la vue de cette terre au passé si

lointain, les souvenirs classiques me revinrent en foule. Sur le rivage désert de la Troade, en face de Ténédos, Laocoon et ses enfants se tordirent sous l'étreinte des serpents ; il me sembla revoir le fameux groupe du Vatican. J'aurais voulu fouiller ces monticules, que l'on décore du nom de *tombeaux d'Achille et de Patrocle,* pour y chercher les cendres du fils de Thétis et de son ami ; j'aurais voulu aller boire aux sources du Scamandre, et errer autour des restes de murailles, qu'un savant allemand prétend être celles de Troie.

Mais le rivage restait désert et désolé, comme s'il portait le deuil des splendeurs passées, et bientôt les champs où fût Troie disparurent peu à peu ; nous entrâmes dans le large détroit, que le rivage forme avec une île, dont les collines dénudées se découpaient dans l'azur du ciel ; je jetai un regard sur la carte, nous longions l'île de Metelin, l'antique et voluptueuse Lesbos, l'*Ile fortunée,* qui vît naître et entendit chanter Sapho.

Une légère brise soulevait sur les flots une poussière humide et vaporeuse, à travers laquelle les rayons du soleil faisaient étinceler toutes les couleurs du prisme. Je crus voir sortir, tordant sa taille mince et secouant ses longs cheveux, la mère d'Énée dans sa nudité splendide, pendant que sur le rivage les Lesbiennes lascives levaient des bras

suppliants et entrouvraient leurs lèvres rouges pour murmurer d'amoureuses prières à la déesse. Des voix invisibles, qu'accompagnaient des luths aériens, chantaient autour de moi ; la mer émue se soulevait comme un sein de femme, sur lequel l'écume blanche des vagues jetait une vaste gaze d'argent. Les rayons du soleil m'enveloppaient doucement d'une tiède chaleur, et engourdissaient tout mon être ; mes yeux éblouis se fermaient ; un rêve vague m'emportait vers un passé inconnu, vers un Olympe oublié, où sur des nuages d'or dansaient des formes nues.

La cloche du dîner me réveilla ; les femmes et les filles de l'Iman assises sur la dunette, me regardaient curieusement de leurs grands yeux noirs, dont leur voile faisait encore ressortir la vivacité. Je n'avais encore pu les apercevoir ; le harem du vieux prêtre se composait de trois vieilles femmes, d'une négresse, et de deux jeunes filles de treize à quatorze ans, splendidement belles à travers leur voile transparent. Elles ne me parurent pas trop farouches, malgré la présence de l'Iman, qui, en me voyant me lever, voulût à toute force entamer la conversation et me répéta son éternel « *moi pas savoir français* ». Je lui serrai la main, comme pour l'encourager à apprendre cette langue ; et descendis dans le carré, où le capitaine m'attendait

en buvant l'atroce eau-de-vie blanche, qui arrose le *sexa* ou le *zakusha,* ces avant-repas des dîners du Nord.

Le Français un peu difficile et trop habitué à la cuisine parisienne, mange généralement mal en voyage, et s'il y reste longtemps, revient inévitablement chez lui affligé d'une gastrite. Jamais mon estomac n'a pu digérer les cuisines allemande, italienne, grecque, russe et suédoise. Je faisais donc mauvaise mine à la table de l'*Odessa*, malgré les encouragements du capitaine qui mangeait comme un ogre, et je me couchais après dîner, le ventre à moitié vide.

Lorsque nous arrivâmes dans le golfe tourmenté, au fond duquel, Smyrne étage ses maisons blanches au pied du mont Pagus, et où, dit le poëte des *Orientales*,

> Comme un riant groupe
> De fleurs dans une coupe,
> Dans la mer se découpe
> Plus d'un frais archipel,

le soleil se levait à l'horizon, dorant de ses premiers rayons le vieux château grec, dont les ruines pittoresques font à la colline une couronne crénelée sur fond d'azur.

Nous devions seulement repartir le lendemain

soir ; j'avais donc deux jours devant moi pour voir cette ville, qui se vante d'avoir vu naître Homère, honneur que lui disputent Chio, Salamine, Colophon, Rhodes, Argos et Athènes. De toutes ces villes, Smyrne et Chio sont les plus autorisées à faire naître chez elles le chantre de l'Iliade et de l'Odyssée.

Comme toutes les grandes Échelles du Levant, Smyrne *(Ismir*, en Turc) a l'aspect tout à fait européen. Elle possède des quais superbes, où les wagons du chemin de fer de Smyrne à Aïdin et à Cassaba, et les longues caravanes de chameaux apportent tous les produits de l'intérieur, les fruits secs d'Aïdin, les laines, les cotons, et les huiles, qu'un nombre considérable de navires vont distribuer en Europe.

L'initiative européenne a pu s'y exercer mieux qu'à Constantinople, sans être gênée par le sultan et ses pachas. Le passage de Midhat au gouvernement de la province, a en outre contribué beaucoup à l'améliorer, malgré la mauvaise réputation dont jouissent ses rues le soir. Midhat cependant a, à plusieurs reprises, cherché à purger Smyrne des vagabonds qui y affluent de tous les pays ; c'est ainsi que nul ne peut débarquer aujourd'hui sans exhiber son passeport, que l'on vise avec soin ; c'est même la seule ville turque où on me l'ait demandé. Mais rien n'y fait ; les voleurs se rient de la police et des

zaptiés, qu'ils noient au besoin dans le port; toutes les nuits, parfois même en plein jour dans les endroits écartés, des coups de revolver retentissent dans les rues, et les environs de Smyrne ont la réputation de l'ancienne campagne romaine.

Au moment de mon passage, le malheureux Midhat était très-surveillé et pressentait à chaque instant le moment de sa chûte. Ses bureaux étaient pleins d'espions, envoyés par la Sublime-Porte, et qu'on lui avait imposés. Un fonctionnaire étranger au service de la Turquie, à qui j'avais été recommandé, me raconta les tracas et les ennuis du gouverneur, gêné dans ses réformes par un gouvernement hostile. Midhat était sans cesse sur le qui-vive, se demandant le matin s'il ne devait pas partir le soir, et tracassé par ses subalternes, en qui il devinait des traîtres. Ses pressentiments ne devaient pas tarder à se réaliser; deux mois après mon départ, l'infortuné pacha n'avait d'autre ressource que de se réfugier au consulat de France.

Smyrne, plus que les autres échelles du Levant, est favorisée par un perpétuel arrivage de bateaux à vapeur, qui y débarquent les voyageurs, la plupart du temps pour douze heures au moins. C'est la première ville d'Orient qui s'offre aux passagers des bateaux de Marseille à Constantinople, et elle leur fait bien vite oublier leurs dernières escales, l'affreux Pirée et la rocailleuse Syra.

Trois endroits bien connus et bien souvent décrits attirent surtout les voyageurs de passage à Smyrne : le pont des caravanes, le mont Pagus et le bazar.

Le pont des Caravanes est jeté sur le Mélés, cette rivière chère à Homère, qui avait fait surnommer le poëte *Mélésigène,* et qui n'est plus aujourd'hui qu'un ruisseau rocailleux toujours sans eau. Ce pont est situé près d'un cimetière musulman très-pittoresque, dont les hauts cyprès s'aperçoivent de loin en mer au-dessus des maisons à qui ils font une bordure noire, rendue plus sombre encore par les couleurs crues du tableau. Malheureusement la civilisation, là comme ailleurs, est venue détruire la poésie : deux ponts de fer, sur l'un desquels passe le chemin de fer d'Éphèse, enjambent le Mélès. Le pont, où passaient les longues caravanes de chameaux est délaissé pour son voisin du chemin de fer. Rien n'est plus désagréable à la vue, que ces ponts peints en rouge sur ce ruisseau sauvage, derrière lequel des tombes étranges inclinent leurs cippes de marbre sous les cyprès. La locomotive avec sa longue file de wagons, qui se tord derrière elle comme un serpent, passant en sifflant au milieu de la fumée, auprès des chameaux lourdement chargés et conduits par des personnages aux costumes bibliques, donne une sensation étrange ; c'est le

commencement de l'envahissement de l'Europe en Asie, de l'absorption du monde par sa plus vorace et sa plus infime partie.

L'ascension du mont Pagus vous ramène davantage aux temps passés ; ses ruines isolent l'esprit et le rejettent dans les légendes oubliées. Du haut de la colline, au pied des ruines du château, on voit Smyrne à ses pieds, ombragé par les cyprès du cimetière, et ses quais, s'allongeant le long de la mer bleue, où les navires élèvent leur forêt de mâts emmêlés de cordages.

Le bazar n'est plus digne de la vieille réputation, que lui ont faite les voyageurs, dont la plupart, lorsqu'ils le voient, n'ont pas encore fait ample connaissance avec l'Orient. Ses ruelles, couvertes de planches et de toiles, donnent dans les boutiques un jour faux, favorable au marchand ; je n'ai pu y trouver aucun objet intéressant, et on ne peut guère le comparer au Bézestein de Stamboul. Du reste, une visite que je venais de faire dans une fabrique anglaise de tapis de Smyrne, m'avait singulièrement refroidi et m'avait mis en garde contre toutes les tapisseries qui pendaient le long des boutiques.

Je ne parlerai pas des mosquées de Smyrne ; elles n'ont absolument rien de remarquable, et ne peuvent entrer en comparaison avec celles de Stamboul.

Je ne dirai rien non plus des églises chrétiennes ; c'est toujours le même autel trop surchargé de dorures et les mêmes affreux tableaux, où des barbouilleurs ont essayé de reproduire des scènes du Nouveau Testament et ont peint des christs et des madones, qui ont l'air d'être en bois.

Dans la cour d'une de ces églises, une plaque commémorative rappelle la mémoire du peintre Clément Boulanger, mort, il y a quarante ans, près d'Éphèse.

Les rues de Smyrne sont assez bien bâties ; les maisons ont un aspect propre, qui étonne, lorsqu'on vient de voir les autres villes orientales ; il est bien entendu que je parle des rues et des maisons habitées par les Européens et les Communautés non musulmanes. Les rues des musulmans, n'ont rien à envier en saleté et en aspect misérable aux rues de Stamboul, d'Andrinople, de Brousse, etc.

Les quais sont bordés d'assez beaux hôtels et de grands cafés bien tenus, où l'on peut fumer son narghilé en contemplant le mouvement incessant du port et l'arrivée et le départ des bâteaux. Le principal hôtel est tenu par un Français, très-patriote à en juger par le buste de la République, coiffé du bonnet phrygien, qui orne la salle à manger, juste au-dessous du portrait de M. Gambetta.

Le soir un immense café-concert qui recueille les chanteurs et les chanteuses, évadés des établissements de Péra, attire les étrangers, curieux d'entendre en Asie le répertoire des artistes de l'Alcazar et des Ambassadeurs. Mais les soirées de Péra étaient encore trop présentes à mon esprit, et je préférai retourner coucher à bord.

Deux fléaux désolent Smyrne et ses environs : les tremblements de terre et les sauterelles.

Il y a quarante ans deux tremblements de terre presque successifs la détruisirent presque entièrement ; c'était la sixième ou la septième fois depuis Tibère, sous le règne duquel elle fût entièrement bouleversée. De légères secousses s'y font encore sentir très-souvent sans trop jeter de panique dans la population, que le désastre de Chio a dû cependant fort émouvoir.

Les sauterelles ne sont pas un moindre fléau pour les Smyrniotes. La population orientale se nourrit principalement de légumes, et si les récoltes et les jardins potagers sont dévastés par les sauterelles, c'est la famine, surtout pour la classe ouvrière, fort nombreuse à Smyrne.

Ces malheureux ont été fort éprouvés cette année ; des nuées de sauterelles se sont abattues sur la ville et sur les environs, détruisant tout sur leur passage. Les légumes et les fruits sont montés

à des prix fabuleux, encore augmentés par la dîme sur l'industrie agricole, dîme que les fonctionnaires provinciaux, ces autres rongeurs ont fait, depuis un an, monter de 25 piastres (5 fr. 75c) par *deunum* (1) à 2 medjidiés (9 fr. 20c), et que malgré les dégâts causés par les intempéries et les sauterelles, ils exigent des infortunés cultivateurs.

Sur une population de 140,000 âmes, Smyrne compte 40,000 Grecs, 20,000 Arméniens ou Juifs, et 5000 Européens.

Les femmes grecques levantines sont remarquables par leur beauté, qui m'a plus frappé à Smyrne qu'à Constantinople; il est vraiment dommage de les voir exagérer nos modes et porter des toilettes qui feraient effet à Mabille.

Je quittai Smyrne à regret; j'aurais voulu pouvoir y rester quelques jours et aller visiter les ruines d'Éphèse, relié aujourd'hui à Smyrne par un chemin de fer. Combien n'ai-je pas regretté depuis de n'avoir pu errer sous les arches grandioses de son aqueduc, gravir la colline, où se dressent encore les murs du château, et chercher dans les restes du temple de Diane, jadis une des sept merveilles du monde, les traces de l'incendie, allumé

(1) Le *deunum* est une mesure agraire, de la valeur d'une dizaine d'ares.

par Erostrate, ce fou que sa torche a immortalisé !! Que de merveilles encore à visiter à Éphèse et dans ses environs : les ruines de la vieille cathédrale de Saint-Jean, où deux conciles anathématisèrent et consacrèrent successivement deux hérésies ; Sardes et son temple de Cybèle ; Magnésie et sa montagne, aux grottes profondes !!

Le temps me pressait malheureusement, et j'étais attendu à Beyrouth.

Le lendemain matin du jour de notre départ de Smyrne nous trouva devant Chio, où l'*Odessa* devait s'arrêter pendant quatre ou cinq heures pour charger et décharger des marchandises. On ne me permit pas de descendre à terre, et je dus admirer du navire, cette île ravissante, que deux mois plus tard, une épouvantable catastrophe devait dévaster de fond en comble.

Cette malheureuse île se rappellera longtemps du XIXe siècle. La nature et les hommes semblent s'y être ligués contre elle : il y a cinquante-neuf ans, elle voyait ses habitants massacrés impitoyablement par les Turcs ; aujourd'hui, ses maisons, secouées par un horrible tremblement de terre, ne sont plus qu'un monceau de ruines.

Que j'étais loin de la Troade et de ses collines rocailleuses et dénudées ! Le port s'arrondissait devant moi avec ses anciennes fortifications, dorées

par le soleil et s'écroulant dans la mer; une foule de petites maisons blanches s'éparpillaient dans la verdure, quelques-unes faisant flotter joyeusement dans l'air les pavillons des consuls; au fond, comme pour les abriter des vents, de petites collines s'élevaient, couvertes de lentisques, cet arbre d'où provient le *mastic*, dont Chio fait une grande exportation.

Les heures passèrent vite pendant ma contemplation de ce riant tableau, et nous ne tardâmes pas à reprendre la mer pour ne nous arrêter que deux jours après, à Mersine, sans faire escale à Rhodes, à mon grand désespoir. Nous passâmes pendant la nuit en vue de l'île des vieux chevaliers, et le lendemain matin, je cherchai en vain à l'apercevoir à l'horizon : nous longions les côtes de la Lycie, qui elles-mêmes s'éloignèrent bientôt pour se perdre dans le fond du golfe d'Adalie.

A Mersine comme à Chio, et comme les jours suivants à Latakié et à Tripoli d'Asie, je dus rester sur le bateau, le navire s'arrêtant à un mille du port et n'y restant que quatre heures.

Mersine est l'échelle d'Adana, chef-lieu du vilayet, cédé à l'Égypte en 1833 et restitué sept ans après à la Porte. C'est à Mersine, que je fus

témoin de l'évasion des forçats grecs, évasion que j'ai racontée déjà.

De Mersine à Alexandrette, la côte est très-malsaine, et la fièvre y sévit pendant presque toute l'année. A Alexandrette, où je pus descendre à terre pendant plusieurs heures, la ville est devenue presque inhabitable pour les Européens, qui y contractent des fièvres, dont il leur est difficile de se débarrasser.

La population musulmane d'Alexandrette est très-fanatique. Les matelots de l'aviso français, stationnaire sur les côtes du Levant, y ont même donné lieu, en raillant un muezzin, à un incident qui a eu des suites graves et qui a dû se dénouer diplomatiquement.

Un quartier-maître et plusieurs marins de cet aviso, qui vient relâcher à Alexandrette, lorsque le mauvais temps ne lui permet pas le séjour de la dangereuse rade de Beyrouth, avaient obtenu la permission de descendre à terre. En rentrant à bord, vers le coucher du soleil, la voix nasillarde d'un muezzin se fît entendre au haut d'un minaret. Un fou rire s'empara de nos matelots, jeunes recrues qui ne connaissaient pas encore l'Orient, et le quartier-maître lui-même vint se planter devant la mosquée et se mit à imiter le muezzin. Mais les musulmans, ne goutèrent malheureusement

pas la plaisanterie, et un attroupement menaçant se forma autour de nos matelots, qui, sans comprendre les menaces dont ils étaient l'objet, continuèrent à rire et à plaisanter. La foule, rendue furieuse, ne tarda pas à se jeter sur les Français, qui se défendirent vaillamment; mais bientôt, accablés par le nombre, ils durent battre en retraite, toujours poursuivis par les fanatiques, et laisser deux des leurs sur le carreau.

Cette échauffourée n'est pas encore oubliée à Alexandrette, où elle m'a été racontée longuement, et depuis lors, les matelots de notre aviso n'ont plus le droit de descendre à terre; les officiers eux-mêmes n'y vont que le plus rarement possible, et lorsqu'ils y sont forcés par leur service. Ce n'est pas une grande privation pour eux, car les plaisirs et les distractions que peut leur offrir la ville sont bien peu nombreux, et mieux vaut encore rester à lire ou à causer dans le carré du bord.

En rentrant de ma promenade dans Alexandrette je vis sur le port le vieil Iman et son harem, perdus dans une foule de paquets et de matelas roulés. Le vieux prêtre vint me serrer affectueusement la main et me combla de selams et de phrases turques, au milieu desquelles revenait sans cesse son « moi pas savoir français » ; je lui répondis de mon mieux, et après lui avoir fait un grand salut à

la turque et m'être rappelé pour le remercier cette phrase Arabe : « *Jketter Kheirek* (je vous remercie). », je le quittai sans saluer son harem, ce qui aurait été une malhonnêteté. Il ne faut pas oublier qu'en Turquie parler à quelqu'un de sa femme, ou la saluer, sont une grave impolitesse.

Nous ne posâmes que deux heures à Latakié, petite ville de 6000 âmes assez jolie, deux fois détruite depuis moins de cent ans par des tremblements de terre, et célèbre surtout par le tabac parfumé que l'on récolte dans ses environs, et une demi-journée à Tripoli, que ses mosquées et ses églises, vues de la mer, font paraître assez grandiose, mais qui comme Alexandrette et Mersine possède un climat fort insalubre.

Toutes ces villes du littoral ont des rades très-peu sûres, surtout Tripoli, Beyrouth, et Jaffa. Des études ont été faites dernièrement pour créer un grand port dans l'une d'elles ; les uns ont choisi Tripoli, d'autres Beyrouth ; malgré les partisans d'un port à Tripoli, c'est jusqu'ici Beyrouth qui a toutes les chances, pour cette bonne raison que cette ville est l'échelle de la plus grande ville de la Syrie, Damas, à laquelle elle est reliée par une route magnifique, construite par les Français et entretenue par une compagnie, à la tête de laquelle est un de nos compatriotes, M. de Perthuis.

Le lendemain de notre départ de Tripoli, par une mer détestable, qui rendait le débarquement peu sûr, nous jetions l'ancre devant Beyrouth, dont les roches disparaissaient et se montraient alternativement sous les vagues furieuses.

XXI

EN SYRIE.

Beyrouth. — Les Maronites et les Druses. — Souvenirs de l'expédition de Syrie. — La responsabilité des massacres de 1860. — Abd-el-Kader à Damas. — A travers Beyrouth. — Séjour à l'hôpital français. — Les établissements hospitaliers français et allemands en Orient.

Une grande déception m'attendait à Beyrouth : les amis, avec qui je devais faire le voyage de Damas, ne me voyant pas arriver, étaient partis pour la Palestine, me donnant rendez-vous à Jérusalem. Aucun bateau ne touchait à Beyrouth avant huit jours ; j'avais donc une grande semaine pour voir Beyrouth et Damas, où une diligence vous mène en dix heures.

La route de Damas, un camp dans les environs de la ville, quelques grands établissements, plusieurs vastes cafés fermés depuis longtemps rappellent à Beyrouth l'occupation française de 1860. Quant à la reconnaissance de nos bienfaits, dont la France depuis saint Louis les a accablés, il y a longtemps que les Maronites les ont oubliés; leurs évêques ne se rappellent guère de nous que pour venir de

temps en temps nous mendier des secours pour les églises catholiques d'Orient, secours qu'on peut, sans crainte d'être démenti, les accuser de mettre dans leurs poches ou dans celles de leurs parents : les fortunes scandaleuses de quelques-uns de ces derniers sont là pour le prouver.

Quoique se disant catholiques romains et possèdant à Rome un séminaire, il ne faut pas croire pour cela que la soumission du clergé maronite à la cour de Rome soit complète, même depuis Grégoire XIII (1) sous le pontificat duquel, ils ont déclaré se rallier à l'Église romaine. Ils ont conservé une grande partie du rite syrien, et, dernièrement encore, sur les observations de Pie IX, qui s'indignait de voir qu'un grand nombre de membres du bas clergé maronite étaient mariés, ils ont répondu que si la cour de Rome continuait à les agacer par des réclamations pareilles, ils ne se gêneraient pas pour faire un schisme. Pie IX, dans la crainte d'un scandale, ferma les yeux.

Ce petit peuple hypocrite, jaloux de conserver son autonomie religieuse et civile, et trop faible ou trop lâche pour résister aux Druses et aux autres tribus arabes, auxquelles il est mêlé dans le Liban, a su toujours se servir de la France comme d'une

(1) Grégoire XIII fut élu pape en 1572, et mourût en 1585.

protectrice grande et généreuse, dont le nom redouté tenait ses voisins en respect. Saint Louis et Louis XIV l'ont pris sous leur protection ; en 1860, nos troupes allèrent les venger des Druses. Aujourd'hui ils tournent plutôt leurs regards vers l'Allemagne, dont l'influence grandit chaque jour en Asie-Mineure et en Syrie, et quelques-uns vers l'Angleterre, les missionnaires anglais en ayant converti un grand nombre au protestantisme, apostasie que, ces derniers toujours très-pratiques, leur ont payé assez cher.

On ne peut bien évaluer la population maronite en Syrie, perdue qu'elle est dans la montagne. Elle s'est fort accrue depuis un siècle. Le *Blue book* la porte à 200,000 âmes ; M. Poujade, dans son livre sur la Syrie en 1860, donne le même nombre ; mais l'archevêque maronite de Saïda l'évalue à 482,000 âmes! On voit que l'archevêque est loin des chiffres précédents.

L'origine des Maronites remonte au VIIe siècle, à l'époque où les Arabes envahirent la Syrie. Ils descendent d'un prince de Byblos, (1) qui s'était réfugié avec ses sujets dans le Liban. Le fondateur de leur secte fut un moine, nommé Maron, sur lequel l'histoire n'a que très-peu de données.

( ) Aujourd'hui *Djebel*, sjtué entre Tripoli et Beyrouth.

La noblesse maronite, composée des cheikhs et des émirs, est aujourd'hui à peu près complétement ruinée.

La fortune est entre les mains des négociants en en soie et en coton des villes, des membres du haut clergé et de leur famille. Dans la Montagne et même dans les villes, la misère est grande parmi les Maronites de basse condition, et ils assiègent continuellement les portes de nos établissements hospitaliers.

Les Maronites ont un costume particulier, composé d'un fez, d'une veste, d'un gilet et d'une large culotte à la turque, tombant jusqu'à la cheville; le tout est noir, sauf la ceinture de soie, dont les couleurs sont très-variées. Ils se rapprochent plutôt du type grec que du type arabe; ils ont du reste tout le caractère des Grecs : avides, insinuants, et portés comme eux aux opérations commerciales.

Les femmes ont un costume très-original et très-pittoresque, qui fait un contraste étrange avec les vêtements sombres des hommes ; la tête, le cou, et les bras sont surchargés de bijoux et de colliers ; un grand voile blanc est jeté sur les cheveux pendants, la veste et la robe sont de couleurs éclatantes. Dans la Montagne, elles s'assujetissent sur la tête un mince tuyau d'argent ou de métal,

long d'environ cinquante centimètres, et au bout duquel le voile est attaché.

Les Druses, sur l'origine desquels les historiens ne sont pas d'accord, quoique bien moins monbreux que les Maronites, en sont pourtant la terreur. On compte à peine aujourd'hui dans le Liban 60,000 Druses, quoique certains historiens intéressés et amis des Maronites, aient élevé le nombre de leurs ennemis héréditaires à 160,000.

Les Druses, quoique considérés comme islamites, suivent les doctrines d'Hakem, troisième calife fatimite, et attendent la venue d'un Messie, *el Medhi*, qui doit gouverner le monde. Leur religion quoiqu'ayant fait naître plusieurs volumes, entre autres celui de Sylvestre de Sacy (1), est imparfaitement connue. Hakem, le chef de cette religion, né vers la fin du X[e] siècle, se prétendait descendant d'Ali, et comme le chef des Chyites, fût assassiné en 1021. La religion des Druses a beaucoup d'analogie avec la religion juive ; comme les juifs, ils ont une arche sainte, où sont sont renfermés sept livres sacrés. Ils s'assemblent tous les vendredis pour adresser des invocations au Messie attendu.

(1) *Exposé de la religion des Druses (1838)*. par Sylvestre de Sacy. 2 vol. in 8°.

Le peuple, composée des *djâhel* (ignorants), suit aveuglément les *akkal* (initiés), qui sont pour lui, ce qu'étaient les lévites pour le peuple juif.

Hospitaliers, indépendants et belliqueux comme les Arabes, les Druses faisaient aux Maronites une guerre loyale, qui n'aurait sans doute pas émue l'Europe en 1860, si la Turquie intéressée à la destruction de ces deux races, n'avait poussé les descendants d'Hakem contre les chrétiens et soulevé en Syrie les musulmans, sans distinction de sectes, contre les chrétiens.

1870 et 1871 ont fait en France oublier 1860 et l'expédition de Syrie ; on peut donc en parler en toute liberté aujourd'hui.

Les Druses ont bon dos ; on leur a attribué tous les massacres ; on s'est plu à les dépeindre sous les couleurs les plus noires; on en a fait des oppresseurs sanguinaires des chrétiens. Mais il faut rendre à César ce qui est à César, et aux Turcs ce qui est aux Turcs. La Sublime-Porte était seule responsable de ce qui s'était passé en Syrie, et non les Montagnards druses. A Damas et à Deïr-el-Kamar, sont-ce les Druses plutôt que les Turcs qui ont massacré les Maronites ? Non, ce sont les soldats turcs, commandés par le gouverneur de Damas et par ses officiers, qui sont surtout responsables du sang versé. Sans cela, pourquoi aurait-on fusillé ce

gouverneur et ses acolytes, au débarquement des Français ? Ce malheureux gouverneur a été, avec les Druses, le bouc émissaire, chargé de tous les crimes, dont la Porte était complice. Les massacres étaient prévus, ordonnés et arrêtés. « Deux mois avant l'explosion, me disait une vieille sœur de charité de l'hôpital de Beyrouth, qui était à Damas au moment des massacres, les musulmans ne se gênaient pas pour venir menacer les chrétiens à la porte des couvents, et leur dire que l'heure de la vengeance allait bientôt sonner. » Les troupes turques aiguisaient leur sabres et chargeaient leurs fusils.

Le prudent Abd-el-Kader, ce héros pensionné par la France (!) quittait Damas deux jours avant les massacres, pour ne pas être compromis dans cette bagarre prévue, et n'y revenait que trois jours après, juste à temps pour sauver les sœurs de charité, jugeant sans doute que l'Islam était assez vengé.

Les légendes sont vite faites en France : on ferait pourtant bien d'en finir avec ce fantoche enturbanné, ce prédécesseur des Bou-Amena, qui s'exhibe dans son palais de Damas, avec la grand-croix de la Légion d'Honneur sur la poitrine, aux touristes naïfs, et accable les Français, par l'entremise de son interprète, de protestations de dévouement.

Je me rappelle un sujet fort commun dans les musées de personnages en cire, qui parcouraient les foires, il y a quelques années. On y montrait l'émir héroïque, abritant deux sœurs de charité sous son burnous, et les défendant, le yatagan à la main. Cela, à Damas, en 1860, aurait fait hausser les épaules, comme les 100,000 francs, que lui donne annuellement la France, font rire les Turcs et les Arabes.

On aurait bien dû cependant faire une enquête plus approfondie sur les événements de Damas : Abd-el-Kader ne toucherait pas aujourd'hui l'argent de la France, pour qui il n'a toujours été qu'un ennemi. Nous sommes trop enclins à pardonner à nos ennemis, surtout à ceux-là. L'Algérie aujourd'hui en feu le prouve suffisamment. Il faudrait que l'on se mette bien cette vérité dans la tête : l'arabe restera toujours arabe, le musulman toujours musulman.

« Mon habit est européen, mon gilet est euro-
« péen, ma chemise est européenne, disait à un
« journaliste, établi depuis trente ans en Orient, un
« vieux pacha, mais, ajoutait-il en se frappant sur
« la poitrine, cela est turc et restera turc. »

Démolissons donc cette légende d'Abd-el-Kader, et laissons-le tranquillement mourir à Damas, au milieu de ses Algériens, sans dorer son palais avec

l'or de la France et ne perdons pas de vue ses onze enfants. Son fils aîné a donné déjà l'exemple à ses cadets en 1871 en se mettant à la tête des tribus algériennes révoltées ; mais son père tenait trop à sa pension pour ne pas le désavouer, et reprêter à la République le serment déjà fait à Napoléon III. Que cela soit une leçon pour nous, et si Bou-Amena nous tombe entre les mains, ne l'emprisonnons pas dans un de nos châteaux de France et ne le renvoyons pas en pays musulman avec 100,000 francs par an, mais adossons-le aux murailles de Saïda ou d'ailleurs, et fourrons-lui douze balles dans le corps.

Pendant deux jours, je parcourus Beyrouth, en compagnie de l'agent principal de la compagnie d'Odessa, homme charmant, marié à une Française, et qui s'était mis entièrement à ma disposition.

Beyrouth, l'ancienne ville phénicienne de Béryte, doit beaucoup à l'occupation française. De toutes les Échelles du Levant, c'est la ville la mieux entretenue, celle dont les rues sont les plus larges et les moins boueuses, et dont les maisons sont les mieux bâties. On y trouve plusieurs hôpitaux et couvents européens, des églises, des boutiques, un grand bazar, des hôtels et des cafés

européens, des boulevards, des jardins publics, et une vaste place, d'où part la route de Damas, faite en 1860 par les Français et dont le service de diligences est administré par une compagnie française, à la tête de laquelle est l'agent principal des messageries maritimes en Syrie, M. de Perthuis.

Avec un port, Beyrouth deviendrait comme Alexandrie est le Marseille de l'Égypte, le Marseille du Levant; malheureusement sa rade est peu sûre, les rochers à fleur d'eau y rendent, comme à Jaffa, le débarquement très-difficile.

Six ou sept fois par mois, les bâteaux des compagnies françaises (Messageries et Freycinet), anglaise, autrichienne et russe, y apportent et y prennent des passagers et des marchandises.

J'étais débarqué à Beyrouth dans de très-mauvaises conditions de santé; j'avais déjà eu sur l'*Odessa* deux légers accès de fièvre, et deux jours après mon arrivée, au moment où j'allais partir pour Damas, elle se déclara tout à fait.

Un jeune docteur français, M. S..., ancien médecin de marine, marié et établi à Beyrouth depuis deux ans, déclara urgente mon entrée à l'hôpital, très-bien tenu par les sœurs de saint Vincent de de Paul. Après quinze jours de traitement j'étais à peu près sur pied, mais néanmoins ma prompte rentrée en France ayant été jugée nécessaire, je

pris mon billet pour Marseille, à bord du *Scamandre* , bateau des Messageries maritimes, qui devait en onze jours, avec escales à Jaffa, à Port-Saïd, à Alexandrie et à Naples, me conduire à Marseille.

Je remis à l'année suivante mon voyage en Palestine et en Égypte, voyage que j'espère raconter dans un livre que j'intitulerai : *La Palestine et l'Egypte en* 1882.

Je prévins les amis qui m'attendaient à Jérusalem et m'embarquai. Ma convalescence, en comgnie du capitaine et des charmants officiers du *Scamandre*,se fit si vite et si bien qu'à mon arrivée à Marseille, j'étais tout à fait guéri, et mangeais comme un ogre, le cuisinier du bord n'ayant fait oublier l'empoisonneur russe de l'*Odessa*.

Avant de quitter le lecteur, je voudrais acquitter la dette de reconnaissance que j'ai contractée avec ces admirables sœurs de saint Vincent de Paul,qui à l'hôpital de Beyrouth et dans les autres établissements hospitaliers de Turquie et de Syrie,ont fait plus peut-être pour entretenir l'influence française en Orient, que nos soldats en 1860 et toutes nos relations diplomatiques. La situation de ces anges de charité, qui abandonnent leur famille et leur patrie, pour venir soigner dans cette contrée per-

due, leurs malheureux compatriotes, minés par les fièvres, et les musulmans fanatiques, qui, il y a vingt ans encore, voulaient les égorger, est très-malheureuse et très-digne d'intérêt. Ce sont elles pourtant, qui apprennent aux enfants arabes ou maronites à aimer la France; la première prière, que murmurent les petits êtres abandonnés de là-bas, est une prière française; les femmes musulmanes elles-mêmes savent bien qu'à la maison franque, surmontée de la croix, elles trouveront, dans les jours de famine, de quoi se rassasier, elles et leurs petits ; et le Français, qu'abat la maladie, se retrouve avec joie presque dans sa patrie, quand une angélique figure de femme se penche sur son lit de douleur, et lui adresse, dans la douce langue du pays, des paroles de consolation.

O vous qui voulez les chasser de nos hôpitaux de France, allez là-bas en Orient, et interrogez le premier musulman venu ! Il ne croira jamais que, dans leur pays, on est sur le point de défendre à ces femmes de soigner les malades et d'élever les orphelins.

Je le dis, sans crainte d'être dementi : les établissements hospitaliers français d'Orient pourront seuls y maintenir notre influence.

Les Allemands l'ont bien compris, quand à côté de nos établissements de Péra et de Beyrouth,

qui n'ont pour vivre qu'une subvention ridicule du gouvernement et une loterie annuelle, dont la charité prend tous les billets, ils ont élevé de magnifiques hôpitaux, où l'argent n'est pas épargné et qui font honte aux nôtres.

Savez-vous ce qu'avec les seuls secours de la charité ont fait les sœurs de Beyrouth? Elles y ont depuis quarante ans créé un hôpital, une crèche, une école gratuite, un orphelinat et leur porte est toujours ouverte aux malheureux, à qui elles distribuent journellement des médicaments, des vivres, du linge et des effets.

Prenez donc garde de voir l'Allemagne prendre là-bas à la France le monopole de la charité. Le flot tudesque monte en Orient, absorbant le flot franc ; prenez garde et donnez à nos sœurs de charité plutôt qu'à ces évêques maronites mendiants, dont les poches sont gonflées d'argent français.

TABLE DES MATIÈRES

IV

LE BOSPHORE.

V

GALATA.

VI

PÉRA.

VII

AUTOUR DE STAMBOUL.

VIII

BYZANCE.

IX

MOSQUÉES ET TURBÉS.

X

A TRAVERS STAMBOUL.

XI

BOUTIQUES ET BAZARS DE STAMBOUL.

XII

ZAPTIÉS, VOLEURS ET BRIGANDS.

XIII

LE SULTAN.

XIV

PACHAS ET FONCTIONNAIRES.

XV

LES TURCS ET LEURS FEMMES.

XVI

GRECS, ARMÉNIENS, JUIFS ET PERSANS.

XVII

L'ARMÉE.

XVIII

LA PRESSE.

XIX

ÉCOLES ET MÉDECINS.

XX

DE CONSTANTINOPLE A BEYROUTH.

XXI

EN SYRIE.

2043. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.

